N° 9 1948 Novembre

NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

LES EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE

A l'occasion du 4e centenaire de leur approbation

AVANT-PROPOS

Le 31 juillet 1548, le pape Paul III, qui, huit ans auparavant (27 septembre 1540), avait approuvé l'Institut de la Compagnie de Jésus, étendait son approbation et sa louange au livre qui est l'âme de l'Ordre : « les Exercices Spirituels de saint Ignace » : « Exercitia praedicta, ac omnia et singula in eis contenta... approbamus, collaudamus ac praesentis scripti patrocinio communimus, hortantes plurimum in Domino omnes et singulos utriusque sexus Christi fideles ubilibet constitutos, ut tam piis documentis et Exercitiis uti et illis instrui devote velint » (Lettre Apostolique « Pastoralis officii cura »). Cette première recommandation pontificale, suivie au cours des siècles de tant d'autres, marque une date capitale dans l'histoire catholique des retraites.

En ces dernières années, des ouvrages de haute valeur, à la fois historiques et doctrinaux, ont été consacrés au livre des Exercices. Qu'il suffise de citer, parmi les plus récents, les volumes de I. Casanovas (1930-1936), E. Przywara (1938-1940), Albert Valensin (1940-1941), H. Pinard de la Boullaye (1944-1946), I. Iparraguire (1946), H. Rahner (1948). Nous n'avons pas voulu refaire ici le travail de ces maîtres éminents, ni même exposer ou vulgariser leurs conclusions. Notre intention est plus immédiatement adaptée aux lecteurs de cette revue. Beaucoup parmi eux ont eu maintes fois l'occasion de faire leur retraite annuelle selon les Exercices de S. Ignace. Nous avons cru qu'ils trouveraient intérêt et utilité à « repenser » et à « revivre » un instant ces retraites, pour mieux comprendre l'esprit qui les inspire.

C'est ce point de vue concret et immédiatement pratique qui fait l'unité des divers travaux ici présentés. Leurs auteurs ont donné souvent les Exercices ; leurs exposés procèdent de cette expérience personnelle, exprimée en toute liberté, avec parfois même une certaine variété d'interprétation qui naît spontanément de tout ce qui est vivant. Ce qui cependant caractérise tous ces travaux, c'est l'intention de « fidélité », le désir de retrouver, aussi exactement que possible, la pensée essentielle de saint Ignace. Tous sont convaincus, comme le déclarait le 24 octobre S.S. Pie XII dans son allocution aux Pères de l'Œuvre espagnole des Exercices paroissiaux (O.E.P.), que « Les Exercices de saint Ignace seront toujours un des moyens les plus efficaces pour la régénération spirituelle du monde et pour sa juste ordination vers Dieu, mais à condition qu'ils continuent à être authentiquement ignatiens » (*Osserv. Romano,* 25-26 oct. 1948).

La Nouvelle Revue Théologique.

LES EXERCICES SPIRITUELS LIVRE D'ELECTION OU MANUEL PRATIQUE DU PUR AMOUR ?

Certaines âmes, plus particulièrement portées à la piété, ont vu dans les Exercices un apprentissage aux états d'oraison, voire les plus sublimes. Barrès, lui, le sourcier magnifique, y décelait de frémissantes nappes d'énergie. D'autres ont voulu faire du mystérieux écrit un manuel d'élection.

La diversité d'interprétation n'a pas de quoi surprendre. Le petit livre de saint Ignace est extraordinairement riche de substance : aucun schéma ne rendra entièrement compte de la vivante matière. Presque à chaque feuillet, on rencontre des indications sur la prière, des méthodes pour se vaincre, des recettes pour bien choisir.

Mais la question est de savoir, en gros, le but ultime des Exercices.

Veulent-ils principalement nous enseigner la prière ? Veulent-ils nous munir de vouloirs robustes ? Ou bien plutôt nous apprendre à « choisir » ? Si cette dernière hypothèse est la meilleure, saint Ignace serait maître d'élection, docteur et ascète, mais dans la mesure requise pour assurer le bon choix. Cette dernière opinion, qui a pour elle le suffrage de pas mal de commentateurs, fera l'objet de notre première partie.

I. SAINT IGNACE, MAITRE D'ELECTION

BUT DES EXERCICES

Nous lisons, au frontispice de l'œuvre, cette phrase qui semble donner le sens de l'architecture totale : « Manœuvres spirituelles dont le but est que l'homme se vainque et qu'il mette en ordre sa vie en éliminant de ses choix tous ceux qui seraient commandés par des affections désordonnées ». On sait aussi l'importance que saint Ignace attachait à l'élection elle-même, puisque nous avons de sa main un schéma de directoire dont la majeure partie des articles gravitent autour de ce point.

Ces deux indications, encore qu'elles mettent sur la piste, sont ou liminales ou extrinsèques à l'ouvrage. Mais elles peuvent subir l'épreuve de la critique interne victorieusement. Il n'est que d'étudier les Exercices pour être convaincu qu'ils sont loin d'être composés de pièces disparates, articulées au petit bonheur. Une sagesse préside à leur composition ; une pensée interne commande les parties, les

organise et les dirige avec un poids admirable, une pesée efficace vers l'élection.

En effet, pour bien choisir que faut-il ? Il faut connaître la fin, les moyens et les obstacles ; ne point se leurrer sur ce qu'est une décision loyale, n'ignorer point ce qu'est un vouloir vrai. Reste à vouloir loyalement selon cette volonté vraie la fin et les moyens.

Cependant il s'agit d'un choix « humain », jaillissant d'une volonté d'homme, sur laquelle le passé, le présent et l'espace, les passions, les habitudes et l'attachement à l'éphémère pèsent lourdement, extorquant les consentements qui dégradent, arrachant les « oui » qui font déchoir et qui, par contre-coup, font vaciller la veilleuse de la raison, obscurcissent les pures lumières de l'Evangile.

Poids tellement écrasant qu'il ne faudra pas moins de la prière et du bras divin pour s'en libérer. Encore la délivrance n'est-elle point définitive ; car, une fois refoulées les suggestions pécheresses, la volonté reste en proie à toutes ces forces passionnelles, élémentaires, tyranniques en leur anarchie, et qui, même réduites, neutralisées, entraînées à la remorque d'un vouloir fort, gardent leur dynamisme d'opposition, toujours prêtes aux désordres et promptes aux rébellions. Il faudra que les décisions prises s'affirment, pénètrent jusqu'aux jointures essentielles, aux racines de la sensibilité.

Or tous ces éléments concourant à la réussite du choix « humain » se retrouvent dans le livre des Exercices. On est donc autorisé à reconnaître en eux un manuel d'élection. Mais quel en est l'objet ? Car saint Ignace n'a pas eu l'intention d'écrire « un discours de la méthode », un manuel du bon choix en général. C'est de toute évidence.

L'objet de l'élection va nous être bien spécifié. En effet, les Exercices fournissent une méthode pour choisir l'état de vie prescrit par la volonté très sainte de Dieu ou suggéré par son bon plaisir. Ensuite, ils hausseront l'âme aux altitudes toujours ascendantes qu'indique sans cesse le « premier amour ».

Avoir la faveur de connaître la volonté du Christ et de l'exécuter : préoccupation vitale chez saint Ignace, à tel point caractéristique de son âme, qu'en terminant ses lettres, c'est la grâce qu'il souhaite à presque tous ses correspondants. Vision tellement familière que ce souhait prend sous sa plume l'allure d'une clausule liturgique.

C'est de la même manière que saint François-Xavier, formé par les Exercices, a coutume de terminer sa correspondance.

Pour établir que les Exercices constituent un manuel d'élection, on pourrait encore en appeler aux témoignages des retraitants de la première heure qui eurent la fortune de s'exercer à ces manœuvres spirituelles sous la conduite de saint Ignace et d'expérimenter cette tactique nouvelle dans la prime fraîcheur de la découverte.

Dans une lettre (1) écrite à Lisbonne à M. Ignace et à M. Bobadilla, saint François parle plus largement des Exercices spirituels. On y voit qu'ils tendent à « aider... à mettre en œuvre le bien » dont on diffère « de jour en jour l'exécution », à acquérir de ce bien « une pleine connaissance », à obtenir qu'on ne s'efforce plus de « tirer Notre-Seigneur » là où « on le désire » mais, renonçant aux « affections désordonnées » on veuille « aller là où Dieu Notre-Seigneur » nous « appelle ». Bref : un livre qui aide à discerner la vocation de Notre-Seigneur et à la suivre.

Dans le livre du P. Aloijs Pottier, S. J. (2), on peut lire un exemple typique de l'efficacité des Exercices à dénouer une vocation. Il s'agit de celle du P. Nadal, S. J., laquelle est d'un humour, d'une loyauté, d'un pathétique uniques : par la retraite, les desseins de Dieu estompés, obscurs, surgissent en pleine lumière ; les obstacles s'abolissent, la volonté s'engage résolument dans le sillage lumineux.

Au reste, Nadal qui s'est débattu plus que d'autres contre les Exercices et qui, serré par l'étau, a dû finir par se rendre, ne s'y est pas trompé : « fere Exercitia nostra *ad electiones status vitae christianae* spectant, ut constat ex annotationibus primis, ex fundamento, ex ordine meditationum, ex regulis de discernendis spiritibus ; breviter ex tractatu de electionibus tam diligenti (3) ».

ACHEMINEMENT VERS L'ELECTION

Le but concret des Exercices est donc d'amener le retraitant à mettre sa vie et toutes ses activités dans la ligne du vouloir et du bon plaisir divins. Reste à tracer les étapes que saint Ignace fait franchir à la volonté pour l'acheminer à ces fins.

1er stade : saint Ignace dispose à l'élection en y préparant l'homme

a) Préparation positive : le fondement.

Saint Ignace commence dès l'abord à inonder l'esprit d'une vérité fulgurante : la vérité fondamentale qui fixe les rapports immuables et nécessaires entre l'homme, Dieu et les choses.

L'homme est créature, dépendant de Dieu, orienté vers lui ; sa fonction : louer Dieu Notre-Seigneur, lui manifester respect et obéissance ; la sanction : le salut de son âme.

Les choses, ou plutôt tout ce qui n'est pas l'homme, « reliqua super faciem terrae » : créatures ; leur fonction : orientées vers l'humanité, en vue de l'homme, pour l'aider à atteindre la fin pour laquelle il est créé.

(1) *Lettres de S. François-Xavier,* 1e série, traduction par E. Thibaut, S. J., Museum Lessianum, 1922, p. 6 et suiv.

(2) *Pour saint Ignace et les Exercices contre l'offensive de M. Bremond,* Paris, Téqui, 1930, pp. 130 et suiv.

(3) *Ib.,* p. 162.

Conclusion pratique de ces vérités : L'homme doit user des choses dans la mesure où elles l'aident à atteindre sa fin, et s'en libérer, dès là qu'elles deviennent un obstacle ; d'où nécessité de nous rendre indifférents, de nous mettre en équilibre au regard du créé... également prêts, en ce qui nous concerne, à embrasser une vie de santé ou une vie de maladie, une vie de pauvreté ou de richesse, une vie comblée d'honneurs ou d'ignominies, une vie brève ou longue... parce qu'avant tout il convient que nous désirions et choisissions uniquement ce qui importe davantage pour atteindre la fin en vue de laquelle nous sommes créés (4).

Cette vérité fondamentale, au regard de l'élection, est vraiment capitale, la vérité de tête ; « principium », le principe, la vérité première : celle qui commande toute élection possible, de telle sorte qu'avant cette vérité, il n'y en a pas d'autres.

Quels que soient en effet mes choix futurs, nécessairement ils seront conformes à la vérité fondamentale ou bien ils s'y opposeront. Quelle que soit ma vie, et mes actions, j'aurai à chaque fois une attitude à prendre à l'égard des créatures, de moi-même ou de Dieu. Je serai dans l'ordre, dans le sillage des volontés divines uniquement en me conformant à la vérité fondamentale. En tenir compte : c'est m'ordonner ; sinon : c'est le désordre infaillible.

Mais je sais aussi parfaitement que pour vivre le Fondement : vouloir d'abord le service divin et ensuite les créatures en vue de ce service, il faut qu'au fond de mon âme il y ait un incoercible goût de la gloire de Dieu. Il faut surtout qu'au regard des choses je sois indifférent, en équilibre, prêt à en user quand elles seront un moyen efficace de gloire divine, prêt à les rejeter quand elles seront une entrave. A la vérité fondamentale et première correspond l'indifférence : conséquence pratique, fondamentale et première.

Ce Fondement est donc une préparation intellectuelle très générale, la plus générale possible de tous mes choix ultérieurs.

Il est à remarquer que, dans cette considération liminale, le raisonnement ne se cantonne pas dans l'unique plan dialectique. Une générosité foncière, sous-jacente, force les conclusions. Il serait parfaitement logique et de bon sens de vouloir choisir simplement ce qui aide à obtenir la fin. Qu'on veuille choisir ce par quoi la fin est *mieux* obtenue : affaire de logique plus grande et de générosité.

La dialectique du fondement n'est donc pas celle des « Analytiques » mais une dialectique de l'amour : la rigueur d'Aristote avec le coup d'aile de Platon.

Avec raison, car saint Ignace veut nous aider à accomplir non seulement les volontés strictes de Dieu mais aussi son bon plaisir.

(4) Cfr la méditation du Fondement.

Or, pour satisfaire aux suggestions du bon plaisir divin, la générosité est de rigueur.

Le Fondement est donc une préparation intellectuelle qui nous indique les vérités premières sur Dieu, nous et les choses, et la première attitude volontaire à prendre corrélativement.

Il est évident cependant qu'une pareille lumière n'envahit pas le champ de la conscience sans provoquer de nombreux remous sympathiques ou antipathiques. Toute une portion de nous-mêmes, la meilleure, se ligue pour tirer les conclusions pratiques d'humilité, d'adoration, d'obéissance, de reconnaissance, d'amour, de générosité, d'indifférence... sentiments qui sortent du Fondement comme le fruit mûr de sa fleur. La lumière entrant à flots dans l'âme tend à la modeler tout entière selon son message.

b) Préparation négative : guerre au péché.

Mais une autre portion de nous-mêmes, la pire, fait le front unique contre les austérités pressenties. Toute la tourbe des fautes anciennes, des habitudes mauvaises, grossie des inclinations moins bonnes, des attaches déréglées, protestent, câlines ou véhémentes, grondent, prêtes à l'émeute.

Il faut mater cette lie révolutionnaire. Sur tout ce qui heurte le Fondement, il faut poser le regard qu'il convient. Il faut accepter les remords, les confusions, les hontes, les contritions, les demandes de pardon qui, avec la grâce du Christ, réparent le péché. Il faut refouler toutes ces tendances au désordre.

Voilà ce que veut la première semaine, toute de purification. Elle s'achève au pied de la croix, par la confession générale et l'eucharistie ; avec une portée psychologique importante. L'âme désaffectionnée du péché, arrachée au mirage de la bagatelle, est plus apte à considérer la vérité, à la recevoir dans son intégrité. Car il est de la nature de l'homme d'agir raisonnablement.

La volonté, déviée, sournoisement influence l'intelligence, lui suggère de trouver les raisons qui légitiment ses fautes. La rectitude du vouloir aura donc comme contre-coup que l'intelligence saisira mieux le Fondement et réciproquement une lumière plus largement accueillie suscitera des aspirations plus vives aux réalisations pratiques.

Bien plus, libérée de tout ce qui fait entrave aux exigences de la miséricorde, l'âme non seulement se met en état de les reconnaître mais aussi de les accomplir.

Cependant, à considérer ces divines exigences, et en face, l'abîme de nos faiblesses, les complicités avec le mal insérées à même la trame de notre substance, qui ne frémirait pas ? D'autant plus que ce n'est pas dans l'isolement que ce drame vivant se déroule. L'enfer et ses armées manœuvrent pour assombrir les célestes perspectives,

donner un goût de cendre à tout ce qui est honnête et généreux, enclore au sein des vices des promesses de béatitude.

Aussi d'instinct, l'âme se met en quête de renfort, cherche une épaule accueillante et forte où appuyer sa faiblesse.

Cette expérience douloureuse de l'âme qui voit le bien, l'approuve, mais qui en vertu de la « loi des membres » commet le péché qu'elle blâme, saint Paul et après lui saint Augustin l'ont vécue puis exprimée en accents pathétiques.

Et chez eux, c'est un cri de libération qui salue le Rédempteur. « L'appel du Roi » éternel, enrôlant le monde dans ses troupes, convoquant l'humanité à la croisade assurée du succès, pour délivrer de ses ennemis (péchés, tendances au péché, affections désordonnées) la Jérusalem intérieure, renouvelle ce puissant effet d'apaisement. « Mecum laborare », appuyé au bras du Rédempteur, on n'est plus seul. La contemplation du Règne prélude aux exercices de la seconde semaine.

Nouvelle étape : saint Ignace prépare l'élection en formant la volonté du chrétien

Le Fondement, loyalement médité, modèle dans la volonté l'attitude première à prendre en vue des choix futurs ; l'homme commence à s'accepter comme créature ; à regarder Dieu comme celui auquel il rapportera sa vie, à se considérer comme roi des choses, à vouloir les utiliser en vue de lui-même et de Dieu.

Par la première semaine, il désavoue tout ce qui conspire en lui contre cette attitude foncière d'âme et, par le fait, la stabilise.

Dans la méditation du Règne, la présence et la collaboration du Christ apaisent de trop légitimes craintes. Mais la portée de cette méditation est plus considérable. Non seulement elle apaise et verse au cœur un entrain renouvelé, mais elle précise, elle spécifie l'attitude d'âme par rapport au choix ultime et concret qu'il lui faudra prononcer ; elle fait franchir une étape nouvelle.

Et comment ?

Nous savons déjà, par le Fondement, que, d'une manière générale, valable pour le monde actuel et pour tout monde possible, la créature raisonnable qui veut accomplir les volontés divines doit vivre pour louer Dieu, utiliser les choses en vue de cette gloire, et qu'il lui faut regretter ses déviations par rapport aux normes nécessaires. La gloire de Dieu : voilà le cadre qui enveloppe tous les mondes, l'atmosphère où doivent baigner tous les univers.

Nous n'en sommes qu'aux sphères des attitudes profondes et générales. Sans doute ce sont les plus importantes, encore faut-il les acheminer aux termes que sont les actions particulières de notre vie ; car notre choix s'achève aux choses singulières.

Qu'est-ce donc, concrètement, qui dans le monde actuel glorifie Dieu ? Dans ce monde-ci et pas un autre, vers quoi Dieu va-t-il nous orienter ? Et comment retrouver cette intention divine ? Et que faire pour être prêt à répondre à l'ordre de ses volontés saintes, aux invitations de ses bons plaisirs ?

Il faut d'abord nous rappeler que nous sommes dans la réalité d'un monde racheté, élevé à l'ordre surnaturel par l'Incarnation et la Rédemption du Verbe.

Et dès l'abord, on peut dire que Dieu veut de ceux qui furent baptisés autre chose qu'une vie médiocre. La volonté divine est que chaque âme reste au moins au niveau de l'honnête ; le bon plaisir divin : qu'elle monte sans cesse dans la voie royale de l'amour, au delà des chemins de l'obligation stricte, sur les sentiers ardus accessibles aux seuls généreux.

Car la grâce est principe d'opération, quelque chose comme une semence qui veut croître dans le sens de toute vertu et de l'union à N.S.J.C.

Mais l'union au Verbe a des exigences qu'il faut satisfaire. Par elle, semblables à Jésus-Christ dans notre substance, Dieu doit vouloir que nous devenions ses imitateurs dans notre conduite.

Vouloir imiter le Christ : voilà ce que, pour glorifier Dieu, pour accomplir ses volontés, d'une manière plus particulière mais très générale encore, nous devons embrasser dans l'ordre du monde actuel, quelles que soient les spécifications particulières de nos choix ultimes. Cette imitation du Christ, est-ce à nous à prendre l'initiative d'en déterminer le degré ? Non, les virtualités encloses au sein du Rédempteur, c'est lui qui les développe en chacun des chrétiens d'une manière originale : aux uns il demande de rayonner plus d'humilité, à d'autres plus de charité, à d'autres plus de piété...

Il nous fait participer à ce qu'il est en plénitude de façon tellement nuancée que tout chrétien ressemble à son frère dans le Christ, mais est profondément différent de lui. L'ordre de la nature, où les hommes très semblables entre eux sont cependant très divers, mime, à un niveau inférieur, l'ordre supérieur de la grâce.

Nous avons à revêtir le Christ. A lui d'en déterminer le degré, la mesure. La grande chose est d'imiter Jésus-Christ *selon son appel particulier* ; dès lors on s'attend à ce que saint Ignace propose à nos réflexions la vie du Maître pour qu'à son contact et dans son ambiance, nous recevions le rayonnement du divin modèle. On s'attend aussi à ce qu'avant toute contemplation détaillée de la vie du Christ, les Exercices nous suggèrent de demander à Notre-Seigneur « la grâce de n'être point sourd à son appel, mais prompt et diligent à faire sa très sainte volonté » (5).

(5) Deuxième préambule de la contemplation du Règne que saint Ignace intitule en sous-titre l'appel du Roi...

Point d'étonnement non plus à ce que saint Ignace propose, dans le Règne, l'oblation finale où l'on demande à l'Eternel Seigneur la grâce de l'imiter, puisque le choix selon le cœur de Dieu, le seul qui puisse le glorifier dans le monde actuel présuppose une volonté déterminée d'imiter le Christ.

Mais — et ceci est peut-être fait pour surprendre — saint Ignace précise l'imitation, car d'emblée il fait demander d'imiter le Christ « en supportant toute injure, tout mépris et toute pauvreté tant actuelle que spirituelle... si c'est le bon plaisir divin ».

On sait que, pour saint Ignace, pauvreté, humiliation, humilité ont partie liée, mais que, dans l'ordre du temps, c'est la pauvreté qui généralement est première. Pourquoi saint Ignace insiste-t-il déjà sur la pauvreté, pourquoi spécifie-t-il à ce point la forme d'imitation du Christ ? Pourquoi n'est-il pas question d'imitation sans plus ? Saint Ignace n'anticiperait-il pas ?

Il insiste sur la pauvreté volontaire sans doute parce que psychologiquement elle a coutume d'engendrer l'humilité, mère des autres vertus. Plus particulièrement, croyons-nous, parce que c'est elle qui, d'une manière tout à fait générale, discrimine les états de vie.

Le vouloir et le bon plaisir divin est que nous imitions Jésus-Christ. Dans quel état de vie ? Dans celui caractérisé par la pauvreté effective ?

On voit que cette question, dans l'ordre du monde chrétien, est capitale, qu'elle est l'une des premières qu'il faille rencontrer et résoudre, puisque tout chrétien soucieux d'entreprendre la carrière que le Christ lui destine dans la plénitude de son amour se trouve à un carrefour. Or il en rayonne deux routes nécessaires sur lesquelles tous les chemins s'embranchent, qui commandent toutes les avenues et entre lesquelles il faut opter : celle de l'état religieux dans la pauvreté actuelle et celle de la pauvreté spirituelle dans la vie du monde.

Pour que le chrétien soit prêt à se ranger jusqu'au bout à l'option du Christ une attitude d'âme préalable s'impose.

Il s'agit d'obtenir la gloire de Dieu ou plutôt une gloire de Dieu plus grande. Au concret celle-ci s'obtient par l'imitation de la vie de Jésus-Christ : un décalque minimum de cette vie est requis et la gloire de Dieu grandit si l'imitation du Christ se développe dans le sens de la « summa paupertas », soit dans le cadre de la vie religieuse soit de la vie du monde.

Si l'âme ignore encore la destinée de perfection que le Christ lui réserve, elle sait cependant que celle-ci ne se déroulera que dans l'un ou l'autre cadre et, voulant accomplir son destin, dès à présent, non seulement elle se déclare prête, mais elle s'offre à la voie que Notre-Seigneur choisira : que ce soit l'actuelle ou la spirituelle pauvreté.

Les préparations générales sont closes : « l'homme » est préparé

par le Fondement, porche de la première semaine ; le « chrétien » par le Règne, porche de la seconde. L'ère des préparations prochaines est ouverte.

3e stade : les préparations prochaines

Au moment des échéances il faudra bien avoir quelque chose à choisir. Déjà, ce n'est pas rien que nous sachions si le Christ nous veut actuellement pauvres ou non. L'ambition de saint Ignace ne se borne pas là. Il veut que nous servions Dieu parfaitement dans l'état de vie qui nous est réservé. Vouloir imiter le Christ pauvre : généreux début, mais *christianus alter Christus.*

D'autres aspects du Christ doivent nous séduire, ont à se reproduire dans notre physionomie spirituelle. L'enquête est donc à poursuivre pour découvrir les traits particuliers qu'il plaît au Christ de modeler en nous. Dès lors saint Ignace se propose un double but qu'il mènera de front : nous faire découvrir notre état de vie et aussi tout ce que le Christ attend encore de nous.

Il fait donc contempler la vie du Sauveur depuis son Incarnation jusqu'au dimanche des rameaux. Voici l'annonciation, Bethléem, les mystères de l'enfance : tout le printemps du temps de grâce ; Nazareth avec toutes les vertus qui doivent fleurir en la vie commune ; l'enfant Jésus au temple et les perspectives ouvertes sur la vie religieuse. Un parfum de pauvreté sur laquelle on insiste, d'humilité, de douceur, d'obéissance, de discrétion et de silence, de travail et de prière s'exhale de cette aurore des temps nouveaux. Toutes les vertus chrétiennes vécues par la Vierge et son Fils se revêtent d'irrésistible amabilité. L'imagination, la sensibilité, l'intelligence, la volonté se nourrissent du Rédempteur. En même temps, il faut tendre l'oreille aux suggestions du Maître intérieur sur l'état de vie et le degré de vertu qu'il réclame de nous.

Sous l'influence du divin modèle, nous commençons à nous orienter dans le sens de notre destinée ; notre physionomie surnaturelle peu à peu sort de la pénombre, les premiers linéaments se tracent, l'ébauche s'avère et se précise.

Il commence à y avoir matière positive à l'élection.

4e stade : les préparations immédiates

Après cette méditation sur Jésus au temple, où le Seigneur donne un exemple du second état qui est celui de la perfection évangélique, tout en continuant à contempler la vie du Maître, il est temps de faire « des investigations et des demandes pour savoir dans quel état... sa divine Majesté veut nous utiliser (6) ».

(6) Cfr deuxième semaine, tertia die, praeambulum ad considerandos status.

A la contemplation de la vie de Notre-Seigneur, d'où résultent les deux avantages que l'on connaît, saint Ignace joint une série d'exercices destinés à munir le retraitant d'une formation ultime avant l'élection prochaine.

Cette préparation dernière comporte trois exercices : le premier tend à former l'intelligence, le second s'adresse en ordre principal à la volonté, le troisième au cœur.

a) Formation de l'intelligence : « cognitio fraudum mali capitis... et vitae verae » (de duobus vexillis, 3e préambule).

La contemplation de la vie du Christ suscite des désirs, des aspirations, des résolutions en vue de toute vertu, si bien que s'accuse de plus en plus le dessein total de Dieu sur le retraitant. Dans l'âme, se sont levées des raisons plus ou moins décisives de se faire religieux ou de vivre dans le monde.

Toutes ces lumières, toutes ces inclinations sont-elles de Dieu, et toutes les répugnances sont-elles du mauvais ange ?

Il faut, en effet, que le retraitant choisisse à bon escient le bon plaisir divin. Aussi dans tout ce flux et reflux psychologique reste-t-il à déceler la part de Dieu.

Outre les règles du discernement des esprits pour la seconde semaine, voici « une certaine introduction à cette chose » et qui consiste à proposer « l'intention du Christ Notre-Seigneur et celle de l'ennemi de la nature humaine et comment il faut nous disposer pour en arriver à la perfection de cet état de vie, quel qu'il soit, que Dieu Notre-Seigneur nous aura donné de choisir » (7).

On a reconnu la méditation « de deux étendards ».

Sous la première bannière : Satan et ses émissaires ; leur tactique : tenter les hommes par l'appât des richesses ; le bénéfice de cette méthode : le cœur attaché aux biens du monde, plus facilement surviendront la vaine gloire, le vain honneur mondain, puis l'orgueil. A l'opposite : la bannière de Jésus, du chef humble et doux, au pied de la Montagne des béatitudes ; les souffles de ces prairies fraîches sont de pauvreté, d'opprobres acceptées, d'humilité.

Tout ce qui dans nos résolutions portera la marque d'un attachement aux biens terrestres : suspect ; le sceau du détachement : brise chrétienne.

Voilà le retraitant muni pour dépister l'adversaire et reconnaître dans cette brise le passage de Dieu, comme Elie au pied de la montagne sainte. Le fruit de cet exercice est surtout intellectuel. La grâce à demander est la connaissance « des fraudes de ce chef de brigands avec du secours pour m'en garer et la connaissance de la vraie vie que m'indique le Chef Suprême et Vrai et la grâce pour l'imiter ».

(7) Ibidem.

Cependant, même en cette méditation qui vise l'intelligence, saint Ignace veut fortifier et faire progresser le vouloir.

Dans le colloque qui termine l'exercice, non seulement le retraitant s'offre à la pauvreté, mais il demande solennellement à être reçu sous son drapeau.

b) Formation de la volonté : « ut amplectamur optimum » (de tribus classibus).

Le bon plaisir divin reconnu, il faudra le vouloir. Pour empêcher les dérobades et les biaisements d'une volonté toujours prête à gauchir, saint Ignace veut apprendre ce qu'est un vouloir vrai. Il présente trois groupes d'hommes.

Les premiers sont un exemple d'une volonté qui veut sans vouloir ; les seconds : un exemple de volonté honnête, mais imparfaite : ils décident d'abord de garder tel état, ensuite de s'arranger pour y servir Dieu ; les troisièmes sont selon le cœur de saint Ignace ; ce qu'ils veulent d'abord : le meilleur service de Dieu ; ensuite l'état dans lequel Dieu sera mieux servi.

Le colloque reproduit la prière de la méditation précédente : souhaits que le Christ nous choisisse pour l'actuelle pauvreté. Piétinements héroïques, si l'on veut, mais aussi marche en avant, car, si la prière est identique, elle est adressée à Dieu dans une clarté plus grande de ce qu'est un souhait qui ne soit pas platonique. Prières fameuses qui stupéfiaient Mgr d'Hulst.

Saint Ignace se rend bien compte qu'il est au point brûlant, au nœud psychologique.

Ces demandes doivent affoler la sensibilité ; la concupiscence aux abois se révolte. Il faudra réduire tambours battants ce dernier carré de la garde. Aussi « lorsque nous sentons de la répugnance contre la pauvreté actuelle, quand nous ne sommes pas prêts à embrasser soit la pauvreté soit la richesse, il est d'un grand secours pour éteindre une telle affection désordonnée de demander au cours des colloques (malgré les plus vives répugnances de la chair) que Dieu Notre-Seigneur nous choisisse pour la pauvreté actuelle, protester qu'on le veut, le demander avec supplication pourvu toutefois que ce soit conforme au service et à la gloire de la Majesté divine » ([8]). On reconnaît la manière forte, le coup de bistouri qui débride la plaie et crève l'abcès. Il vaut la peine de le donner, car une volonté qui non seulement s'offre à la pauvreté volontaire, qui non seulement souhaite d'être reçue sous son drapeau, mais qui insiste auprès de Dieu et proteste « qu'on voudrait qu'il soit de sa plus grande gloire qu'il nous choisisse pour cet état », pareille volonté frôle les limites de la coopération humaine et sera prête à emboîter le pas au Christ partout où il ira.

(8) Cfr *De tribus classibus,* notandum.

Y a-t-il moyen de pousser plus avant l'offre de collaboration humaine ? Il semble bien qu'on ait atteint les bornes du possible. Mais ce n'est pas en vain que saint Ignace a pratiqué les romans de chevalerie ; il savait raffiner en fait de courtoisie mondaine ; devenu chevalier de Notre-Dame et du Christ, il n'est pas moins versé en courtoisie chrétienne.

c) Préparation du cœur : « ut afficiamur ad veram Christi Domini nostri doctrinam » (de tribus humilitatis modis).

Il faudrait qu'à supposer que la Majesté divine soit glorifiée par une vie au sein de l'opulence et de l'honneur autant que par une vie de pauvreté et d'opprobres, néanmoins, par volonté d'imiter mieux Notre-Seigneur, nous préférions aux richesses et aux honneurs la pauvreté avec Jésus-Christ pauvre, les opprobres avec Jésus-Christ chargé d'ignominies (9). Voilà jusqu'où saint Ignace veut conduire le chevalier qui, au Règne, s'en est remis à lui en fait de bravoure chrétienne et de panache. Jusque-là peut aller notre effort.

Les résolutions fortes durent à condition de s'enraciner dans l'amour. Les décisions qu'Ignace veut faire prendre ici ne sont pas pour les médiocres. Et il a trouvé le secret de rendre ces décisions stables, car il espère bien qu'à considérer la pauvreté, non point abstraitement mais dans la personne de N.S.J.C., l'élan d'amour vers le Maître d'instinct nous portera vers toute pauvreté.

Il y a quelque chose de franciscain dans ces lignes d'Ignace. Le retraitant qui se serait élevé à ces hauteurs non seulement répondrait avec courage à l'appel de Dieu, mais embrasserait la pauvreté avec allégresse et belle humeur, trouvant en elle « la joie parfaite ».

Les préparations sont finies, l'élection peut se produire : l'âme est renseignée sur l'appel divin ; elle le possède à l'état brut dans toutes ces illuminations et inclinations qui ont levé en elle au cours des exercices ; maintenant elle est capable de le discerner et de le vouloir en ordonnant son choix à la plus grande gloire de Dieu.

On connaît assez les temps de l'élection et les deux manières de la faire pour qu'on n'ait pas à en parler ici. Aussi bien voulons-nous montrer que les Exercices convergent vers l'élection, non pas tellement en exposer le mécanisme interne.

On peut jeter un regard récapitulatif en arrière. Nous n'avons pas parlé de la structure de chaque journée, ni du rythme diurne, ni de la technique des exercices particuliers, ni des industries, ni des conseils qui conspirent à rendre efficace la méthode. Nous avons tâché de montrer les étapes que franchit la volonté, les façonnements qu'elle subit afin d'être en forme au moment des choix décisifs. Et l'on peut dire que la manière d'Ignace est vraiment la manière royale de l'aigle, même au sens littéral : larges spirales dont les

(9) Cfr De tribus humilitatis modis.

tournoiements se concentrent avec constance et sans déviation autour du point unique : l'élection.

Le Fondement façonne la volonté de « l'homme ». Mais l'œuvre de Dieu est chrétienne. Le Règne et la deuxième semaine forment la volonté du « chrétien » ; sa devise : vouloir imiter Jésus-Christ, s'offrir à la vie de pauvreté actuelle ou spirituelle. Les contemplations de la vie du Christ suggèrent l'état de vie à suivre et, au sein de cet état, les traits du Christ à reproduire, la physionomie spirituelle à réaliser.

Pendant ce temps le retraitant achève de se mettre à même de discerner, puis de vouloir les désirs du Christ sur sa vie, car il renforce son offrande à la pauvreté et s'affectionne à elle dans le Christ. Progrès donc. Non pas tellement d'ordre dialectique : il n'y a guère que le seul Fondement qui porte le sceau de l'école et encore l'élection qui est un syllogisme pratique ; toutefois progrès d'ordre intellectuel, puisqu'on apprend à connaître de plus en plus les volontés divines sur l'état de vie et le type idéal qu'elles proposent aux exécutions futures ; mais surtout d'ordre volontaire par des attitudes d'âmes qui vont s'approfondissant, qui s'avivent et veulent tirer tous les corollaires particuliers.

L'élection confirmée

Le choix de l'état de vie fixé, les résolutions d'amendement, d'amélioration arrêtées, il faut les lier en faisceau solide ; sinon les mauvais instincts refoulés risquent de ruiner l'entreprise.

Aussi pour confirmer l'élection, saint Ignace propose la troisième et quatrième semaine : la passion et la résurrection du Sauveur.

Au regard de ce que le Christ a souffert pour moi, il est très vrai que mes résolutions paraissent bien dérisoires, qu'elles deviennent un minimum auquel on se cramponne.

Et voici, avec la semaine des mystères glorieux, l'aspect éclatant de N.S.J.C. et les promesses de récompenses magnifiques qui couronnent mes efforts, et me rendront courage aux heures de tentation, d'abandonnement, de lassitude.

Conclusions

On peut donc ramener les Exercices à un schéma dont les parties se réfèrent à l'élection : le Fondement, la première et la seconde semaine la préparent ; la troisième et la quatrième la confirment.

L'élection culmine comme, dans les églises de la Renaissance, la coupole, vers où convergent les lignes architecturales. Et c'est en vue de l'élection que saint Ignace s'est fait maître d'énergie et d'abnégation, pour que les désirs propres ne se mettent pas au travers de la bonne volonté.

C'est en vue de l'élection que saint Ignace s'est montré maître

d'oraison ; en vue d'elle qu'il fait méditer le Fondement et contempler la vie du Christ puisque toute élection doit se conformer à la vérité fondamentale et que la matière de l'élection, c'est précisément de déceler quels aspects du Christ il faut reproduire et selon quelle intensité.

II. SAINT IGNACE MAITRE D'AMOUR

Cependant il nous semble que, si l'élection serre de près les Exercices comme un vêtement, c'est comme un vêtement trop étroit. Oui, les Exercices sont un manuel d'élection. Ils sont tout cela ; mais ne sont-ils que cela ?

N'est-ce pas étriquer la troisième et la quatrième semaine de n'en faire qu'une confirmation de l'élection et de rapporter ces semaines à autre chose qu'à elles-mêmes ? Et puis, pour quel motif saint Ignace s'acharne-t-il obstinément à vouloir nous faire bien choisir selon les désirs de Dieu ? Pourquoi est-il maître d'élection sinon parce qu'il est d'abord maître d'amour, de même qu'il est maître d'oraison et d'abnégation parce qu'il est d'abord maître d'élection. Chevalier de l'amour pur, a-t-on dit, et, parce que tel, en quête du bon plaisir divin.

Oui, les Exercices nous apparaissent plutôt comme un manuel du pur amour, comme un effort méthodique et véhément pour attacher à tout jamais à la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ Verbe Incarné, de telle sorte que désormais on ne compte plus devant le Maître unique. *Non ego ; Christus.*

Le choix de l'état de vie, l'amélioration de la conduite sont des épisodes importants, essentiels. Il est nécessaire de s'en soucier car ils sont le fruit de l'amour et les conditions d'un amour ultérieur plus fort, mais ils n'absorbent pas toutes les perspectives.

La deuxième semaine est une montée vers l'union au Verbe Jésus, la troisième et la quatrième non seulement renforcent cette marche mais constituent elles-mêmes deux degrés nouveaux.

Saint Ignace, tout au long de la deuxième semaine, fait contempler la vie de Notre-Seigneur pour aviver le désir de toute vertu mais d'abord pour qu'on « connaisse » et qu'on « aime » le Maître (10).

L'acquisition de toute vertu n'est pas finale : on se rend meilleur, non pas uniquement pour se rendre meilleur, mais parce qu'on est uni à Jésus-Christ et pour s'y unir davantage.

A l'issue de la deuxième semaine, nous aurons choisi notre part dans les carrières humaines et nous aurons arrêté notre étiage de perfection chrétienne. Cela même doit être baigné dans l'amour. Cet amour de reconnaissance, qui a surgi dans notre âme à l'issue de la première semaine au pied du crucifix, s'est affermi, enflammé au long de la seconde semaine et enrichi d'innombrables nuances.

(10) Cfr *De Incarnatione* : troisième prélude.

Par la troisième et la quatrième semaines, non seulement nous assurons les décisions antérieures, mais nous avons à renforcer quelque chose de plus important, nous avons à élargir nos horizons et à amplifier singulièrement nos vibrations d'âme.

Nous avons à renforcer quelque chose de plus important, c'est-à-dire cette persuasion que le christianisme n'est pas d'abord un ensemble de vertus, mais d'abord et avant tout la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous devons « réaliser » que la vie chrétienne n'est pas d'abord une vie morale, mais une manière surnaturelle d'être et une attitude d'âme réagissant avec amour à la personne du Maître. Nous attacher à Jésus-Christ comme à une personne, voilà le fruit profond des Exercices, la préoccupation qui commande l'élection. Préoccupation latente mais tellement bandée à fleur de texte que parfois elle explose et s'explicite. Et cela est final, car, si l'on s'unit au Verbe, ce n'est pas pour autre chose que pour s'y unir. Le Verbe voilà notre terme, bloquant notre destinée. Nous avons vu que la première et la seconde semaine avaient comme but l'amour de Jésus-Christ, l'attachement à sa personne, et que, dans le cadre de ces deux semaines, saint Ignace élaborait tout le jeu de l'élection selon le cœur de Dieu. Celle-ci assurée, il a posé les conditions essentielles d'une vie d'union supérieure.

Aussi dans la troisième semaine saint Ignace ne s'occupe pas tellement (11) de l'amendement moral de la vie, car il est une grâce propre

(11) Saint Ignace est loin d'exclure la portée illuminative de la troisième semaine. Il recommande même d'avoir, au cours des colloques, souci de sa vie morale et de son amélioration dans les choses particulières (cfr Tertia hebdomada, prima contemplatio, Advertendum). Mais il est une grâce « propre » à la troisième semaine (cfr ib., secunda contemplatio, tertium praeambulum) et qui est triple : a) participer à la douleur même du Christ : « dolorem cum Christo doloribus pleno, confractionem cum Christo fracto », douleur de l'âme, souffrance du corps ; b) compatir : souffrir à voir souffrir le Christ : « poenam internam de tanta poena quam Christus... » ; c) comprendre de toute son âme l'immense amour du Christ pour les hommes : « passus est pro me ». Mélange de voie illuminative et unitive, avec l'accent sur cette dernière. Conformité, non pas de mots mais de fond, dans le directoire avec nuance particulière : la troisième semaine y est rangée dans la voie illuminative, cfr c. 39 § 3 ; on y insiste sur la confirmation de l'élection, sur les exemples remarquables que donne le Sauveur dans sa passion, cfr c. 35, § 1, sans exclure le sentiment de compassion qu'il est recommandé de demander avec instance, ib., § 4 ; mais on met en garde contre une simple affection sentimentale qui ne conduirait pas à la réforme des mœurs.

Par compassion on peut entendre aussi bien souffrir avec le Christ que souffrir à voir le Christ souffrir. Bref : mélange de voie illuminative et unitive mais en insistant sur la première et en mettant en garde contre les illusions.

De son côté Suarez met la troisième semaine au rang de la voie illuminative. Mais il insiste sur l'opportunité qu'il y a à s'exercer à l'amour pur de Dieu dans toutes les voies : les séparations entre celles-ci ne devant pas être adéquates. Inversement, le Directoire conseille de s'exercer à la voie purgative et illuminative, à se mortifier et à pratiquer la vertu, même quand on a atteint la voie unitive, cfr c. 39, § 6. Pour l'un et l'autre les deux voies s'imbriquent. Le P. Gagliardi met la troisième semaine dans la voie unitive, cfr Commentarii seu Explanationes in Exercitia spiritualia, 1882, pp. 99-100.

à la troisième semaine : vivre en nous les douleurs de Jésus et participer à son amour pour les hommes. C'est cela que les saints rêvent d'obtenir quand ils prient le Christ de Gethsémani et du Calvaire, ce qu'avant saint Ignace, saint François avait demandé au Sauveur qui l'exauça sur l'Alverne.

M'ayant attaché à la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, me faisant méditer sur sa souffrance, il est normal que saint Ignace me propose de souffrir avec Notre-Seigneur Jésus-Christ souffrant ; aimant le Christ, il est naturel de souffrir à le voir souffrir. Ceci ajoute une note attendrissante de savoir que c'est pour nous et à cause de nous qu'il souffre.

La souffrance du Christ doit être ma souffrance, de même la joie du Christ doit être ma joie.

Moi, je ne compte plus. *Illum oportet crescere me autem minui.*

Devant la grandeur des douleurs du Verbe, au regard de ses joies, mes joies et mes douleurs s'abolissent, car seul le Christ compte ; à moi de me hausser à son niveau en me dévouant à sa personne.

Ces deux semaines finales se font dans l'amour de bienveillance, dans le désintéressement : on aime Jésus-Christ pour lui-même, puisque, sans plus, on souffre de ses douleurs et on se réjouit de ses triomphes.

La quatrième semaine continue l'œuvre de progression dans l'amour de Jésus-Christ, elle conduit dans les régions sacrées, dans les secrets du Roi. Car dans tous ces mystères de gloire, il faut considérer « comment la divinité, qui semblait se cacher dans la Passion, maintenant apparaît et se manifeste dans la très sainte Résurrection... tellement que c'est merveille » (12). Il y a donc une manuduction vers la divinité elle-même et nous sommes conviés à en goûter tout ce qu'elle a d'« amical » (13) et de doux.

La divinité est infiniment suave, nous dit saint Thomas après saint Bernard. C'est à cause de notre faiblesse que nous préférons la goûter amortie, diffusée à travers l'humanité du Verbe. D'instinct et de nature en un certain sens, nous sommes plus proches du christianisme que du théisme pur. Et cette semaine nous rapproche de l'état des élus, car elle nous exerce à traiter non plus tellement avec Dieu-*Homme* mais plutôt avec l'Homme-*Dieu*.

En second lieu cette semaine nous ancre dans la certitude des réalités invisibles : la réalité actuelle, contemporaine, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Homme et Dieu, qui continue parmi nous son office de consolateur.

Nous attacher à Jésus-Christ comme on s'attache à une personne, voilà le fruit des Exercices, disions-nous quelques lignes plus haut.

---

(12) Quarta hebdomada, prima contemplatio, quartum punctum.
(13) Ib., quintum.

La formule est maintenant à compléter : nous attacher à Jésus-Christ, comme à *une personne actuellement vivante et divine.*

Le fruit implicite de ces semaines, outre qu'elles confirment les résolutions antérieures, qu'elles dilatent notre vie dans le Christ et nous conduisent aux réalités invisibles, est un élargissement de notre vision de l'humanité et une amplification de nos réactions vitales. Car le Christ est inséparable des siens, et par des liens tellement étroits, que saint Augustin n'hésite pas à appliquer à l'Eglise les propriétés du Christ et inversement ; union tellement serrée entre le Christ et les rachetés qu'il y a entre eux une communication d'idiome, un peu comme dans l'Incarnation.

C'est ainsi que « nous avons été tentés dans le Christ au désert » (14), que « nous avons souffert avec lui pendant sa passion ». « L'Eglise souffrait dans le Christ lorsqu'il souffrait pour elle, de même que le Christ souffrait dans l'Eglise lorsqu'elle souffrait pour lui ».

Nous avons entendu également la voix du Christ souffrant dans l'Eglise et disant : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » (15).

En ce sens, est très vrai ce que disait Pascal : le Christ prolonge son agonie jusqu'à la fin du monde. Nous avons, nous autres chrétiens, ce magnifique privilège de nous apitoyer sur notre Dieu et de consoler sa douleur, puisqu'il est vrai que le Christ qui a souffert dans sa chair et dans son âme « aux jours de Judas, d'Hérode et de Pilate » continue à souffrir dans ses membres.

« Dolere cum Christo fracto », ce n'est donc plus seulement pleurer sur le Christ de Jérusalem, mais sur la grande souffrance humaine qui est la souffrance actuelle de Jésus. La souffrance et les labeurs de tous ceux qui édifient la sainte Eglise par toute la terre ; la souffrance de tous les chrétiens qui expient et, par cette expiation acceptée, font monter dans le monde le niveau de la grâce ; la grande pitié de tous ceux qui n'ont pas le Christ et qui cependant lui appartiennent et qui, de toute la véhémence de leur nature profonde, clament vers lui d'une grande clameur silencieuse. Mais l'Eglise militante n'a pas que des blessures, elle recèle en elle des germes de gloire.

Le Christ glorieux, irradié, c'est non seulement la preuve qu'il est Dieu ; il est aussi et surtout le début d'un univers qui s'organise triomphal. La gloire du Christ est diffusée dans les âmes, divine semence, et la moisson, lentement, sûrement, mûrit sous le grand soleil au zénith : *Oriens ex alto.*

Le Christ est souffrant dans ses membres : glorieux en lui-même, il est aussi glorieux dans les siens.

De cette gloire chrétienne, il faut aussi nous réjouir « intensément », préludant ainsi aux grandes et pures joies de la Jérusalem

(14) S. Augustin, *Enn. in psalm.*, LX, n. 2.
(15) *Epist.* CXL, n. 18.

définitive où le Christ sèche toutes les larmes, où ses pensées sont nos pensées, ses amours nos amours, sa joie notre joie.

Impossible de voir le Christ souffrir en ses membres, sans vouloir consoler sa douleur ; impossible de voir le Christ glorieux dans les siens sans vouloir intensifier sa gloire.

Apostolique ([16]) est donc le fruit des deux dernières semaines. Si le Christ ne nous a pas appelés à la vie missionnaire ou sacerdotale, au moins nous savons que l'important n'est pas tellement de faire des choses nouvelles, mais de faire des choses anciennes avec une âme nouvelle, de voir et d'aimer les hommes avec des yeux et un cœur neufs.

Nous ne croyons pas faire violence aux Exercices en leur donnant cet aspect paulinien et johannique, mais bien plutôt en expliciter le contenu. Sans doute Ignace annonce qu'il veut nous aider à ordonner notre vie. Mais si ordonner sa vie, cela veut simplement dire bien choisir son état et en déterminer l'étiage moral, l'œuvre de saint Ignace dépasse les promesses.

Quand on a voulu comparer saint Ignace à d'autres maîtres, on s'est laissé hypnotiser par la deuxième semaine, comme si, dans les Exercices, le Christ n'était qu'un modèle à imiter.

Il est cela et beaucoup plus. Il est Rédempteur, l'ami avec lequel on travaille, auquel on s'attache, aux souffrances et aux joies duquel il faut s'unir, la divinité qu'il faut goûter.

A tout le moins, les grâces demandées en troisième et quatrième semaines n'ont plus le son synoptique (sequi Christum) et, se mouvant à l'aise dans l'interprétation proposée, elles ont une résonance paulinienne.

Pour se convaincre qu'on est autorisé à retrouver saint Paul dans les Exercices, il est bon de se souvenir de ceux que saint Ignace a formés à l'oraison.

Le Bienheureux Lefèbvre, par les Exercices, s'est enchanté de liturgie, mais la prière du P. Nadal est franchement paulinienne et johannique. Les constitutions de saint Ignace, qui prolongent certainement l'esprit des Exercices, sont écrites au plan de l'union, tout doit s'y faire « in Domino ». Cette œuvre, écrite sous le signe de l'Esprit, est un son prolongé de Pentecôte. Quand le P. Ribadeneira veut condenser l'esprit des Constitutions, ce sont les formules pauliniennes qui fleurissent sous sa plume. Lorsqu'à la demande du P. Canisius, saint Ignace prescrit à la Compagnie des prières pour la Germanie, c'est le « Corps mystique » selon saint Paul qui surgit dans son esprit ([17]).

Bref, les Exercices ne sont pas une architecture dont les lignes convergent vers un centre, mais comme une plante sans cesse en

(16) Le zèle des âmes est indiqué par le Directoire comme le dernier fruit de la troisième semaine. C. 35, § 10.

croissance, comme un jet aux épanouissements progressifs dont l'élection est un moment, lui-même dépassé dans la troisième et la quatrième semaine et s'achevant dans la contemplation pour l'amour. Car, nous semble-t-il, cette contemplation est à sa place à la fin des Exercices et marque le faîte jusqu'où saint Ignace nous hausse.

Ce goût de Dieu, ce rapport avec Dieu que nous avons appris à l'école des Exercices, puisqu'ils nous donnent le goût de Jésus-Christ, doit nous devenir familier et continuel au point que nous arrivions à devenir « *in actione contemplativus* ».

Et dans notre vision chrétienne il faut intégrer l'univers, car dans le monde il n'y a pas que des hommes frères ou indigents du Christ, il y a aussi et avec lui toutes choses.

Or, tout cela : c'est un don. Nous sommes dans le don divin incessant, dans la fraîcheur d'une bienfaisance divine toujours actuelle.

Et donc nous devons être prêts à chanter de reconnaissance et de tendresse avec saint François, le troubadour de Dieu, en l'honneur de l'inépuisable et munificent bienfaiteur.

Ce don n'est pas détaché de Celui qui le donne, il s'y suspend bien plus qu'un fruit à la sève. Dieu est là ; baignant sa grande création que sa puissance enveloppe, non pas enclos en elle. Dieu en moi, Dieu hors de moi, présent dans tout ce qui existe et palpite au soleil. Dieu travaillant dans les choses. Dieu se reflétant en elles.

Ce que le Christ est pour nous : don de Dieu, « donum Dei », don excellent, inséparable de Dieu ; Dieu travaillant et peinant pour nous, Dieu lui-même fait homme et diffusant à travers son humanité son intelligence et sa bonté substantielles, le monde entier le rejoue sur un mode diminué et discret ; musique des psaumes, cantique des créatures. Tout cela, nous devons le savoir et il faut que notre amour du Christ Dieu rejaillisse et déborde non seulement sur l'humanité qui doit constituer son troupeau, mais sur toute son œuvre, sur toute cette vaste matière qui n'est pas exorcisée du Règne de Dieu et y remplit un rôle. Il convient de ne pas séparer ce que Dieu a uni, de voir choses et hommes comme ils sont : des dons et des reflets divins, qui ne doivent masquer ni la lumière ni le bienfaiteur, mais incessamment y conduire.

Et comme l'amour s'exprime, se manifeste par la communication des biens, au don divin correspondra l'offrande de l'homme, rythmée sur celle de Dieu : oblation de tout ce qu'il possède, de ses propres mains, dans le travail et l'effort, et de tout ce qu'il est : substance et facultés, à Dieu pour qu'Il l'associe à sa vie et le transforme en son amour et pour que lui homme, divinisé, aime enfin comme Dieu tout cela que Dieu aime. La grâce, l'amour qui est celui de Dieu, unique chose désirable : *haec sufficit,* puisqu'elle contient tout.

---

(17) Bouix, *Lettres de saint Ignace de Loyola,* 1870, p. 497.

Cette contemplation est le sceau des Exercices, le viatique facile et simple qu'Ignace donne au retraitant à la veille du départ pour qu'il garde le souvenir des grandes leçons passées.

L'amour résumant tout, c'est sur lui que les Exercices se ferment. Ne serait-ce donc pas jusque-là qu'ils désiraient conduire ?

Non pas qu'au sortir des trente jours on ait atteint des zones supérieures. L'amour pur : *opus grande* et fruit de longs efforts ! Au moins saint Ignace ouvre le jardin fermé ; d'un geste large, pareil à celui des conquistadors, il invite à franchir les vastes espaces, au bout desquels gît le divin métal, et, avec lui comme guide sûr, notre faiblesse appuyée sur son âme de héros et de saint, nous nous serons mis en route pour tenter la suprême aventure.

Tant qu'on n'aura pas atteint le but qu'il assigne, il y aura toujours, au fond des âmes qu'il a formées, la nostalgie d'une perfection entrevue, d'un idéal qui pleure en eux et qui voudrait éclore.

Maître d'amour, saint Ignace l'est à sa manière d'homme d'action : concrète, lucide, vigoureuse, trempée d'élans contenus, de tendresses passionnées. Cependant elle rappelle les grands maîtres antérieurs, car saint Ignace est aussi comme l'abeille qui retrouve le miel de toutes les fleurs chrétiennes, comme la lyre ouverte à toutes brises, frémissante.

Sans parler de l'Évangile, étalé au long du livre dans sa prime saveur, dès le Fondement voici la luminosité et le bon sens de saint Thomas ; puis un écho de saint Paul dans cette stupéfaction de voir la créature violentée par le pécheur et lui restant soumise ; c'est toute la manière humble et familière de saint Bernard et du pseudo-Bonaventure dans la contemplation de la vie du Christ ; toute l'ardeur de saint François pour la pauvreté, la Passion et les choses du Père : toute la moëlle de la liturgie ; toute la vision mystique des médiévaux retrouvant, au sein des créatures, des vestiges et des messages de Dieu. Et dans le dernier point de la contemplation pour l'amour un souvenir des extases de Manrèse qui rappelle la contemplation néo-platonicienne ou mieux les extases d'Augustin et de Monique aux rivages d'Ostie.

En résumé, saint Ignace est un *maître d'élection* ; et c'est en subordination de cela qu'il est maître d'énergie et de prière. Il est maître d'élection parce qu'il est d'abord *maître d'amour,* disciple des anciens à la manière d'un maître, celui des temps nouveaux.

Et s'il fallait intituler son livre de façon que l'on indiquât, non point la méthode mais la « substantifique moëlle » nous préférerions le titre proposé par le R. P. Peeters : « Vers l'union divine par les Exercices ».

Facultés Notre-Dame de la Paix, Namur. René Debauche, S. I.

ADAPTATION OU RETOUR AUX ORIGINES ?

LES EXERCICES SPIRITUELS DE S. IGNACE

I. GENERALITES

1. *Adaptation ou « ressourcement » ?*

Parmi tous les ouvrages, qui font époque dans la spiritualité chrétienne, il n'en est pas un qui porte un titre aussi inexpressif : « Exercices spirituels » ! Mais, au fait, ce titre n'est pas de l'auteur, car saint Ignace en a fait un bien plus long et qui dit clairement le contenu et l'intention de l'auteur. Il est dans le style de ceux que nous lisons, à la première page de tant de traités ascétiques, de ce temps et des suivants, et qui emplissent quelquefois tout un feuillet : « Exercices spirituels pour faire arriver l'homme à *se vaincre soi-même* (c'est ce qu'on veut d'abord, mais pour aller plus loin) et *à régler sa vie sans qu'il se détermine par aucune affection qui ne soit conforme à l'ordre* ».

On pourrait déjà, dès l'abord, songer à un titre plus conforme à nos goûts littéraires contemporains. Mais, somme toute, cela n'est pas important : car pour justifier celui que je proposerais, il faudrait toutes les discussions qui vont suivre. J'y renonce donc. Mais non sans faire remarquer que l'effet que veulent obtenir les Exercices n'est pas simplement « ut homo vincat seipsum » ; la maîtrise de soi ce n'est qu'une condition préalable à ce qu'ils ont en vue, à savoir : « régler sa vie », c'est-à-dire *choisir sa carrière* en *plein désintéressement,* en bref : créer l'état d'âme qui permet le désintéressement intégral, le dévouement pur au service de Dieu. La description plus précise de ce climat spirituel sera faite plus tard. Il apparaîtra dès lors que les Exercices sont parfaitement adaptés à notre époque d'Action catholique, de l'éveil, chez le laïc, du sens de sa responsabilité catholique. Car ils prétendent « exercer », c'est-à-dire développer les conditions morales indispensables pour celui qui veut servir Dieu et, coûte que coûte, éviter de se servir !

Reste à voir si les conseils, les indications de S. Ignace sont encore valables pour notre temps, s'il ne faut pas les modifier, si les chemins qu'il traçait jadis ne doivent pas être remplacés par des voies plus modernes. Nous remplaçons les chaussées par des autostrades ; ne faut-il pas faire de même en spiritualité ?

Nous verrons que, de fait, certaines formules sont un peu vidées de suc, sinon de sens, pour nous. Mais, dans l'ensemble, je crois qu'il faut plutôt parler de « ressourcement » que d'adaptation.

Il n'y a eu que trop d'essais de « modernisation ». Ils ont surtout

consisté en « réductions », voire altérations. On a propagé des « comprimés des exercices ». Ce qui a été conçu comme devant prendre un mois a été réduit à 5, à 3 jours ; même à un « week-end » ! A vrai dire : ces tentatives nombreuses n'ont guère été que des mutilations. L'antipathie pour les Exercices, l'attaque répétée contre eux, a presque toujours comme source ces malencontreux accommodements. Dans ce que nous appellerions la préface ou l'introduction, et que S. Ignace appelle « Annotations », la XVIII[e] est de très grande importance. Il y est question de « personnes illettrées ou de faible complexion, auxquelles il faut éviter de donner des choses qu'elles ne peuvent aisément porter, et qui seraient sans fruit pour leur avancement... » ou encore de « sujet étroit ou de peu de capacité naturelle ». Pour ceux-là, les Exercices ne sont point faits : qu'on leur fasse faire par exemple l'examen de conscience, la confession et la communion. Nous verrons, par la suite, que ceci ne constitue même pas la première Semaine.

Cette retraite abrégée se donne à ceux dont les ambitions chrétiennes et surnaturelles ne vont pas très loin. Le malheur, c'est que parfois on a présenté cet extrait comme « les Exercices » à ceux qui pouvaient porter plus, et dont on devait attendre plus qu'une simple observance des devoirs élémentaires du chrétien. Encore qu'il ne faille pas minimiser les dangers que nous courons tous de tomber bas, il était offensant pour des âmes consacrées à Dieu, par des vœux ou par l'Ordination, de se voir toujours traitées comme « sujets à convertir ». Mais précisément : les Exercices ne sont pas faits pour cela. Ils présupposent un converti, et présupposent absolument un chrétien d'élite qui ne se satisfait pas du minimum vital, qui est de la race du jeune homme que Jésus aimait, parce qu'il disait : « Omnia haec custodivi a iuventute mea »... et pourtant, je ne suis pas satisfait... je sens un vide... je veux plus... « Quid adhuc mihi deest ? »

Ma première remarque sera donc qu'à une catégorie, fort nombreuse du reste, de chrétiens, on « n'adapte pas » ce que S. Ignace appelle les Exercices... ; on ne les donne pas. Il est catégorique et réaliste lorsqu'il écrit, à la fin de la XVIII[e] annotation : « on évitera de passer plus outre (que de l'exercer à l'Examen et la Confession et de l'amener à la Communion)... surtout quand on peut en exercer d'autres avec plus de profit, puisque le temps manque pour tout faire ». Et tout compte fait : nous avons plus besoin de comprendre exactement le sens, la portée, des Exercices, dans leur ensemble et dans le détail, que de les « adapter ». Il en est ici, comme en bien d'autres domaines : il faut en revenir aux origines, à la source même ; sans quoi, de copiste en copiste, d'adaptation en adaptation, on en arrive à ne plus savoir au juste de quoi il est question, et chacun se livre à sa fantaisie ; aucun inconvénient du reste à ces élucubrations,

à la condition qu'elles ne se présentent pas comme l'authentique essence !

Ces lignes voudraient donc remonter à la source, et présenter avec netteté le contenu réel, primitif, de chacun des Exercices. Il sera dès lors plus facile de mettre à la portée des âmes faites pour eux, ce précieux trésor spirituel que reste le livre de S. Ignace.

2. *But précis des Exercices*

1. S. Ignace l'exprime en tête du livre : et déjà à la 1re annotation : « Trouver la volonté divine, touchant la disposition de sa vie », c'est-à-dire, comme nous disons maintenant : « Trouver sa vocation ». Savoir ce que Dieu attend de nous dans la vie. Comme nous le verrons tout à l'heure : ce n'est peut-être pas exactement cela. C'est plutôt éveiller, cultiver dans l'âme les idées, les sentiments, les dispositions préalables à un choix qui rejoint la Volonté divine. Quand on donne des retraites de vocation, le jeune auditoire s'attend d'ordinaire à ce qu'on lui présente, en une série de conférences documentaires, le panorama des carrières possibles. Il n'est évidemment pas surpris d'y écouter un exposé sur le Sacerdoce, la vie religieuse. Il compte sur un exposé des « dangers de la vie » et un dithyrambe, qui ne manque jamais actuellement, sur la beauté du mariage chrétien... On ne trouvera rien de semblable dans les Exercices ; ces sujets sont littéralement à côté. Les jeunes retraitants ne viennent pas pour faire leur choix — dans la plupart des cas : il est déjà irrévocable ; tout au plus sont-ils désireux de prendre des mesures pour être bons chrétiens dans la profession où ils ont décidé d'entrer. Ils sont précisément ceux dont, dans le « Préambule pour faire l'élection », il est dit qu'ils ne vont pas droit à Dieu. La retraite de vocation est faite pour créer dans l'âme le climat favorable à un choix surnaturel.

2. Historiquement, les Exercices ont été présentés à des ecclésiastiques (p. ex. Pierre Favre) ou à des aspirants au Sacerdoce (p. ex. François-Xavier), dont les capacités naturelles faisaient espérer qu'ils iraient loin dans la carrière ; tous les « espoirs » leur étaient permis. Prébendes et honneurs étaient en perspective.

Il s'agissait d'hommes intègres, et non pas d'aventuriers sans conscience, qui essayaient de réussir dans l'Eglise, puisqu'il leur était impossible de réussir dans le monde.

Mais « réussir » dans le Sacerdoce, est-ce nécessairement commencer et achever le « Cursus honorum » ? Ces hommes d'élite pouvaient sans doute aspirer à ces avantages honorables : était-ce tout le fruit que pouvait porter leur vie ? N'y avait-il pas mieux à en attendre ?

3. Ignace leur présentait, en série, un certain nombre de considérations, qui devaient créer un état d'esprit tel qu'ils chercheraient exclusivement à servir Dieu, étant exclu qu'ils se serviraient eux-

mêmes. La vraie réussite de leur vie serait non pas leur succès dans la carrière ecclésiastique, mais la réussite de Dieu. On allait donc les amener à un désintéressement absolu, à une indifférence totale à tout ce qui n'était pas service du Seigneur immortel. Ils seraient des hommes uniquement et totalement dévoués aux intérêts de Dieu. Une fois l'absorbante passion de la gloire de Dieu, du service de la gloire de Dieu, allumée dans leur cœur, ils décideraient leur genre de vie, ou bien, le cas échéant, réformeraient leur existence.

4. Les Exercices prétendent donc produire la moralité très élevée, la sainteté exigée par un apostolat pur de tout calcul. Il n'est pas question d'enseigner des « techniques » d'apostolat, ni même toutes les vertus qui doivent faire l'équipement spirituel de l'homme apostolique, et dont Jésus a donné l'exemple et composé le code. Il s'agit de créer dans une âme l'atmosphère générale qui rend capable d'un dévouement sans réserve et sans retour, qui rend capable de « durer » au service chevaleresque, c'est-à-dire entièrement gratuit, de l'« Aeternus rerum Dominus ».

5. Or à ce service ainsi conçu, à la persévérance dans ce service intègre et enthousiaste, il y a des obstacles. On sera sujet à des sollicitations diverses, subtiles, qui le compromettront. La triple concupiscence exerce ses attirances sur tous les cœurs ; elle est éternelle. Mais elle prend des apparences conditionnées par le temps ; c'étaient, du temps d'Ignace, les honneurs et profits que fournissaient les prébendes : on sait les catastrophes déchaînées dans l'Eglise par leur fascination... Il n'y a plus, chez nous, de prébendes. Peut-être y a-t-il d'autres choses qui aveuglent les hommes sincèrement dévoués à Dieu ; les Exercices veulent ouvrir les yeux sur ces ennemis sournois de l'Apostolat. Ils veulent empêcher ces égarements ; ils veulent sauver les vocations riches ; ils veulent assurer la pureté, l'intégrité du service loyal de Dieu.

6. Il faut donc dire aussi que le but essentiel, principal, n'est pas même de cultiver l'admiration pour Jésus, par la contemplation de sa merveilleuse aventure. Le culte voué à Jésus, l'adoration enthousiaste du Maître est un des moyens employés. Car ce qu'on veut, c'est prendre toutes les assurances pour avoir « perseverantem in Ejus obsequio formulatum », irrémédiablement compromis par tout calcul égoïste.

Il n'est pas exact de dire que les Exercices veulent extirper l'égoïsme, purement et simplement. Ils le veulent sans doute, mais *parce qu'*il entrave le service de Jésus. Il s'agit, en tout, d'arriver à un dévouement exclusif aux intérêts de Dieu, en prenant toutes les dispositions pour écarter la tyrannie de la recherche subtile des intérêts égoïstes. En un mot : il s'agit essentiellement de former un serviteur passionné et totalement désintéressé, et par conséquent tout à fait sûr.

3. *La technique des Exercices*

C'est un mot désagréable et qu'on répugne à employer. Il suggère des « trucs », un mécanisme raide, tout le contraire de la vie spontanée, libre. Bien des attaques contre le livre de S. Ignace n'ont pas d'autre objet que cette « technique ». A les relire, on a l'impression que l'œuvre du Fondateur de la Compagnie est essentiellement cela : avoir prescrit, impérieusement imposé au retraitant un certain nombre de rubriques qui doivent infailliblement amener un certain résultat. Inutile de nous occuper davantage de ces caricatures. Il est plus déplorable que des admirateurs n'aient pas toujours saisi ce qui fait l'essentiel de la méthode, soient passés à côté, parfois même déclarent qu'il est l'accessoire, qu'on utilise ou néglige à volonté. Quatre éléments me paraissent constituer la substance de la méthode ignatienne.

A. *Mise en action de l'homme total.*

1. C'est *l'homme total* qui doit faire les Exercices. On les a trop célébrés comme une œuvre de logique implacable, irrésistible ; c'était évidemment pour faire plaisir aux « rationalistes ». Or l'homme n'est pas seulement « raison pure, froide... » C'est l'homme réel, concret, « existant », qui est appelé à la retraite. Il doit être tenu compte de tout le conditionnement de l'homme.

De son milieu d'abord, dont il importe de le tirer, car il en est toujours victime. C'est pourquoi les Exercices supposent la « retraite » (sauf impossibilité presque absolue, prévue pour des personnages publics qui ne sauraient se retirer des affaires). Toutefois, si on lui fait quitter sa vie habituelle avec ses habitudes, c'est pour lui en créer une nouvelle, lui donner un nouveau milieu de silence et de solitude, un nouveau cadre temporel et spatial. Son temps sera réglé par les temps liturgiques : Matines de minuit — prière du matin — la messe conventuelle — les Vêpres — les Complies du soir. Cette division n'a rien de surprenant si l'on tient compte des lieux où furent composés et pratiqués par S. Ignace les premiers Exercices.

Le cadre spatial doit être conforme aux méditations : sombre, lumineux, égayé de fleurs même ; il doit créer une atmosphère. Combien peu de directeurs ont le souci de cet encadrement des retraitants. Il ne serait vraiment pas difficile de citer de prétendues maisons de retraite, dont l'ordonnance intérieure et l'ornementation sont bien incapables de constituer un climat religieux. Par contre, on en peut aussi citer, qui, dès les premiers pas qu'on y fait, produisent nettement l'impression qu'on est, non dans une auberge, mais dans une maison de Dieu.

Mais le cadre à lui seul ne suffit pas : il est autour de l'homme, il opère sur l'homme : il n'est pas l'homme.

2. Celui-ci, on l'oublie trop et S. Ignace ne l'oublie pas, est un être sensoriel. Tous ses sens — les cinq sens comme nous disons — extérieurs et intérieurs doivent collaborer. C'est-à-dire que son imagination, cette faculté qui nous permet de supprimer les distances dans le temps et dans l'espace, de rendre tout vraiment présent, actuel et donc actif, est constamment requise. Pas une méditation où elle ne joue, chronologiquement, le premier rôle. Je dis le premier et non pas exclusif. Son activité est préalable, postulée par ce qui va suivre ; elle fournit la matière sur laquelle s'exercera l'intelligence ; elle est comme le minerai dont les opérations des facultés supérieures vont extraire le métal précieux. On a trop négligé cette première démarche de la contemplation, qui est l'imagination ; il faut y revenir. L'aridité spirituelle, le dégoût de l'oraison mentale pourrait bien s'expliquer par cette déficience.

3. Une autre erreur serait de négliger le sentiment. Lui aussi joue un rôle irremplaçable : multum affici, dans la douleur, dans la joie, est une des choses sur lesquelles insiste S. Ignace. On a raison si l'on met en garde le retraitant contre la « sensiblerie ou la sentimentalité » ; car le terme de la contemplation n'est pas les sentiments. Mais entre « l'intelligence » et l'action s'insère nécessairement « l'émotion ». Pour agir avec décision, enthousiasme, continuité, il faut être ému. On a, peut-être, trop voulu persuader intellectuellement sans se préoccuper assez d'émouvoir. L'homme n'est pas seulement une raison ; la plupart du temps, pour agir, il a des raisons qui dépassent la froide raison. L'organe intéressé, actif, dans les Exercices n'est pas seulement le cerveau, mais aussi le cœur. Il ne serait pas difficile d'établir la gamme complète des sentiments du cœur humain, qui résonnent au long des Exercices. On les a, quelquefois, conçus et donnés d'une manière trop cérébrale.

4. L'intelligence joue évidemment sa partie dans toutes les méditations ; le cadre, l'activité des sens extérieurs et intérieurs, le cœur n'entrent en activité que pour interférer avec l'intelligence. Rien de tout cela ne se substitue à elle ; comme elle ne peut fonctionner sainement sans tout le reste. Mais il faut prendre garde que l'activité intellectuelle n'est pas quelconque. Dans les Exercices, on ne cherche pas à construire un système doctrinal, une conception du monde ou de la vie. Comme nous le verrons, cela est présupposé. Ce dont il s'agit, c'est de réfléchir ; c'est-à-dire de *se* retourner sur soi, de *se* juger, de *se* décider.

Le « magis particulariter » qui se répète dans le texte doit, je crois, se traduire « particulariser », « réaliser », faire, de ce que l'on vient de comprendre, *mon cas personnel.* Seul le retraitant est capable de réussir cela ; on comprend l'insistance impatiente du R. P. Ledochowski à interdire les longs discours des directeurs de retraite. En

effet ceux-ci ne peuvent que généraliser ; alors que la méditation exige qu'on particularise. La grande difficulté ici, c'est l'incapacité des retraitants à réfléchir de la sorte ; ils sont tellement habitués aux idées toutes faites qui leur sont servies tous les jours de combien de façons ! Précisément cette absence de pensée personnelle est un des grands dangers de l'âme chrétienne contemporaine ; une réaction s'impose : la méditation selon S. Ignace répond parfaitement à l'exigence du moment, pourvu qu'on suive toutes ses indications et qu'on intéresse tout l'homme à cette réflexion.

5. Tout ce qui précède n'est que la préparation d'une phase ultime qui est celle de la décision à prendre. La méthode ignatienne fait aboutir chaque méditation à une question : quid faciam ? Il a, au plus haut point, le sens de l'action immédiate ; il ne se contente pas d'attitude générale, imprécise, enthousiaste. Mais il ne précipite pas non plus à une multiplicité de bonnes résolutions. Rien n'est plus contraire à sa grandeur d'âme que ce morcellement spirituel. La réponse au « quid faciam ? » est toujours la même, mais de plus en plus fondée, de plus en plus « sentie ». Combien s'y sont trompés ! Au long d'une retraite de 8 jours, s'il faut « prendre une résolution » (c'est ainsi qu'on interprète à tort : capere fructum), on sort avec un lot impressionnant : 32 ! Personne ne peut admettre une telle abondance ; alors on conseille, au 6e jour, de faire un tri ! Erreur : nous verrons que le « facere, agere » ne doit pas se prendre en un sens mesquin, mais au sens élevé d'attitude intérieure générale, qui commande désormais tout l'agir de l'homme, qui oriente toute son existence. Il faut qu'on sorte de la retraite avec la conscience que toute la vie est changée, et non pas seulement quelque chose dans la vie. Tout l'homme s'est mis en branle pour aller à Dieu ; c'est tout l'homme, et toute son activité, qui se trouve changé.

Peut-être que la désaffection des chrétiens pour la retraite — des jeunes particulièrement — tient à ce qu'ils ont l'impression d'avoir passé 3 jours pieux, mais que le fond de la vie n'est pas entamé. Le cours du drame de l'existence n'est pas changé. Tout l'homme n'a pas été engagé ; tout l'homme n'a pas été ému ; tout l'homme n'est pas modifié. Or c'est là ce que veulent les Exercices de S. Ignace.

Si ce résultat n'est pas atteint, ils sont manqués.

B. *Le symbolisme.*

Si l'on disait que S. Ignace est un poète, on provoquerait plus que des sourires ironiques. Car il est entendu que c'est un capitaine, un « volontariste », un homme d'action, un réaliste ; bref, un tas de choses qui excluent la poésie. Bien sûr, son ouvrage ne ressemble d'aucune façon aux poèmes de S. Jean de la Croix. Mais n'est pas seulement poète l'homme qui exprime son âme en strophes lyriques.

Il y a dans les Exercices certaines pièces, et précisément les pièces maîtresses, qui sont de la poésie authentique : j'entends les méditations du Règne et des 2 Étendards ; il faut y ajouter les préludes de la première semaine et la méditation des « 2 couples ».

Faute d'avoir suffisamment fait attention au caractère propre de ces quatre morceaux, on ne les a pas toujours utilisés comme il se doit : nous le verrons plus loin. Ce caractère propre : c'est le symbole. L'emploi du symbole est essentiel aux Exercices.

Il y a des réalités qu'il est fort difficile de comprendre d'emblée. Elles sont trop éloignées de nous. Pour nous hausser à leur niveau, pour y pénétrer, nous usons de « symboles », nous considérons certaines choses qui nous sont plus familières, que nous entendons mieux et nous nous en servons comme de tremplins pour bondir vers la chose plus difficile. Pour faire comprendre la hargne d'un homme, nous le comparerons à un chien. Et pour faire comprendre toute la richesse d'affection, nous parlerons d'un cœur d'or. Le chien et le cœur sont des réalités que nous comprenons ; nous partirons d'elles pour la découverte d'un inconnu.

Seulement il ne faut pas que le symbole soit lui-même une énigme. Dans ce cas, il n'est pas utile, il entrave. Il se peut, comme nous le verrons, que certains symboles, très émouvants au temps d'Ignace, n'évoquent plus beaucoup d'émotion à notre époque. Ce n'est pas une raison de rejeter l'usage des symboles, mais seulement de leur en substituer d'autres.

La 1re semaine est tout entière colorée, je dirais orchestrée par la vision symbolique du chevalier félon, enfermé dans un cul de basse fosse, dans un château, au fond d'une forêt. Il doit penser au jugement devant ses pairs. Il n'est pas condamné. Son souverain, au contraire, lui rend l'épée, pour qu'il ait l'occasion de se réhabiliter. Que va-t-il faire ? Ce symbole en commande deux autres, comme nous le verrons. C'est toute l'atmosphère chevaleresque qui est présupposée, et qui expliquera tout le reste des Exercices.

On s'est contenté souvent de rappeler, à titre de « souvenirs respectueux », ces « détails ». On prenait soin d'avertir qu'il ne fallait pas trop s'y attarder. On ne s'apercevait pas qu'on faussait les perspectives. Ou bien on s'y attardait, alors que la lettre de ces symboles ne pouvait plus être comprise et qu'il eût fallu en dégager l'esprit. Le rationalisme spirituel a joué encore ici un fort mauvais tour.

C. *Compositio loci.*

Malgré toutes les précisions de S. Ignace, il est surprenant de lire et d'entendre constamment présenter le 2e prélude, comme une représentation de scène : « Représentez-vous S. Joseph et Marie... et l'Enfant dans la Crèche ». Telle n'est pas la pensée de l'auteur et c'est dommage de ne pas le suivre. Il est en beaucoup d'endroits

l'héritier du moyen âge, et par exemple en celui-ci. De quoi s'agit-il ? Ni plus ni moins que de faire, au début de chaque contemplation d'un mystère de la vie de Jésus, un pèlerinage en esprit à l'endroit où il s'est passé (la grande dévotion médiévale, qui lançait tant de pèlerins sur la route de terre sainte). Je ne peux pas transcrire chacun des « seconds préludes ». On peut aller vérifier dans le livre : mais tout de même celui de la nativité : « Me figurer, par l'imagination, le chemin de Nazareth à Bethléem, considérant sa longueur, sa largeur, et s'il est uni, ou s'il va par des vallées ou des hauteurs. J'examinerai de même la grotte de la nativité : combien ce lieu est spacieux ou étroit, bas ou élevé et comment il est préparé ». Tout ce prélude est repris au 4e point de l'application des sens. Toucher les objets, embrasser et baiser les endroits où ces personnes sacrées ont posé leurs pieds et se sont arrêtées... tâchant de faire tout cela avec quelque profit pour l'âme.

Ces préludes sont une des manières de prendre tout l'homme. Il ne faut pas les omettre à la légère. Quiconque a visité des endroits historiques sait combien puissamment les murs, les pavements, les meubles évoquent le passé : on le revit. J'en appelle à ceux qui ont visité par exemple l'église et la cure d'Ars, la maison de Jeanne d'Arc à Domremy... J'en appelle aussi à ceux qui ont éprouvé une déception navrante à la vue de la cellule mortuaire de S. Louis de Gonzague, de S. Jean Berchmans : là, il y a trop de soies damasquinées, trop de dorures. Nous aimons mieux l'authentique nudité et simplicité primitives. Comme il est aisé, dans le cadre authentique, de reprendre le contact, et de subir comme une sorte de contagion saine. Comme le personnage qui a vécu, agi, parlé, souffert peut-être en ces lieux nous est proche ! Il y a comme une espèce d'envoûtement ! Toute parole, encore plus, tout discours serait non seulement superflu, mais presque sacrilège.

L'homme extérieur et intérieur à la fois est pris. Et bien des choses s'expliquent, s'éclairent, s'imposent dans certains endroits, qu'on a justement nommés les hauts-lieux de l'esprit. Le pèlerin qu'était S. Ignace a fait du pèlerinage un élément actif de sa méthode. Nous perdrions beaucoup à le négliger.

D. *La méditation.*

Notons d'abord qu'il est question de méditation, et non pas de sermons, de discours. Trop souvent les exercices d'une retraite sont des exercices d'éloquence. Pour peu qu'ils se prolongent, l'auditeur, fatigué par la tension de l'audition, est bien incapable de penser tout seul. Et pourtant l'auteur nous avertit, expressément et très sagement, que seule la découverte personnelle importe. Je sais qu'il faut tenir compte de l'incapacité à réfléchir tout seul de nombreux contemporains. Du moins faudrait-il rester fidèle aux indications de

méthode de S. Ignace. Trop souvent, on sert des dissertations, des traités bien agencés, qui instruisent, charment, persuadent, mais ne transforment pas.

La méditation selon S. Ignace est une contemplation transformante ; je dirais presque que le phénomène spirituel qu'elle prépare est du mimétisme surnaturel. L'insecte, le papillon qui possèdent cette faculté se conduisent comme s'ils avaient si fortement absorbé en eux l'image de ce qui les entoure : feuille, brindille... qu'ils sont entièrement transformés à sa ressemblance ; ils ne sont plus porteurs de l'image, ils sont eux-même devenus l'image. « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ». Nous savons l'exactitude de ce dicton. On connaît des cas où l'admiration d'un homme a fait inconsciemment adopter par l'admirateur, quelquefois jusqu'aux tics du « héros ». Méditer, pour S. Ignace, c'est de la sorte hanter le Christ ; se laisser fasciner par son être tout entier, sa parole, son action en sorte qu'on en soit enthousiaste imitateur. Mais l'imitation n'est pas pénible copie, composition de soi par le dehors : c'est le résultat d'une vision intérieure, envahissante, absorbante dont rien ne distrait. C'est ainsi, je crois, qu'il faut comprendre la triade : « cognoscere — amare — imitari » qui sont 3 phases d'un même processus. Il faut laisser agir sur soi la vie de Jésus, pour que, par le dedans, elle se réalise en nous. On m'a dit que, dans certains cours de diction, on impose sur le visage de l'élève des masques de cire, exprimant avec vigueur des sentiments ; par les ouvertures ménagées dans les yeux, le futur acteur se contemple longuement ; on lui enlève brusquement le masque ; il peut faire la comparaison ; il paraît qu'on obtient ainsi des résultats saisissants.

La méditation, même prêchée, doit donc être « vision » et non pas un raisonnement, une argumentation. Cela peut quelquefois se justifier, mais pas en cet endroit. Notez encore qu'il n'est pas question de reconstitution historique et de présenter des méditations « style Flaubert ». Si j'avais à tirer une comparaison de l'histoire de l'art, je dirais volontiers que nos méditations doivent être en style des Primitifs, en style de l'Angelico. N'est-ce pas ce qu'insinue le 1er point de la « Nativité » : « et moi, je me tiendrai là, comme un petit pauvre et comme un indigne petit serviteur, les contemplant et les servant dans leurs nécessités, comme si j'étais présent, avec tout le dévouement et la révérence possible » !

Peut-être les prédicateurs de retraite auraient-ils beaucoup de choses à apprendre de l'art chrétien médiéval. Car manifestement la méditation ignatienne est dans cette ligne, et de ce style.

II. LES DIVERSES PARTIES DES EXERCICES

1. *Le Fondement*

1. Dans tous les Exercices, le leitmotiv est le service loyal et désintéressé de Notre-Seigneur, ou, si l'on veut, le service chevaleresque du Christ. Ce qu'on appelle « le Fondement » est l'énoncé d'un postulat préalable. Son acceptation ou son incompréhension constituent une sorte d'éliminatoire. Seront admis ceux qui l'acceptent comme allant de soi. Il décrit en effet une conception de la vie qui n'est pas accessible à tous. Car le « service » dont il est question n'est pas simple sujétion à un maître, obéissance à une autorité ; ce n'est pas affaire de domestique, de serf, qui exécute des ordres et obéit à des consignes. Ce qui est visé, c'est la Chevalerie de la bonne époque, le « service du prince », le service glorieux.

2. « Laudare, reverentiam exhibere, servire » ne sont pas trois choses qui donnent trois points de méditations : 1° Bien dire son office ; 2° être respectueux à l'église pendant les offices et en dehors ; 3° observer les commandements et la règle, ceci peut très bien faire un sujet de considération, mais ne doit pas se réclamer du Fondement. Ces trois mots disent une réalité très riche : service du prince, auquel on a fait hommage, et dont on veut assurer le triomphe et la victoire.

3. Ce loyal et féal chevalier met évidemment à la disposition de son prince sa terre et ses hommes (reliqua supra faciem terrae). Ses propriétés mesurent son service, et non pas ses facilités personnelles de bonne vie. Il les utilise pour pouvoir servir magnifiquement.

4. Il est indifférent à toute chose qui n'est pas la gloire et l'honneur au service du prince. Les dangers de toute sorte ne l'arrêtent pas. Les profits à retirer d'une éventuelle campagne victorieuse non plus. Il est totalement désintéressé. Car indifférence se traduit fort bien par désintéressement total, et n'est que l'envers de sa passion de servir. Car ce qui est présupposé, c'est que le Chevalier, l'âme chevaleresque soit une âme passionnée, non pas au sens péjoratif, mais en un sens magnifique : éperdument épris, exclusivement épris d'un idéal élevé, au point qu'on ne calcule plus, qu'on ne tient plus à rien d'autre, qu'on est prêt à compromettre, sacrifier santé, biens, vie..., uniquement soucieux de réaliser le rêve de la vie : servir glorieusement.

5. On a souvent réduit cette disposition splendide à une attitude, honnête sans doute et nécessaire, mais qui rapetisse singulièrement la réalité : on en a fait la facilité à admettre les dispositions du supérieur dans la distribution des charges et des fonctions ; on en a fait un élément de la sujétion prompte et sans réplique, un postulat du gouvernement d'une communauté. Mais elle est tout autre chose ;

c'est, je le répète, le désintéressement total, chevaleresque, du passionné de la gloire de Dieu, du service du Seigneur Dieu et que seule la réussite de Dieu intéresse encore. Le « quae magis conducant » ne s'explique que par cette intensité dans le dévouement chevaleresque à Dieu. La promptitude à obéir, le cas échéant, à un supérieur, en découlera. Mais elle ne me paraît pas visée in directo. Ce que les Exercices présupposent, ce n'est pas un sujet obéissant, c'est un passionné de Dieu, indifférent à tout ce qui n'est pas les intérêts de Dieu. S. Ignace reviendra constamment sur cette *conception fondamentale,* sur ce *point de vue capital* (ces 2 formules me paraissent mieux traduire le contenu — vu le contexte — du mot « Fondement »). On la retrouvera dans le Règne et les Deux Etendards et comme préambule de l'Election.

6. « Et per haec salvet animam suam » implique je crois une identification entre le service et le salut : que Dieu réussisse, et j'aurai réussi ma vie. Il ne s'agit pas d'une simple conséquence, le service de Dieu devenant une condition à remplir afin d'arriver à l'essentiel qui, après tout, seul nous intéresserait, comme le salaire à recevoir est le mobile qui mène le salarié. Il est manifeste que tous ne sont pas capables de cette noblesse d'âme. Bien peu conçoivent, de fait, leur vie comme une conquête, comme un apostolat. Ils ne sont guère capables de « se quitter » comme le décrit déjà la 19e annotation. Bien des « adaptations » du Fondement se sont en réalité fourvoyées. Au lieu de s'inspirer, dans la présentation de cette doctrine, de l'idéal chevaleresque, des relations entre prince et chevalier, elles se sont abaissées à décrire les relations entre chef d'entreprise et salarié. Du système féodal, on est descendu au système capitaliste, où Dieu n'est plus le « Dominus Deus », le Rex aeternus Universorum, mais un patron, qu'il faut bien servir, tant qu'on peut, pour toucher ensuite le salaire : salvare animam. C'est très honnête, mais ce n'est pas, je crois, ce qu'entend S. Ignace.

7. La chevalerie n'est plus ; mais l'esprit subsiste. Un homme mêlé à des mouvements révolutionnaires me disait un jour, au camp de concentration, que, pour les grands coups, on ne peut compter que sur ceux qui ont mis dans leur calcul la possibilité d'être victimes et de tomber en service. Ceux qui n'ont pas pensé qu'ils pouvaient tout perdre en exécutant un plan ne sont pas des hommes en qui l'on peut avoir confiance. L'expérience, en politique, ne prouve-t-elle pas que seuls ces hommes-là méritent confiance, qui sont désintéressés et prêts à tous les sacrifices. Tout calcul égoïste, toute perspective intéressée rend suspect, prépare des compromissions, des trahisons.

Le P. Nonell fait justement remarquer que le « Fondement » est identique au 3e degré d'humilité. Dès lors, pourquoi le mettre en tête des Exercices, et faire un présupposé de ce qui va être un résultat ?

Il y a réponse à cela. Autre chose est admettre un point de vue comme juste, autre chose s'y installer et décider de là. Les Exercices installeront le retraitant dans une position dont il a reconnu la justesse au départ. Mais il y en a dont la contexture d'âme est telle que l'adhésion, même théorique, à de certains principes leur est impossible. Ceux-là n'ont pas à commencer la Retraite de S. Ignace.

2. *La Première Semaine*

1. Le but essentiel n'est pas une bonne confession qui mettra l'âme en état de grâce, et ainsi en état de continuer la retraite. Il n'est donc pas de réaliser les conditions requises à l'absolution : la honte d'être un pécheur, la volonté de changer sa vie, le recours à Dieu dans le sacrement. C'est là une chose excellente, nécessaire. La 18e Annotation prévoit les exercices qui mèneront à cela et les nomme « levia ». C'est pourtant ces « levia » qu'on tient souvent pour la « 1re semaine ». Or il n'en est rien. Son contenu est inassimilable à celui que S. Ignace tient pour un « exiguum subiectum », disons « l'homme moyen ». Ceci ne vise aucune catégorie sociale et s'entend seulement de la médiocrité morale.

2. La 1re semaine me paraît avoir un *but* fort élevé : poser devant une âme noble un problème qui doit l'émouvoir, la bouleverser : le péché, par supposition, a été dans sa vie une triste réalité. Or il se révèle, dans autrui, une catastrophe ; dans le pécheur lui-même une intolérable indignité. Le retraitant constate que, dans son existence personnelle, ces désastres ne se sont pas produits. Pourquoi ? Une seule réponse. Le Christ est intervenu ; le Christ crucifié est son Sauveur, son incroyable Bienfaiteur. Cette découverte l'accable ; il faut qu'il réponde à cet amour-sauveur. Que faire pour reconnaître, ainsi qu'il se doit, cette bonté, dont il a été, quoique indigne, l'objet ? Toute la semaine peut se résumer dans un symbole : un félon indigne, qui mérite le juste châtiment de sa vilenie, est pardonné par son prince qui meurt pour le sauver. On lui laisse la vie ; qu'en fera-t-il désormais ? Si toute noblesse n'est pas éteinte dans son cœur, il reprendra l'épée qu'on lui rend pour faire oublier son hideux passé.

On comprend que seule l'âme noble puisse, avec fruit, faire cette méditation. L'expérience prouve que la plupart des hommes sont de simples profiteurs. Les voilà pardonnés, absous... après la pénitence ils sont quittes. L'idée de « réparer », de faire oublier est trop haute..., inaccessible. Or précisément, en 1re semaine, c'est l'essentiel ; il faut à tout prix compenser mon indignité et répondre à la générosité de mon Sauveur : « Quid agam pro Christo, quid agere debeam pro Christo ? ».

3. Le but à atteindre est donc une reconnaissance, inquiète de se

manifester avec noblesse. Pour l'atteindre, deux moyens : la contemplation de certaines visions symboliques, la méditation de certains faits dogmatiques.

a) Les visions symboliques, ou plutôt une vision, mais dont les détails sont épars dans le texte. D'abord la 2e addition évoque un chevalier félon, que ses pairs vont juger, qui médite dans sa geôle. Le prélude de la 1re méditation évoque cette prison, une oubliette, dans un donjon au fond d'un bois sauvage.

Le 3e point de la 2e méditation : « Ulcus et apostema » sera facilement compris par ceux, qui ont fait l'expérience de ces abcès et purulences qui finissent par couvrir le malheureux interné, dans des conditions que nous avons connues dans les camps. C'est le pouilleux et le vermineux qu'y devient l'homme le plus soigneux de sa personne en temps de liberté !

Ces visions donnent l'atmosphère de la 1re Semaine. Elles présupposent une âme capable de réaliser la honte de cette situation. Elles sont renforcées, du reste, par les autres prescriptions qui font passer ces imaginations au niveau de la réalité expérimentale : obscurité perpétuelle de la chambre — (ah, ces cellules éclairées chichement par la lucarne au plafond, et l'absence de lumière, dès la nuit tombante !) — froid — alimentation juste suffisante, insuffisante même (jeûne...), cilice... chaînes... Tout cela, pour qu'on réalise — c'était bien aussi le but des S.S. — qu'on est le rebut de la société, l'abcès à exciser !

Combien de directeurs de retraite ne passent pas fort légèrement sur tout ceci, le rappelant à peine et non sans insister qu'il ne faut pas trop s'attarder à ces choses. C'est ne pas comprendre que l'on ne meut, ni n'émeut un être humain, que si on le prend tout entier, jusque dans sa chair.

b) Les faits ne sont pas sans poser un problème théologique. Le rapprochement entre le péché des anges unique et le péché multiple de l'homme ; le rapprochement du péché d'Adam chef de la race avec celui d'un individu de la série ; le rapprochement entre l'homme qui serait damné pour un seul péché : tout cela soulève des questions. Car les péchés de Lucifer et d'Adam ne sont assimilables sans plus, ni à l'unique péché, ni à tous les péchés mortels d'un homme. Les conditions ne sont pas les mêmes. Les théologiens traditionnels expliquent la gravité toute particulière de ces actes du début de la création, qui ne peuvent être comparés à aucun des errements habituels de l'homme. S. Ignace n'a pourtant pas présenté ces méditations pour disculper le méditant. Aussi bien n'est-ce pas la nature des péchés qu'il faut considérer mais les effets. Ceux-ci, même, ne sont pas, comme paraissent le supposer bien des prédicateurs, la « pointe » de ces exercices. La voici, je crois : Le péché de l'ange, le péché du

père de la race, tout péché mortel est, la foi le déclare, une catastrophe. Dès lors il y a une énigme troublante : qui pose la cause doit s'attendre à l'effet. Or j'ai posé cette cause : et combien de fois ? Je n'ai pas subi l'effet ! Qu'est-ce donc qui est intervenu, qui fait de mon cas une exception ? Le colloque, qui est toujours le point culminant, la consommation de l'Exercice répond : c'est le Christ, crucifié pour moi, qui s'est interposé entre mon péché et ses suites. On médite donc, non sur la nature elle-même du péché, ni ses suites, mais sur les suites qui auraient dû se produire et qui ont été empêchées par l'intervention de la miséricorde, et sur les conclusions qu'un homme de cœur se doit de tirer de cette situation : une véritable anxiété de répondre à une pareille bonté. Cette question finale trouve déjà une réponse au 3e exercice. Car le colloque indiqué en cet endroit fait suite à celui de la première méditation. On y signale 3 grâces à obtenir, mais qui sont enchaînées : 1. juger comme il convient un passé détestable ; 2. en voir la source dans le « désordre », c'est-à-dire la mauvaise orientation de mon activité intérieure ; 3. prendre donc en horreur ce qui fausse la véritable orientation de la vie : « res mundanas et vanas ». Et l'on voit déjà ici poindre, comme un début d'aurore, l'offrande du « Règne ».

4. La contemplation, sous forme « d'application des sens », qui termine la 1re journée a pour objet l'enfer. Ce qu'elle doit produire n'est pas simplement la détestation d'un passé, mais la préparation, et déjà la garantie, d'un avenir. Ce ne sera pas simplement d'éviter le péché, sous le coup de l'effroi ; considérez le colloque ; il est une nouvelle expression du sentiment qui colore toute la 1re semaine : un sentiment poignant de la miséricorde, une gratitude, honteuse d'avoir tant tardé et, donc, presque fiévreusement pressée de s'exprimer. La prière du 3e prélude vise déjà discrètement tout ce que devra réaliser la 2e Semaine : il faut se mettre en garde, contre une possible éclipse au service de mon Sauveur ; les « vanités » du monde peuvent aveugler les plus enthousiastes ; il est bon de voir à quoi mène cet aveuglement ; car ces vanités, auxquelles il sera nécessaire de renoncer, conduisent aux « reliqua omnia vitia » et par eux à l'enfer.

Je ferai un rapprochement entre les imaginations du félon prisonnier au début de la journée et cette vision de la réalité à la fin. La détestation de son crime est renforcée, sa volonté de fidélité totale aussi, par la perspective des conséquences effroyables d'une récidive. Celle-ci ne doit pas seulement l'effrayer, ni même simplement le précipiter vers une bonne confession, mais créer au chevalier réhabilité un souvenir qui le maintienne loin de tout ce qui achemine vers la trahison, surtout vers l'extinction en lui de l'amour de l'éternel Seigneur.

5. Telle me paraît être l'authentique 1re semaine : un « prélude », une « ouverture », non pas un ensemble « stans per se », qui s'appelle-

rait par exemple « Du péché et de ses suites » et s'adresserait à tous les pécheurs croyants. Elle n'est pas plus un tout, qu'un prélude n'en est un : elle n'est pas, sans plus, accessible à quiconque possède la foi. Le désir incoercible de faire oublier un passé indigne par un avenir débordant de générosité n'est, hélas, pas du tout commun. Peut-être une désaffection de la retraite, conçue comme une conversion sans plus, est-elle explicable par un rapetissement de la 1re Semaine. Certains prédicateurs en sont venus parfois à supprimer cette étape préparatoire, partageant à la légère l'opinion rapide de ceux qui y verraient même une « insulte » à un auditoire sacerdotal. Elle ne serait faite que pour les âmes grossières, non pour « l'élite » ! Mais, précisément, les âmes vulgaires ne sauraient être admises à la faire. Car vouloir à tout prix réparer n'est pas vulgaire. Se tranquilliser sur un passé indigne et n'en tenir aucun compte est d'une âme basse. En faire comme un tremplin dont on bondit plus haut est le fait de l'élite.

6. Reste une dernière difficulté. Cette semaine des Exercices présuppose une âme qui a connu le péché mortel. Il est cependant des existences sans cette triste aventure. Doit-on, peut-on omettre, pour elles, cette première étape ?

Je ne crois pas : mais il faut un peu changer le point de vue, ce n'est plus le péché « commis » qui est le point de départ : c'est le péché possible auquel on a échappé. Avoir été préservé est aussi merveilleux, tout autant œuvre de grâce miséricordieuse, que d'avoir été délivré. Ni la libération, ni la préservation ne peuvent être appréciées que si l'on se rend bien compte du mal dont on fut gardé. Tout au plus, pourrait-on ne pas insister aussi longuement. Mais la raison d'être de la 1re semaine subsiste intégrale : je suis libéré par la miséricorde. « Quid retribuam Domino pro omnibus quae retribuit mihi ? »

3. *La deuxième Semaine*

I. LES GRANDES PIECES MAITRESSES

A. *Le Règne du Christ*

La deuxième semaine met le retraitant, décidé à se réhabiliter, en présence de Jésus qui a pardonné. Le Sauveur lui adresse un appel à un service magnifique, à une croisade de libération ; il en expose les conditions magnifiques : communauté de labeur, de peines, de gloire (on peut déjà y trouver l'esquisse des 3 semaines suivantes). Il attend réponse. S. Ignace en suppose deux possibles : 1. L'enthousiaste enrôlement : cela va sans dire (...sanae mentis). 2. L'enthousiasme réfléchi de l'homme, averti par son passé qu'on peut faiblir, et qui prend ses précautions pour durer dans son engagement total : il introduit, comme conditions à son service, l'exclusion délibérée de

tout intérêt personnel : ni profits ni honneurs, dût-on tenir pour fou un désintéressement pareil. Cette parabole, ce symbole donne le ton de toute cette 2e étape, qui, on le voit, postule la 1re.

a. *L'appel.*

1. On passe quelquefois très rapidement sur la parabole : elle serait utile à ceux qui ont l'imagination romantique, même ceux-là ne devraient pas trop s'y amuser. On passe tout de suite, comme à la chose essentielle, à l'« oblatio maioris momenti » qui comporte une préférence marquée, qui s'exprime en instante prière d'une vie humble, humiliée même et pauvre. On donne ainsi l'impression que ce genre d'existence stoïcienne a une valeur en soi, une beauté en soi, que l'appel du Christ-Roi va essentiellement à cela. Comme si l'« oblatio maioris momenti » n'était pas inspirée par la perspective du service indéfectible du Christ conquérant glorieux, auquel on veut s'attacher, et surtout rester attaché.

2. On oublie qu'entre cet exercice et tous les précédents il y a un lien vital. Il y répond comme un réel à son ombre projetée en avant et qui l'annonce. Le Christ, qui fait une levée d'hommes et marche à la gloire, est le crucifié libérateur. Celui qui entend l'appel et répond « Présent » est l'homme qui a compris toute la tragique splendeur du pardon qui lui fut accordé, en qui brûle la question : « Quid agam ? » et qui, pleinement conscient du passé, s'élance délibérément, avec une chevaleresque prudence, vers l'avenir.

b. *Le Chef.*

La parabole met en scène le Christ-Roi. Cette qualité avait, au temps d'Ignace, une valeur qui n'est plus. Nous ne connaissons plus le sacre des rois. Bien des pays ignorent le roi. Ceux qui en possèdent encore ne le considèrent plus comme un Ignace pouvait le considérer : le chef aux initiatives personnelles illimitées. Il est pourtant encore des hommes, pour lesquels le roi est un personnage émouvant, capable de provoquer d'enthousiastes dévouements. Mais ce n'est pas le titre, ou la valeur politique du mot, qui est important. Le roi, c'est le chef. Et celui-ci à notre époque garde tout son prestige, est-il besoin de le démontrer ? Cependant, même quand il était le maître d'une implacable et universelle police et le seul porteur de tous les pouvoirs de l'Etat, ce n'est pas à cette exorbitante puissance qu'il devait la fascination qu'il exerçait.

Il est l'homme qui représente un dessein, un plan, qui est décidé à l'action réalisatrice et fait appel aux hommes de volonté, d'énergie. Deux choses le caractérisent donc : 1° l'idée, le plan, l'entreprise grandiose dont il prend l'initiative ; 2° l'appel aux armes, à l'action.

Dans la parabole, le plan s'appelle croisade. Du temps d'Ignace l'authentique idée n'en était pas morte. Elle ne l'est pas encore. Ja-

mais ce mot n'a été plus utilisé pour enflammer des enthousiasmes. Il implique deux éléments : une volonté de conquête, ou plus exactement de libération. L'expérience de l'histoire prouve que les individus et les peuples se soulèvent plus aisément pour une libération d'eux-mêmes ou d'autrui, que pour une conquête. Ensuite l'association intime avec le chef aimé, la camaraderie militaire qui supprime les distances et marque mieux l'identification totale au chef, condition du don total, du désintéressement total.

C'est bien ainsi que S. Ignace trace le portrait du chef, valable encore à notre époque. Il ne faut point passer trop vite sur cette partie de la contemplation : elle commande l'« oblatio ». Il est capital de se pénétrer de ce caractère de Jésus, non seulement libérateur de jadis, mais chef actuel de la libération actuelle de l'humanité. Les âmes jeunes, les vrais idéalistes sont toujours sensibles à des projets de cette espèce, qu'il s'agisse de territoires occupés ou de situations sociales. Tous les dévouements sont assurés à ceux qui prennent des initiatives libératrices, pourvu qu'elles soient grandioses, qu'elles sauvent des valeurs capitales. Négliger, comme on le fait trop souvent, cet aspect essentiel du Christ et mettre tout de suite l'accent sur une abnégation, un renoncement à tout, qui serait fin en soi ; c'est fausser les Exercices et aller à l'échec. Il est assez décevant de constater combien peu de chrétiens réalisent l'idée exacte du christianisme et le déforment de plus en plus en une religion individualiste. Il est plus décevant encore de constater combien de prêtres sont les promoteurs de ce catholicisme en contradiction avec son nom. Cette méditation doit remettre les choses au point : « Ma volonté est de me soumettre l'univers et tous mes ennemis et d'entrer ainsi dans la gloire de mon Père ». Ce dessein doit redevenir un sujet de longue et sérieuse méditation : d'elle et d'elle seule sortira le reste. Ne pas y insister et disserter ensuite sur l'« oblatio », c'est supprimer la cause, pour avoir plus d'effet !

c. *La réponse.*

Comme nous avons vu, S. Ignace en suggère deux. L'une, le fait de l'homme qui a « iudicium et rationem sanam ». Il y a ici plus que « le bon sens ». Il s'agit de cette catégorie d'hommes opposés à ceux que stigmatise le 1er point : « dignus qui vituperaretur ab universo mundo, et ignavus haberetur eques ». On vise ici ceux qui ont l'âme généreuse, magnanime, qui ont le sens de l'honneur, de la grandeur morale, qui sont enthousiastes et brûlants d'agir. Bref ceux auxquels s'adressent les Exercices précisément.

Mais il y a, parmi eux, ceux qui « magis affici volunt et insignes se exhibere », c'est-à-dire, je crois, les exercitants qui, par la 1re semaine, sont arrivés à ce « magis affici... erga Christum ». Ils ont déjà conçu une aversion très éclairée du « monde » ; ils savent à

quoi s'en tenir sur ce qui détache du service et sont décidés à prendre en conséquence leurs précautions, pour que l'élan dure.

d. *Les entraves au service total du Christ.*

Les vraies entraves, les plus dangereuses, ce sont les avantages qui peuvent résulter du service lui-même. Ils ne sont pas, directement ni à première vue, une contradiction avec ce service. Ils en sont souvent une conséquence : par exemple prébendes et honneurs. Répondant à une inclination naturelle, ils peuvent tellement captiver qu'ils arrivent à prendre le pas sur le service, qui, lui, finit par sortir des perspectives. Plus on s'attache à ces choses naturellement attachantes, plus on se détache du Christ. On sait le mal fait à l'Eglise périodiquement par la poursuite passionnée de ces conséquences accessoires du dévouement au Christ. Le danger n'est plus, à l'heure actuelle, exactement le même qu'au moyen âge ou à la Renaissance, et avant la Révolution. Mais les « préoccupations financières demeurent » ; le prestige de la « richesse » est entier. Qu'est-ce que l'embourgeoisement du clergé, que tant de voix déplorent ? Et le souci prédominant de se consacrer aux classes possédantes, considérées comme dominantes ? Et les soucis d'argent envahissants, qui s'expliquent du reste par des institutions à soutenir, des budgets ecclésiastiques à équilibrer et qui causent des « prudences », des réticences, des compromis, quand ce ne sont pas des capitulations ?

Si les « honneurs ecclésiastiques » sont soustraits à la brigue et ne déterminent plus des vocations, tant d'autres formes de l'instinct de domination persistent : querelle — entre gens d'église — de préséance, de suprématie, de monopole. L'orgueil est bien plus nuisible quand il est le fait d'un groupe, que celui d'un individu. La conscience individuelle est tranquillisée quand elle doit apprécier des démarches, des attitudes, des actes du groupe. Le « bonum commune » suggère même l'opinion d'un désintéressement fort méritoire. Rien n'est plus menaçant et plus néfaste qu'un esprit de secte, vite épanoui dans tout groupe. Et cet esprit n'est autre que l'orgueil. « Et per haec, reliqua omnia vitia !... » L'histoire contemporaine ratifie.

B. *Les Deux Etendards*

A la méditation du Christ-chef fait suite une autre dite des deux Etendards. Le P. Stracke, S. I., se demande justement si c'est bien de 2 drapeaux qu'il s'agit et non pas de 2 compagnies. Le texte en tout cas suggère très fort cette interprétation. Regardons-le d'un peu plus près qu'on ne le fait d'ordinaire. Une chose frappe : c'est encore un appel, c'est même un double appel : de Lucifer et du Christ. Mais il ne s'adresse pas « in directo » aux retraitants, mais bien aux « recruteurs », aux enrôleurs qui reçoivent leur consigne avant de

se disperser. Les propagandistes du démon doivent s'efforcer de pousser à la recherche des richesses et des honneurs : l'orgueil avec toutes ses catastrophes suivra. Les envoyés du Christ recommanderont le détachement en esprit, ou même en réalité, la résignation aux humiliations en vue de « l'humilité » (nous verrons tout à l'heure ce qu'elle est vraiment dans le langage du saint), d'où suivra tout le reste.

Donc dans le Règne : le chrétien s'est offert à la pauvreté et à l'humilité : voici que dans « les deux Etendards » le Christ envoie des prédicateurs chargés de prêcher cette même pauvreté et humilité. Sont-ce deux états différents d'une même méditation, puisque l'aboutissant est l'élan vers les deux formes de l'abnégation ? C'est improbable. On pourrait bien trouver dans des manuscrits deux présentations diverses d'un même sujet, mais non pas dans le « Liber textus ». En réalité il y a gradation psychologique.

Le démon n'a personnellement aucun message, ni écrit ni parlé. Mais il y a le monde, « Mundani homines », dans les paroles desquels il faut entendre l'infernal inspirateur. Le retraitant les a entendues, les entendra encore ; il peut les prévoir s'il a l'expérience du « monde » : toutes les suggestions, les combinaisons proposées, la pratique universelle... (mais tout le monde fait cela !...), les moqueries et les insultantes insinuations devant le détachement, l'intégrité : c'est l'esprit mondain, immortel comme le démon.

Mais à côté de ces tentateurs innombrables, il y a aussi d'innombrables apôtres, qui partout, toujours, font entendre d'autres propos : je crois que sont visés les réformateurs que Dieu suscite dans l'Eglise, « in tempore opportuno », et qui ont presque toujours fait porter leur effort de réforme sur le retour à la pauvreté évangélique et à l'humilité, menant une vraie guerre à la richesse et à l'orgueil. Que le retraitant prête l'oreille à ces voix innombrables ; car elles sont l'écho du maître de la vie.

Les diverses « réformes catholiques » n'ont point toutes — et même rarement — prêché un retour à l'essence du christianisme, mais un retour aux conditions d'un christianisme authentique, de bon aloi.

Le retraitant, déjà disposé à ce détachement, apprend ici combien il est ainsi dans la ligne d'un catholicisme vrai et qu'il s'enrôle vraiment dans une troupe d'élite, qui a fait ses preuves.

Cette méditation, au lieu d'être une sèche leçon d'histoire, continue le symbole de la méditation du Règne, en dégageant la vraie portée de l'esprit mondain.

C'est ainsi, je crois, qu'il faut présenter la méditation, qui reste toujours actuelle. Sans quoi, si on s'en tient à la lettre, on peut se heurter à un scepticisme, qui lui enlèvera tout son prix : « Où le démon a-t-il ainsi parlé ? » ; on évite aussi une espèce de redite. A qui réfléchit et ouvre les oreilles : il ne sera pas difficile de traduire en

langage très actuel les « retia et catenae »... et les exhortations à la pauvreté et à l'humilité apostolique ne seront pas difficiles à retrouver dans ces réclamations de plus en plus nombreuses — et quelquefois tumultueuses — des laïcs contre l'embourgeoisement des gens d'église..., leur arrogance... et le bruit d'argent autour de l'autel !

C. *Les trois classes d'hommes*

D'abord un éclaircissement préalable : le titre n'est pas : de trois « classes », mais de trois « couples ». Pourquoi « couple » ? Je me demande si ce n'est pas l'aventure d'Ananias et Saphira qui en donne l'idée. Il fallait se dessaisir de sa fortune et manifestement les deux se sont concertés et mis d'accord pour ne pas tout donner... et mentir !... On peut aussi très bien supposer le dialogue entre le « propriétaire » et son régisseur, son homme d'affaires. Imaginez à Paris Ignace et Xavier... Ignace, qui procure de l'argent à Xavier... et qui en vient à discuter avec lui sur l'opportunité de le faire aux fins que se propose Xavier. Le futur apôtre des Indes rassemble une somme, sans doute pour financer les démarches nécessaires à l'obtention d'un canonicat espagnol. Cet argent n'est pas volé : ce canonicat n'est pas une chose indigne. C'est, pour lui, le début de la carrière... Est-ce le début du service que le Seigneur attend de lui ?

Dès lors trois étapes de la conversation, et de la discussion. Pour peu qu'on s'arrête à l'une des trois : ou aura des types différents d'hommes.

1re étape : on parvient à faire naître l'inquiétude sur la pureté des intentions qu'on a. On peut rester à ce stade. Il y a des foules d'inquiets... et qui sont « d'accord en principe » qu'il faut faire quelque chose. « L'accord de principe » suffit à beaucoup !... Mais cela n'est rien, si on ne passe à l'acte !

2e étape : on imagine un compromis : on ne songe pas à renoncer au canonicat... mais on donnera une partie de la somme à un autre étudiant ou candidat... Cela fera un geste de générosité qui tranquillisera la conscience inquiète... ; elle pourra, heureuse de sa libéralité, poursuivre en paix son affaire personnelle. Les « compromis » rassurent aussi un gros contingent d'hommes. Dieu est content, pensent-ils, et eux pas moins !

3e étape : on dissipe tous les faux-fuyants et l'on veut trancher le fond du débat. Au concret, on peut imaginer que Xavier dépose tout son argent entre les mains d'Ignace. Gardez-le... S'il apparaît évident que le service de Dieu exige que je pose ma candidature à cette charge, je le reprendrai. Mais ceci n'est pas clair du tout, et doit être examiné à fond. C'est ce que je vais faire.

Ce genre de débats est suggéré dans le « Préambule à l'élection », et quiconque s'est occupé de vocations à diriger les connaît. « Il arri-

ve que plusieurs commencent par choisir l'état du mariage — ce qui n'est qu'un moyen — et secondement ils se proposent de servir Dieu notre Seigneur, dans cet état, ce qui est la fin... D'autres veulent avoir un bénéfice ecclésiastique, et après cela ils veulent servir Dieu dans ce poste... ».

Nous connaissons tout cela ; ces dernières années, on a exalté à ce point le mariage que beaucoup en ont été détournés du sacerdoce et de la vie religieuse. Tout comme d'autres ont célébré, dans de tels dithyrambes, l'Action catholique, qu'ils sont arrivés au même résultat. Les évêques du reste s'en sont émus justement et ont protesté. Tant de vocations, d'états de vie offrent en même temps des possibilités de servir Dieu, et de trouver son compte ! Il ne suffit pas de vouloir, même sincèrement, se dévouer aux intérêts du Seigneur, pour être sûr de trouver le bon moyen. La méditation veut aider à préciser, à purifier les bonnes volontés, ou plutôt les générosités lucides, nées en 1re semaine et qui déjà deviennent adolescentes.

On a cherché de diverses manières à moderniser cet exercice qui, vraiment, n'a nul besoin de l'être. Il y a, par exemple, l'attitude vis-à-vis d'un remède à prendre : on en veut « un » mais on ne s'arrête à aucun ; on n'en veut « qu'un » auquel on tient pour mille raisons ; on est prêt à n'importe lequel, pourvu qu'il soit efficace. Ce n'est pas un contresens. Mais c'est d'un caractère tellement égoïste et utilitaire, qu'on trahit la pensée de l'auteur : nul appel n'est fait à la générosité ; nulle allusion aux illusions qu'elle peut connaître. Au fond, les « trois binaires » nous mettent en présence de trois « idéalismes ». Le premier, déclamatoire et vague (trop fréquent : il suffit d'écouter les harangues de beaucoup de congrès !) ; le second, calculateur, qui entend retrouver tout de même son compte dans le dévouement (aussi peu rare que le premier : pour juger de la sincérité de certaines propositions ou résolutions, qu'on se pose la question : si l'on voulait sauvegarder avant tout des intérêts propres, comment parlerait-on ?) ; le troisième, le seul authentique, se prononce d'abord contre des avantages personnels.

Pour discerner les vrais dévouements des égoïsmes larvés, l'exercice reste irremplaçable. Il oblige l'exercitant à prendre exactement son pouls, à s'affronter avec le fonds de sa volonté, et à récuser courageusement le compromis entre ses intérêts et ceux de Dieu.

Mais le but est-il alors de forcer à choisir toujours contre soi ? Toute décision où l'on trouverait son compte est-elle nécessairement vicieuse ou, à tout le moins, le fait d'une âme médiocre ? Le 3e point, c'est-à-dire le 3e type d'homme, est encore indécis ; son dernier mot, son attitude définitive n'est pas le renoncement pur et simple, son désavantage délibéré, mais la décision d'un nouvel examen. Il le fera dans l'atmosphère dite des trois degrés d'humilité.

D. *Les trois degrés d'humilité*

Avant de les exposer, il faut préciser ce qui paraît être le vrai sens ignatien du mot lui-même. Le saint a son vocabulaire, que le contexte permet très bien de définir.

Tout devient fort clair, me semble-t-il, si l'on oppose « humilitas » à « superbia » et si, comme le fait comprendre la méditation des deux Etendards, la superbia, c'est l'indépendance totale : « ni Dieu ni maître ». Dès lors, l'humilitas est la dépendance totale, la volonté loyale d'un service total, la soumission — j'allais écrire fanatique (nous avons vécu cela) — au chef. La considération des trois degrés ne veut pas amener à cette obéissance chevaleresque : elle entend fournir un critère à un homme généreux, qui veut aller au bout de sa générosité, pour sortir de l'indécision, de la perplexité où l'a laissé l'exercice précédent.

Voyons les deux premiers critères : c'est le péché mortel, c'est le péché véniel. Appliquons-les à un cas courant, encore actuel : le mariage. Puis-je ou ne puis-je pas me marier ? Est-ce, ou n'est-ce pas soumission totale à Dieu ? Il est des âmes, pour lesquelles le critère qui les guide, c'est le péché mortel et lui seul. Lors d'une mission, une boutiquière est venue m'interroger : « Hier, une dame m'a payé 50 francs de trop : est-ce péché mortel si je ne les lui rends pas ?... » Quiconque a quelque expérience des hommes connaît cet état d'esprit, qui se contente du strict nécessaire : pour eux, seul le péché mortel a un sens, le péché véniel n'en a aucun.

Si je me marie, est-ce péché mortel ?... Non : il y en a pour lesquels, dès lors, l'affaire est réglée... Oui ?... (le cas d'un mariage avec un conjoint divorcé, par exemple)... Alors : c'est fini : n'en parlons plus. Je respecte la volonté du Seigneur ; je me soumets : 1^er^ degré... nous savons bien que cela n'est pas tellement commun. Heureusement il y a mieux : est-ce un péché véniel ?... Le cas du mariage serait ici moins clair ; prenons un autre cas, hélas, fréquent : la messe du dimanche. Est-ce péché véniel si, délibérément, je m'arrange pour n'arriver à l'église qu'à l'offertoire ?... Bien sûr (nous savons que beaucoup ne sont pas gênés par cela). Celui qui, dans ce péché véniel, voit un critère moral conclura : alors je veux y être dès le début !...

Revenons, cette fois, au cas du mariage : le conclure n'est ni un péché grave ni un péché véniel : dès lors l'incertitude reste. Comment en sortir ?

Et c'est alors le 3^e^ degré, la 3^e^ manière. Ma décision sera, si aucune autre raison ne vient me faire pencher dans un sens ou dans l'autre, de me décider à une solution, qui me fait ressembler au Christ : proposito sibi gaudio, sustinuit crucem : c'est-à-dire Il a préféré son désavantage : une vie humiliée, une vie douloureuse. Je

préférerai donc une vie de pur service, de pur dévouement, où je ne trouverai pas mon compte, mais où Dieu trouvera le sien. Et c'est ceci qui importe. Un des saints martyrs canadiens se voit, pendant sa captivité chez les Iroquois, offrir par un capitaine hollandais l'évasion : le captif est abominablement torturé tous les jours ; pourtant il hésite et demande la nuit pour réfléchir. Splendide exemple, admirablement éclairant. S'enfuir, est-ce un péché mortel ? De toute évidence, non : on ne lui propose pas l'apostasie. Est-ce un péché véniel ? Tout aussi certainement non : alors ?... le martyr réfléchit qu'en s'évadant il pourra partir pour la France, et exposer à la fois tous les dangers, mais aussi tous les espoirs que présente cette mission ; il accepte de s'évader et s'évade en effet. On sait que, plus tard, il donnera tout de même son sang pour le Christ. Ce qui l'a déterminé, c'est le « servitium et Laus divinae maiestatis », comme s'expriment les derniers mots des « Trois humilités ».

On pourrait encore étudier le cas de S. Louis de Gonzague. Il veut se faire d'Eglise : mais c'est une âme noble, et il a une clairvoyance très aiguë. Il entend servir et non pas se servir. Sa parenté, son père en particulier, apprend qu'il veut se faire ecclésiastique ; on tente d'abord de l'en détourner. Devant sa ténacité, on change de tactique : qu'alors du moins, il entre dans la « carrière » ; son nom, le passé de la famille lui garantissent « prébendes et honneurs ». Il refuse ; il sait où cela mène. On connaît la colère du père : un Gonzague portant soutane et qui ne parviendra à « rien ». On a, dans son entourage, dû donner raison au chef de la famille : il fallait être fou, quand on était marquis de Castiglione, de renoncer aux honneurs et au reste. Il tint bon et préféra « maiorem et meliorem humilitatem », non parce qu'il était blasé ou manquait d'envergure, mais parce qu'il voyait qu'il réaliserait « maius servitium cum Christo paupere ». Il ne se laissa pas influencer par les reproches (« opprobria »), se laissa tenir pour « insipiens et stultus pro Christo, qui prior habitus fuit pro tali », plutôt que de s'entendre complimenter comme « sapiens ac prudens in hoc mundo ».

Celui qui se décide à la 3e humilité n'est donc pas un homme, fanatiquement assoiffé de pauvreté et d'humiliations ; mais celui que le service de Dieu avec le Christ passionne au point de s'exposer délibérément à cette vie sans éclat ni confort mondain, à une vie obscure et dure, mais surnaturellement utile.

Il ne serait sans doute pas difficile de montrer que non seulement l'Eglise de Jésus, mais l'État lui-même aurait tout avantage à n'être servi que par des hommes, que seul le service intéresse, et qui répugnent d'instinct à tous les profits qu'on en peut tirer. Ils sont, hélas, rares : mais ce sont les seuls bons serviteurs. On ne sait que trop où aboutissent même ceux qui dans les débuts étaient généreux, audacieusement dévoués, dès lors que les avantages de leur héroïsme com-

mencent de les attirer,... de les fasciner,... et finissent par les ternir... et quelquefois les faire sombrer.

Le retraitant, à ce moment, baigne dans une atmosphère pure : il peut réfléchir, choisir, décider de quelle façon il entend, concrètement, servir le Seigneur Dieu.

Plus haut, il nous paraissait qu'on parodiait presque l'indifférence, en la réduisant à n'être que la soumission sans réplique à une disposition des supérieurs. Mais cela peut se trouver sans qu'il y ait véritable passion du service de Dieu, et n'est pas, dès lors, ce qu'entend le Fondement. Qu'on prenne garde aussi de ne pas minimiser la chevaleresque « 3e humilité ». Si un religieux fait, pendant sa retraite, l'inventaire de sa cellule et en fait disparaître le superflu, quelquefois un peu trop du style « vieux garçon » ; s'il se décide à faire désormais bon visage aux réflexions désobligeantes, d'où qu'elles viennent, il fait bien, très bien. Mais pour autant qu'on ne s'imagine pas qu'il pratique le « 3e degré », c'est là jouer sur les mots.

C'est sa vocation tout entière, c'est la substance même de sa vocation, qu'il doit considérer, pour examiner si, dans des attitudes, des comportements habituels, — fréquentations flatteuses, ministères éclatants et qui ne sont que cela, façon de juger choses, gens et événements, — il est toujours guidé uniquement par le « maius Dei obsequium », tel que l'exigent les circonstances du moment. Il est évident que les petites choses, le détail de la vie ont de l'importance. Mais on peut très bien se perdre dans les détails minimes et négliger gravement l'essentiel. La pauvreté qui est visée dans les Exercices est le détachement chevaleresque de celui qui ne peut plus s'intéresser vraiment qu'au Règne de Dieu et pour lequel une vie inconfortable est presque une chose naturelle. L'humilité est une préoccupation exclusive de la gloire du maître et sa formule n'est pas « me oportet minui », mais le « Illum oportet crescere, me autem minui ».

II. LA MEDITATION DE LA VIE DU CHRIST EN IIe SEMAINE

1. La deuxième semaine se passe comme en trois temps. Les trois premiers jours contemplent le Christ qui, par son exemple, pose le problème des deux états de vie. Le 4e jour commence la solution en aidant l'exercitant à se mettre dans la disposition voulue pour la trouver. Du 5e au 12e jour, on continue à la fois les méditations de Vita Christi, mais sous la lumière spéciale du troisième degré, qui est moins la conclusion du deuxième temps, que l'introduction au troisième.

2. Si l'on compare les « points » et la matière prescrits dans le corps des Exercices, avec ce qui est proposé dans l'annexe, il apparaît qu'il y a comme un rythme alternant dans les mystères. D'une part, ils suggèrent le don total, l'abnégation : « Ecce nos relinquimus

omnia ». D'autre part ils visent à donner confiance : « Centuplum accipies ». On n'y prend pas assez garde, et rapidement la II^e^ semaine prend l'aspect d'un « speculum iustitiae ». On médite la sainteté très riche de l'âme de Jésus ; les méditations se suivent, sans grand lien entre elles, et l'on y insère, comme pour varier, les grandes pièces que nous venons d'analyser.

3. Mais ces contemplations ont un but bien précis : engager de plus en plus à prendre l'attitude fondamentale du renoncement complet, du désintéressement total, condition irremplaçable d'un service sans calcul, sans réserve. On alterne les exemples du Maître et ses exhortations en cette matière, avec ses gestes miraculeux qui montrent qu'à se livrer à lui, tout entier, on ne perd rien. C'est comme un perpétuel avertissement, encouragement : « Nolite solliciti esse... Confidite »... « Vous partagez ma vie dure, obscure, ne vous souciant que de me servir. Soyez donc tranquille, je me soucierai de vous ! » On arrive donc à un don total, en toute confiance et sans arrière-pensée de se rattraper. Et c'est en méditant ces assurances et ces exemples qu'on réalise ce don confiant de soi, dans le choix délibéré d'une vie donnée toute.

4. C'est donc chose excellente sans doute, mais qui ne doit pas se croire une adaptation, que de tirer des exercices de cette semaine une sorte de bréviaire des vertus. Ce qu'elle doit réaliser, c'est la volonté intelligente du renoncement et de l'abnégation, comme garantie d'un apostolat efficace. La retraite annuelle de celui qui a fait une fois déjà les exercices dans toute leur extension renouvellera les convictions, les confirmera : car l'expérience lui fournira des preuves nouvelles de la justesse des principes sur lesquels il a bâti sa vie.

4. *La troisième semaine*

1. Est-ce un retour en arrière, à la 1^re^ semaine, un développement seulement de la vision du colloque après la 1^re^ méditation ? A première vue, les trois préludes le feraient supposer. A y regarder de plus près, il en est tout autrement. Le 4^e^ point de ces exercices sur la Passion engage à « contempler ce que le Christ souffre, ou plutôt ce qu'il veut souffrir ». Le suivant : « comment la Divinité se cache, pourrait détruire ses ennemis et ne le fait pas » ; c'est-à-dire pourrait ne pas souffrir. Le dernier point : « Comment Notre-Seigneur endure tout cela « pour mes péchés » et ce que je dois donc, en retour, faire et souffrir pour Lui ». L'exercitant a fait son choix, la semaine précédente, sur la base du désintéressement absolu, ayant courageusement renoncé à tout profit personnel, matériel ou moral. Ce courage constitue, vraisemblablement, un sacrifice douloureux. Le voici invité à contempler le Christ dans son douloureux sacrifice : « Il cache sa divinité », c'est-à-dire renonce

à tous ses avantages. Ainsi le retraitant a renoncé à briller, à faire carrière, s'est décidé à une vie laborieuse, où ses éventuels titres de noblesse ou titres académiques seront peut-être cachés, inutiles — il n'en fera du moins pas état pour faire carrière ; on le tiendra sans doute pour fou, fanatique, illuminé ! Pécheur pardonné par le Christ, il se ressouviendra de son passé pour y puiser une raison de se confirmer dans sa décision, d'être heureux de sa décision.

2. Il ne s'agit donc pas, principalement, d'avoir pitié du Christ ; ni uniquement de détester, encore une fois et mieux, les péchés ; ni de se décider à nouveau à les expier et faire oublier. Il ne s'agit même pas tout à fait d'une simple confirmation, d'une ratification, d'une solidification de la volonté de désintéressement total au service du Christ. Il s'agit surtout de considérer le côté ardu de la décision, pour y trouver une raison déterminante du choix : bref de transformer ce qui pourrait être une objection en un argument décisif. C'est pourquoi, je pense, l'exercitant est prié de faire ses « colloques » sur le mode indiqué aux Deux Etendards, et précisé dans les « Trois classes ».

3. Cela explique aussi le curieux 7e jour de cette semaine, qui se passe à contempler la solitude de Notre-Dame et le douloureux isolement des disciples. La dévotion à Notre-Dame de la « Soledad » est une dévotion espagnole qui a laissé des traces dans l'église de la Chapelle à Bruxelles, où il lui a été voué une statue et une chapelle. Pourquoi S. Ignace l'insère-t-il dans ses Exercices ? Celui qui s'est décidé à une vie uniquement désintéressée se trouvera probablement dans un douloureux isolement, un douloureux abandon de ses proches et amis. D'être seul de son avis, ne doit pas être une raison de capituler : voyez la solitude de Notre-Dame.... Il s'agit, encore une fois, de renforcer une décision chevaleresque jusqu'à être héroïque. Ceux qui ont résolu de se sacrifier connaissent souvent cette épreuve. S. Ignace a prévu le cas ; il y a pourvu.

5. *La quatrième semaine*

1. On en connaît la matière : les mystères glorieux. Mais quel esprit doit animer ces méditations ? Le 3e prélude indique la grâce à obtenir, donc le but à atteindre : allégresse et joie intense de la gloire et joie si grandes de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Dans la vie morale et la vie spirituelle, la joie tient un grand rôle. Mais ce n'est pas cela qui est ici visé. C'est un enchantement tout spécial dans une âme bien particulière et pour une fin bien déterminée. Voyez les « points » caractéristiques, c'est-à-dire non pas tant les découpures d'un événement en épisodes, mais plutôt les aspects, les points de vue, les éclairages particuliers.

Le 4e point « consiste à voir comment la divinité, qui semblait se cacher (tel est le 5e point de la IIIe Semaine) apparaît et éclate, par

tant de miracles, et (notez bien ce dernier trait) par les vrais et saints effets qu'elle opère ».

Le 5e point sera de considérer que Notre-Seigneur fait envers les siens ce que les amis ont coutume de faire pour consoler leurs amis. Il faut évidemment comprendre cette « consolation » in sensu auctoris, qui la décrit soigneusement au discernement des esprits, 3e règle, en 1re semaine.

2. La 3e semaine a confirmé solidement le futur chevalier du Christ dans son détachement de tout et son attachement exclusif au service du Seigneur. La 4e semaine lui donnera l'allégresse dans ce détachement ; car on peut s'attacher, avec un dévouement énergique mais sombre, à un être admiré, aimé ; on peut, par enthousiasme austère pour lui, participer à sa ruine. Ce n'est pas ce genre de zèle farouche qui est visé par les Exercices spirituels. Don et abandon de soi doivent être et rester joyeux, allègres. Il ne s'agit, au fond, d'aucune sorte d'anéantissement. La Divinité se cache, mais ensuite se révèle dans de vrais et de très saints effets. Le détachement comme l'attachement doivent être compris comme les préludes d'une efficience suprême, comme produisant de « vrais et très saints effets ».

Celui qui sert, lourdement peut-être, tout en portant vaillamment le poids de la Croix sur la montée du Calvaire, le Christ vient le « consoler » par la vue du terme. Celui-ci n'est pas seulement situé dans l'au-delà. Il est, — comme on l'annonçait dans la méditation du Règne — la conquête spirituelle du monde. Quatre méditations de cette semaine offrent expressément ce thème : les 6e, 8e et 9e apparitions et l'Ascension.

Le résumé de cette semaine est contenu dans ces mots : per passionem et crucem ad Resurrectionis gloriam.

CONCLUSION

Les Exercices supposent évidemment une appropriation à l'état d'âme de ceux qui les font. Mais celle-ci n'est possible que si l'on revient au sens initial : sans quoi ce seraient plutôt des modifications, des altérations. Nous avons plus besoin en cette matière d'un « ressourcement » que d'une adaptation, ainsi que je le disais au début L'idéal que veut atteindre l'exercitant est exprimé dans la proclamation du « Règne » : « Mecum laborare, mecum in poena, mecum in gloria. » Et les trois choses se tiennent inséparablement. Les quatre Semaines opèrent une réhabilitation par le Christ, magnifique. Un pécheur, à l'âme noble, se relève et décide de se racheter. Le Christ, qui l'a relevé, lui en donne la chance. Le pécheur se donne tout entier à ce Christ-Sauveur, dans un don généreux et douloureux. Il réalise ainsi, malgré ses débuts malheureux, le but de sa vie : le service glorieux du Seigneur.

L. DE CONINCK, S. I.

LA PSYCHOLOGIE DES EXERCICES

I. LA PSYCHOLOGIE DES ANNOTATIONS

Saint Ignace psychologue ? Qu'est-ce à dire ? Nous voulons dire que, dans ses *Exercices,* Ignace de Loyola fait preuve d'une connaissance peu banale de l'âme humaine et que cette connaissance n'est pas seulement théorique. S'il sait bien comment cette âme est habituellement disposée, il sait aussi comment il la faut manœuvrer pour l'amener à des dispositions très différentes. C'est beaucoup.

De cette perspicacité psychologique, voici le premier trait. Il est d'une importance capitale, puisque, en somme, c'est cette vue qui conduisit Ignace à concevoir les *Exercices.* Il s'est fort bien rendu compte que la plupart des hommes seraient incapables de discerner suffisamment ce que Dieu attend d'eux dans la vie et, par conséquent et encore plus, d'accepter de bon cœur cette volonté divine. Pour qu'ils en fussent capables, ces hommes devraient se dégager de tout ce à quoi ils tiennent par toutes les fibres de leur cœur, peut-être à leur insu.

Cette observation peut apparaître aujourd'hui assez simple. Tout le monde cependant ne la fait pas ; et, en tout cas, très rares sont ceux qui en ont tiré le parti qu'Ignace en tira. Il vit tout de suite qu'alors la grande affaire ce serait de trouver le moyen de dégager ces âmes.

Le but des *Exercices* serait donc avant tout d'amener une âme à cet état où il lui sera possible et relativement facile de discerner ce que Dieu veut d'elle dans la vie et d'accepter d'accomplir ce dessein de Dieu. Cet état, nous verrons que saint Ignace lui reconnaît des degrés de plus ou moins grande perfection, qu'il appelle respectivement état d'indifférence ou 3e degré d'humilité. C'est, en tout cas, un état de plus ou moins grande docilité à Dieu. En somme, c'est un état d'amour ou de générosité plus ou moins développée. Saint Ignace s'en rendit compte, peut-être sur le tard. Aussi peut-on affirmer que son but, dans les *Exercices,* est d'amener l'âme à un amour de Dieu aussi total que possible. Voilà pour justifier, entre autres, la place terminale de la *Contemplation pour obtenir l'amour divin.*

Tout cela, saint Ignace nous le dit, en résumé, dans la 1re Annotation. Celle-ci, « pour nous aider à prendre quelque intelligence des Exercices spirituels qui suivent », voudrait nous dire ce que sont les *Exercices* et quel en est le but.

« On entend par Exercices spirituels *toto modo de preparar y disponer el anima...* ». L'opinion du P. Nonell sur le sens du membre

de phrase souligné mérite d'être rappelée (1). Le P. Nonell est espagnol et donc mieux qualifié que d'autres pour juger du sens exact de cette expression. Celle-ci n'aurait pas, selon lui, un sens distributif mais bien collectif. Il faudrait donc traduire : On entend par Exercices spirituels toute une façon, tout un système de préparer et de disposer l'âme. Seule cette manière de parler répond convenablement à la question : qu'est-ce que les *Exercices* ?

Selon leur auteur lui-même, le but des *Exercices* est donc « de préparer et de disposer l'âme ». En psychologue avisé, saint Ignace a compris qu'il y a des efforts qu'on ne doit pas demander d'emblée à quelqu'un. Peut-être celui-ci ne comprendra-t-il même pas ce que vous lui voulez et surtout sera-t-il incapable de vous donner tout de suite la réponse que vous souhaitez. Il doit y être amené petit à petit. C'est exactement ce que saint Ignace s'efforce de réaliser par les *Exercices* et cette conception en explique la structure et la suite.

Ce qui empêche la plupart des hommes de discerner l'intention de Dieu sur eux et d'accepter de la réaliser, c'est assurément, en tout premier lieu, leur irréflexion ou leur légèreté. Ils n'y pensent pas, absorbés par mille soucis secondaires. On voit tout de suite que les *Exercices,* suite de méditations et d'examens de conscience, remédieront efficacement à cette capitale lacune.

L'obstacle le plus difficile à écarter se trouve cependant ailleurs. Notre conduite, nos décisions et nos actions dépendent de notre état d'âme, sont inspirées et commandées par lui. De lui dépend même souvent l'idée que nous nous faisons des choses. D'ordinaire on les voit comme on les veut voir. Il y a plus, — et ceci ressortit déjà à la psychologie surnaturelle — ordinairement, notre état d'âme conditionne même l'efficacité de la grâce. Notre-Seigneur nous l'a affirmé dans la suggestive parabole du semeur (2).

Notre état d'âme, c'est-à-dire surtout nos états affectifs : nos tendances instinctives foncières, nos goûts, nos sympathies et nos antipathies, nos attachements plus ou moins solides aux personnes et aux choses. Tout cela peut nous empêcher non seulement d'accomplir la volonté de Dieu, mais même de la reconnaître. Notre sensibilité s'entend merveilleusement à prévoir tout ce qui pourrait menacer nos affections et, quand elle pressent que ceci ou cela va les contrarier, elle manœuvre si bien dans notre subconscient que nous ne voyons plus les choses comme il faudrait les voir. C'est à partir du moment où et parce qu'elles constituent un obstacle à l'accomplissement de la volonté divine que ces affections sont désordonnées. Aussi bien sera-t-il impossible de mettre de l'ordre dans sa

(1) *Ars ignatiana,* p. 26. — Nos citations du livre des Exercices se réfèrent à la traduction du P. Doncœur et aux numéros de cette traduction.
(2) Mc, IV, 3 suiv.

vie, si l'on ne commence par mettre de l'ordre dans son âme en se libérant de ces affections excessives.

Les 19 Annotations suivantes constituent, en somme, un essai de Directoire. Les Annotations 3, 5, 11 à 13, inclusivement, intéressent surtout le retraitant ; les autres le directeur de la retraite.

Dans la première catégorie, l'*annotation 5* est la plus remarquable. Elle définit les dispositions requises dans le retraitant pour qu'il puisse entreprendre utilement les *Exercices* : « Il importe beaucoup d'y entrer *con grande animo y liberalidad* ». Les Annotations 18, 19 et 20 reprennent plus ou moins la même recommandation et en esquissent quelque explication. Les *Exercices* sont loin d'opérer ex opere operato ; ils donnent à proportion des dispositions du retraitant. On perd son temps à donner les *Exercices* à des natures pauvres. Elles n'en tireront rien ou peu de chose. Les *Exercices* ne prétendent pas faire un héros d'un pleutre. Ils ne font qu'exploiter des virtualités. D'un homme dont les ressources morales étaient ignorées peut-être de lui-même, ils feront un homme décidé à exploiter de son mieux, A.M.D.G., les énergies qu'il possède. Les Exercices n'ont pas fait Ignace, Xavier, etc... ; ils les ont lancés. Une certaine générosité initiale est nécessaire comme une mise de fond, sans laquelle il est impossible d'entreprendre aucune affaire. Il faut donc, au départ, que le retraitant soit doué « d'un cœur large et généreux, offrant dès lors à Dieu tout son vouloir et toute sa liberté afin que sa divine Majesté se serve de ce qu'il est et de tout ce qu'il a selon sa très sainte volonté. Avec la grâce de Dieu, cette magnanimité est le véritable, l'indispensable moteur de la retraite. On a cru et dit parfois que les *Exercices* étaient avant tout affaire de logique. Quelle erreur ! Τὸ λογίστικον οὐ κινεῖ. Chose remarquable, cette *annotation 5*° semble esquisser une sorte d'oblation (« offrant à Dieu tout son vouloir etc... ») qui ressemble presque mot pour mot à l'oblation finale de la *Contemplation pour obtenir l'amour divin.* Mais alors, est-ce la peine de faire trente jours d'exercices, pour n'avoir, en sortant, que les dispositions requises à l'entrée ? Où est alors le progrès ? Le progrès est considérable. Avant les *Exercices,* la générosité existe dans l'âme, mais sans objet. Par les *Exercices,* l'âme découvre l'objet magnifique à quoi elle devrait consacrer ses énergies et elle s'y décide. Qui ne voit la différence et combien il faut plus d'amour pour se donner à une tâche précise à laquelle peut-être on répugne ?

La seconde série des Annotations concerne surtout le directeur de la retraite.

Comment celui-ci doit-il proposer au retraitant la matière de chaque exercice ? La *2e Annotation* répond : brièvement, et sommairement. Cela pour des raisons d'une très sage psychologie. Ce qu'on

découvre par soi-même a bien des chances de nous éclairer et de nous émouvoir davantage que ce qu'un autre nous expose. Pascal l'avait déjà noté : « On se persuade mieux pour l'ordinaire par les raisons que l'on a soi-même trouvées que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres » (3). Et puis, et surtout, il faut laisser à Dieu l'occasion d'illuminer et de toucher Lui-même l'âme : il ne faut pas gêner l'action divine. Il s'agit d'ailleurs pour le retraitant, non d'apprendre beaucoup, mais d'apprendre bien, et d'en arriver à « sentir et goûter les choses intimement ». Pareil résultat, ce ne sont pas des procédés rationnels et discursifs qui l'assurent. C'est la grâce, une grâce qui sera peut-être une intuition produite par une conjoncture psychologique favorable et qui alors sera un phénomène fort naturel en soi, mais qui peut être aussi l'effet d'une lumière envoyée actuellement par le Maître intérieur. Quoi qu'il en soit, le principe posé par saint Ignace ici est clair encore qu'implicite. On l'exprimerait fort bien par le vieil adage : non multa sed multum. Trop souvent on propose à l'âme tant d'idées qu'on l'accable sous leur multitude ; elle voit tant de choses qu'elle n'en voit plus aucune. La considération calme et profonde devient impossible et l'âme, fatiguée, s'énerve. Non multa sed multum. C'était ainsi que procédait Ignace lui-même. C'était un homme de peu d'idées, nous affirme Lainez, mais il les pénétrait à fond, ou, mieux, il en était pénétré, si bien qu'il n'avait d'autre souci que de les réaliser dans sa vie.

Combien de temps doivent durer les Exercices et comment les distribuer ? La *4e Annotation* répond : 30 jours environ divisés en 4 parties ou semaines. Chacune de celles-ci a plus ou moins son objet et son fruit propres. On peut l'allonger ou la diminuer suivant qu'il est opportun. Les *Exercices* ne sont qu'un moyen pour arriver à une fin. Un moyen s'emploie dans la mesure où il est utile. Donc, lorsque le résultat cherché est atteint, à quoi bon s'attarder ? Or, nous avertit saint Ignace, deux causes pourraient retarder l'effet : une certaine lenteur naturelle chez le retraitant, due à son tempérament et à son caractère ; l'agitation produite dans son âme par des remous intérieurs et des conflits de tendances. Pareille agitation absorbe pas mal de forces intellectuelles et morales, et, fatalement, distrait plus ou moins de l'application aux exercices.

Comment le directeur devra-t-il se comporter à l'égard du retraitant ? Les annotations 6 à 10 et 14 à 16 inclusivement nous l'apprennent. Tout dépend des états d'âme traversés par celui qui fait la retraite. Il parut opportun à saint Ignace d'en distinguer quatre. D'abord les 3 états qu'il mentionne dans ses *avis pour faire une bonne élection* et dans les *règles du discernement des esprits.*

(3) *Pensées.*

1er état : le retraitant est en paix ; sans agitation intérieure, il ne connaît ni dépression ni exaltation. Dans ce cas, saint Ignace veut qu'on s'assure qu'il ne s'agit pas ici d'une bonace résultant de ce que le retraitant se met à l'aise et ne se donne guère de peine. Les esprits dédaignent — et on le comprend — les partisans du confortable.

2nd état : le retraitant se trouve sans foi ni charité, porté au découragement, triste et en proie à toutes sortes de tentations. Évidemment, il n'y a qu'à encourager de son mieux ce vaillant qui lutte contre la dépression.

3me état : plein de foi, d'espérance, de charité et de joie, le retraitant se sent capable de toutes les générosités. Il doit se garder de la présomption : son état est passager et peut-être assez superficiel ; il ne sera pas toujours aussi enthousiaste. Le directeur aussi sera discret et se gardera d'exploiter la ferveur du retraitant pour le pousser à des résolutions qui ne sont pas certainement celles que Dieu souhaite. Tant que la volonté divine ne s'est pas manifestée, que le directeur se tienne neutre et « laisse le Créateur traiter librement avec la créature et la créature avec son Créateur et Seigneur. »

A ces états classiques, saint Ignace en ajoute un quatrième : une affection démesurée occupe le retraitant. Elle empêche Dieu d'agir à son gré dans cette âme. Les *Exercices* ne pourront plus produire leurs effets, si le retraitant ne se libère effectivement, du mieux qu'il pourra, par exemple en demandant à Dieu de lui accorder juste le contraire de ce qui contenterait cette affection.

Comment adapter les Exercices aux diverses espèces de retraitants? Les annotations 17 à 20 donnent la réponse de façon concrète. Mais les principes impliqués sont clairs et nets. On ne donnera à chacun que ce qu'il est capable de transformer en amour (principe d'une admirable justesse, qui n'est en somme qu'un corollaire de l'annotation 5e, dont l'importance est remise en lumière ici). Et, donc, on ne donnera les Exercices complets qu'aux rares (4) sujets qui sont capables d'en tirer tout le bénéfice et qui y sont résolus.

II. LA PSYCHOLOGIE DES EXERCICES

Amener une âme à l'état où elle pourra, malgré son égocentrisme, reconnaître exactement la volonté de Dieu sur elle et accepter pleinement d'accomplir cette volonté, ce serait donc là le but des *Exercices*. Rien de plus souhaitable assurément. Mais le moyen d'en arriver là ! Ce moyen, après de longues cogitations sans doute et pas mal d'expériences, saint Ignace le trouva et sut admirablement le mettre

(4) Le mot est de saint Ignace lui-même dans la 4e Partie des *Constitutions*, ch. 8, déclar. G.

en œuvre : c'est une suite sagacement combinée de réflexions, d'engagements, de prières, prolongés durant le temps convenable, dans une atmosphère de recueillement et de pénitence. Il s'agit d'une suite systématique, aux étapes bien calculées, qu'on ne peut modifier sans que l'effet en soit compromis. Un ensemble de moyens naturels et surnaturels, où l'on compte sur la psychologie normale des hommes, mais au moins autant sur les interventions de la grâce divine. Saint Ignace se tient pour assuré que cette grâce agit particulièrement durant la retraite. Une de ses formules, qu'il répète d'ailleurs à satiété, exprime bien cette nécessaire conjonction des efforts humains et des secours de Dieu : petere id quod volo. Le retraitant doit vouloir obtenir le résultat prévu, et, dans ce but, il doit faire tout ce qu'il peut ; mais alors encore, il doit tout attendre de Dieu, il doit prier. Evidemment, c'est la grâce qui assure aux moyens humains toute leur efficacité, surtout en l'occurrence, où il ne s'agit de rien moins que de produire dans l'âme une conversion.

Cette suite de prières et d'efforts est progressive, en ce sens surtout que les démarches se préparent l'une l'autre, qu'elles tendent toutes, mais certaines plus précisément, à assurer l'obtention du but. Saint Ignace révèle là un art consommé des préparations psychologiques et, certes, l'efficacité du processus tient en grande partie à cette progression si soigneusement et si intelligemment ménagée.

On part de quelques idées de base sur lesquelles il importe qu'avant tout directeur et retraitant soient d'accord. Si ces principes bien expliqués et bien compris sont acceptés par le retraitant, on peut se dire que tout est déjà fait... en principe. C'est énorme. S'ils n'étaient pas sincèrement admis, rien ne pourrait se faire dans la suite.

Mais avant les principes mêmes, il y a une réalité fondamentale qui commande tout : Dieu. Dieu est ; Il est le Créateur de tout ce qui n'est pas Lui ; Il est donc le Maître de tout : Creator ac Dominus.

Alors la règle fondamentale de toute la conduite humaine, c'est que, créatures de Dieu, nous *devons* accomplir ce que Dieu notre Maître attend de nous. Notre vie est, doit être théocentrique. Nous ne sommes pas faits pour autre chose que pour Dieu. Vivre cette vie, en réalité, dans la réalité concrète qui conditionne la vie humaine depuis le Péché Originel, est malaisé. Il se produit en nous, spontanément, parce que c'est nous et parce que c'est elles, des attachements profonds aux choses créées. Cela risque très fort de nous détourner de Dieu. Le premier, le plus solide de ces attachements instinctifs, c'est l'amour que chacun de nous a pour soi. Nous sommes avides de nous satisfaire et voilà pourquoi nous nous attachons à tant de choses qui nous entourent, parce que nous nous imaginons qu'avec elles nous serons heureux, que nous ne le serons pas sans elles. Pour vivre une vie pratiquement théocentrée, il nous faut maîtriser nos affections instinctives. Il faudrait en arriver à ce que,

le plus habituellement possible, parmi tout ce qui nous entoure et nous aide à vivre, nous choisissions exclusivement ce qui nous permettra de mieux servir Dieu. Une âme ainsi disposée pourrait réaliser dans la perfection cette vie pour Dieu que Dieu voudrait de nous ici-bas avant qu'Il nous ouvre son ciel.

Voilà l'idéal de la vie ; l'avoir compris, l'avoir admiré, s'en être épris, on entrevoit combien tout cela aide à remettre de l'ordre dans les idées du retraitant et l'aidera à remettre de l'ordre dans son âme et dans sa vie. *Telle est la première étape* (5). On n'en peut exagérer l'importance. Souvent elle est déjà décisive.

Tout de suite, ramenant notre vue de ces considérations générales à notre propre vie, saint Ignace nous fait constater longuement, de façon précise et détaillée, combien, cet ordre idéal, nous l'avons violé. Le péché, c'est cela même ; ce n'est pas rien d'avoir, pour satisfaire son moi, violé l'ordre essentiel des choses, d'avoir oublié qu'on était créature et de s'être comporté en dieu. Il est impossible que pareille attitude n'ait pas de lamentables, de terribles conséquences. Et c'est bien l'effrayante réalité, certainement après cette vie. Et qu'est-ce qui a causé cette conduite révolutionnaire insensée ? Il n'y a pas de doute : la cause principale est en nous-mêmes ; ce sont nos affections désordonnées, nos attachements illégitimes. Le désordre de l'âme produit le désordre de la vie et le désordre du monde. Il n'y a rien de plus urgent que de régler nos affections.

Soit, ces corrections produiront peut-être un certain redressement moral ; mais le péché nous a fait perdre la grâce sanctifiante. Comment la retrouver, elle, qui est de qualité divine et absolument hors de notre portée ? Ou sommes-nous, tout de même, définitivement perdus et faut-il désespérer d'arriver jamais au ciel, où seulement nous serions heureux ?

Saint Ignace guette ce moment où la désespérance menace d'assaillir le retraitant contrit, pour lui révéler brusquement Jésus-Christ. Sans se laisser indigner par la foule de nos péchés, Jésus-Christ, spontanément, est venu nous sauver, expier nos fautes et mériter de nous rendre la grâce perdue. Ah ! l'aimable Sauveur. Alors que moi je me laisse si facilement séduire par le plaisir, à Lui, qu'il Lui en a coûté ! Mon égoïsme et sa générosité ! Pour peu que le retraitant ait cette noblesse de cœur que saint Ignace requérait de lui pour commencer les Exercices, il doit être profondément touché, de regret, bien sûr, mais aussi de reconnaissance. Dans un grand cœur, rien de fécond comme cet amour reconnaissant. Ignace le sait : aussi, à ce moment, presse-t-il le retraitant de se demander : jusqu'ici qu'ai-je fait pour le Christ ? Que vais-je faire pour Lui ? Que dois-je

(5) Nulle part saint Ignace ne parle de ces étapes. C'est nous qui inventons cette indication dans le but de mieux faire comprendre le processus psychologique des *Exercices*.

faire ? Si la réponse est ce qu'on peut escompter d'une âme généreuse, la route est ouverte à tous les dévouements. *C'est la seconde étape.* On voit la suite et le progrès : chaque étape est préparée par ce qui précède et prépare ce qui suit. Aussi le directeur de la retraite doit-il veiller à ce que l'étape psychologique soit réellement accomplie. Si elle ne l'était pas, il faudrait prolonger la préparation (6).

Si tout a bien marché, de sérieux résultats sont acquis : le retraitant a rectifié les idées qui inspiraient sa vie ; son cœur s'est purifié de ses péchés et, autant que possible, de ses affections déréglées ; il est fermement résolu à réparer son passé et à vivre dorénavant une vie toute pour Dieu.

Comment lui donner maintenant, et de façon concrète, une idée juste et séduisante de cette vie ? Et puis, car Dieu ne demande pas la même chose à tout le monde, chacun est soi et doit vivre, dans des circonstances très particulières, une vie toute singulière aussi ; comment faire découvrir à ce retraitant ce que Dieu veut de lui personnellement ? Pour satisfaire à ces exigences très diverses, le procédé ignatien est d'une admirable simplicité : saint Ignace fait contempler par son retraitant la vie de Jésus-Christ. Jésus-Christ est le type même de la vie sainte, de la vie toute pour Dieu. Rien, et surtout nulle théorie ne donnerait mieux l'idée de la vie qu'il faut tâcher de vivre. D'ailleurs, dans cette vie du Christ, il faut surtout considérer l'esprit qui l'anime ; quant au reste, tous ceux qui la contemplent n'y verront pas tout à fait les mêmes choses. Chez les baptisés, les hommes que mène l'Esprit de Dieu, la psychologie naturelle se double d'une psychologie surnaturelle. L'Esprit Saint donc fera voir à chacun ce qui convient à chacun. Aussi bien d'avoir remarqué tel trait dans la vie du Christ et de se sentir plus ou moins porté à l'imiter dans sa vie à soi, ce pourrait être un signe que Dieu y invite. Autrefois, en Palestine, Jésus appelait à sa suite. Il appelle toujours. Et la lecture attentive de l'Evangile avec les inspirations intimes qu'elle évoque dans l'âme sont une des façons dont use le Sauveur pour appeler encore aujourd'hui. Ces contemplations de la vie de Jésus-Christ ne sont pas destinées à être des visions béates mais des leçons de choses que chaque retraitant devra s'appliquer à lui-même.

Pour préparer cette étude détaillée du Modèle divin et en assurer le fruit, saint Ignace propose un exercice liminaire où se pose encore une question de principe : Jésus-Christ appelle toujours ; êtes-vous décidé à le suivre ? *Jusqu'où ?* Si, consciemment ou non, l'on était résolu à ne pas aller jusqu'au bout, l'effet des contemplations sub-

(6) Nous venons de terminer ce que, dans sa langue, l'auteur des *Exercices* appelle la 1re semaine, parce qu'il convient de consacrer une huitaine de jours à considérer les idées que nous avons résumées. Nous allons aborder la 2de semaine qui devrait être décisive.

séquentes serait fatalement limité. Si, au contraire, l'âme est bien résolue à aller aussi loin que le Christ le voudra, les appels du divin Roi trouveront une réponse adéquate. *Décider le retraitant à ne rien refuser au Christ*, voilà le but que S. Ignace poursuit dans le 1er Exercice de la 2e semaine, *De Regno Christi*.

La réponse généreuse prépare bien ce qui suit : les différentes contemplations de cette 2e semaine et très particulièrement toute l'élection qui aura lieu bientôt. Cette réponse elle-même a été admirablement préparée par ce qui précède. Depuis le Principe et Fondement, le retraitant est décidé à suivre Dieu et même, parmi les façons de servir, à préférer la meilleure. La volonté de réparer ses péchés et de témoigner toute sa reconnaissance au divin Sauveur qui l'en a délivré va trouver maintenant l'occasion de s'exercer. Et le *De Regno Christi* lui-même est fait pour soulever la générosité du retraitant. On y attire son attention sur Celui qui l'appelle et sur l'œuvre incomparable à laquelle Il lui demande de collaborer. Après cela, que répondre au Christ, sinon : ô mon Roi, vous me direz comment je dois vous servir, j'accepte tout d'avance ? Il est souhaitable que cette réponse prenne la forme d'une oblation solennelle qui marque bien au retraitant l'importance de sa démarche. *C'est la troisième étape.*

L'un après l'autre, le retraitant contemple les différents mystères de la vie du Christ. La vie à Nazareth et, bientôt après, le mystère de Jésus resté au Temple posent naturellement les problèmes de l'état de vie : Faut-il se contenter de remplir les devoirs d'une vie normale en famille ou renoncer à cette vie pour être tout à Dieu ? Et voilà amorcé tout le travail de l'élection.

Saint Ignace a bien vu que, pour la destinée d'un homme, le choix de l'état de vie est d'une importance capitale. Il n'est pas du tout indifférent qu'un homme passe sa vie ici ou là, à faire ceci ou cela, dans tel ou tel milieu. Et puis, Dieu a ses vues sur l'humanité et, sans doute, a-t-il ses visées sur chaque homme en particulier. En s'engageant dans tel état plutôt que dans tel autre, en restant dans la vie séculière plutôt qu'en s'engageant dans l'état religieux, un homme détermine du coup sa vie presque tout entière ou du moins les grandes lignes de celle-ci. Il est donc d'un intérêt majeur de bien choisir la place où l'on vivra. Remarquons en passant avec quelle justesse saint Ignace formule le problème : « Dans quel état de vie sa divine Majesté veut-elle m'employer à son service ? » Le Fondement des *Exercices* trouve ici sa juste application. Le problème est envisagé, comme il se doit, d'une façon toute théocentrique, sans préoccupation indue du moi à contenter ou à valoriser ici-bas.

L'élection aura lieu sitôt que, durant cette 2e semaine, le retraitant se trouvera dans l'état requis, qui est, comme nous l'avons dit, l'état

d'indifférence ou, mieux encore, celui du 3e degré d'humilité. Pour assurer le mieux possible l'acquisition de cet état, saint Ignace imagina d'insérer ici, au beau milieu des contemplations sur la vie du Christ qu'on continue d'ailleurs, une série nouvelle d'exercices qui tendent directement à produire l'état d'âme requis. Ce qui pourrait empêcher ce résultat, c'est que le retraitant, malgré sa bonne volonté, se laisse, de bonne foi, plus ou moins illusionner par son égoïsme naturel si secret et si subtil. Cet égoïsme pourrait l'empêcher de voir peut-être et certainement de vouloir ce que Dieu attend de lui. Pour mettre le retraitant en garde, saint Ignace place ici trois *Exercices* qui sont incontestablement de grande portée.

Le premier doit éclairer l'esprit du retraitant : c'est la méditation des *deux Etendards* ou, comme certains aujourd'hui préfèrent l'appeler, plus clairement peut-être, des deux Partis.

Après la méditation du Règne, le retraitant s'était trouvé fort consolé de se voir toujours sous le regard et sous l'influence de son Chef, Jésus-Christ. Saint Ignace lui rappelle maintenant cet autre fait impressionnant dont peu d'hommes se rendent compte : que nous ne vivons pas seulement sous la bienfaisante influence du Christ, mais aussi sous l'action plus ou moins constante d'un esprit diamétralement opposé. Nous sommes constamment tiraillés en deux sens radicalement contraires : le sens naturaliste et le sens chrétien. Si bien que, pratiquement, le problème de la vie et du salut, c'est de savoir comment se garder de l'esprit naturaliste et se rendre docile à l'Esprit Saint. Si, du moins, nous savions comment chacun de ces esprits procède et opère, nous pourrions les reconnaître, les discerner.

Saint Ignace établit ici quelques principes fondamentaux de ce discernement. On reconnaît le Christ à son admirable simplicité. Il est si franc que ses propositions, faites sans aucun souci de flatter, risquent de rebuter : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renonce lui-même ! » Le Mauvais Esprit, qui est aussi le Malin, se garde bien d'effaroucher. Il flatte mais en trompant. Il se dissimule, lui et son jeu, avec une incomparable habileté. En quoi consiste en somme son procédé (7) ? En ceci qui de prime abord a l'air d'être

(7) Nous proposons ici une interprétation des *deux étendards* ou, plus précisément, une définition de la tactique du démon que, sans doute, tous n'admettraient pas. Beaucoup, s'appuyant sur la lettre même des *Exercices*, estiment que cette tactique consiste toujours plus ou moins à engager l'âme dans l'attachement aux richesses et aux honneurs de ce monde et ainsi dans l'orgueil. Ce ternaire leur paraît avoir une valeur absolue et universelle. Nous croyons que saint Ignace n'a proposé là que des exemples. Ceux-ci d'ailleurs s'imposaient à lui. A son époque, vu les gens auxquels il donnait les *Exercices* le plus souvent, c'était bien l'attachement aux richesses et aux honneurs — entendez plus précisément encore aux bénéfices et aux dignités ecclésiastiques — qui était l'ordinaire obstacle. Mais il y a des cas tout différents. Et dans ces cas nouveaux il faut pouvoir retrouver aussi l'habileté cauteleuse du

la chose la plus normale du monde : à *nous pousser à développer nos tendances naturelles et de préférence celles qui paraissent les plus légitimes*, parce qu'avec celles-ci le camouflage est le mieux réussi. *Lorsqu'une de ces tendances devient dominante et maîtresse dans une âme, du coup celle-ci a perdu sa docilité envers Dieu.* Dieu n'obtiendra plus d'elle ce qu'Il en attend. Ainsi d'une mère qui aime trop ses enfants ou d'un fils qui aime trop sa mère. Dans ces conditions, comment « nous disposer nous-mêmes » pour assurer notre fidélité à Dieu et à son Esprit ? Il n'est que d'aller de préférence ou en principe à l'encontre de nos instincts naturels, « agere contra », nous orienter de façon habituelle dans le sens anti-naturaliste. Alors nous pouvons être tranquilles : nous n'irons jamais contre le bon plaisir de Dieu. Dans quel sens allons-nous ? Dans quel sens irons-nous désormais ? Et pratiquant de nouveau le *petere id quod volo*, le retraitant, inspiré par saint Ignace, coule sa résolution en une ardente et insistante prière. Tour à tour à la Sainte Vierge, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, au Père, il demande d'être reçu sous l'étendard de la Croix, c'est-à-dire d'être appelé à une vie humble et pauvre. On entrevoit comment tous ces engagements successifs concourent progressivement à enraciner l'âme dans son attitude anti-naturaliste et du même coup préparent un « bonne et saine » élection.

Rétabli ou affermi en pleine vérité chrétienne, le retraitant pourrait encore s'imaginer qu'il veut sincèrement faire la vérité, alors qu'en réalité il ne le veut pas. Il faut qu'il vérifie son vouloir. C'est difficile. Il faudrait pouvoir faire cet examen de la façon la plus impersonnelle, comme s'il ne s'agissait pas de soi ; notre égoïsme est si habile à nous illusionner : on voit les choses comme on les veut. C'est pourquoi saint Ignace fait considérer un apologue ; une fois la vérité générale découverte, on pourra se l'appliquer avec plus de chances de succès. L'apologue tend à nous faire voir clairement qu'*on ne veut un but que si l'on veut pratiquement les moyens.* Est-ce que, moi, je veux les moyens ? les moyens de servir Dieu le mieux possible ? tous les moyens ? même les meilleurs ? surtout ceux-là ? Voilà bien qui nous rappelle et nous précise la finale du *Fondement* : choisir exclusivement les moyens qui aident le mieux à servir Dieu. Le retraitant qui serait ainsi disposé serait prêt pour l'élection. *C'est la 4e étape.*

Mais l'élection n'est pas qu'une simple affaire de raison, de vues nettes et de froide résolution. C'est surtout une affaire de générosité.

Méchant. On est amené ainsi à découvrir une formule générale du piège diabolique. Si l'on s'en tient à l'interprétation rappelée plus haut, il semble impossible de définir d'une façon générale le camouflage et l'astuce du mauvais esprit. Au contraire l'habileté de la manœuvre éclate si celle-ci consiste tout simplement et toujours à exagérer les tendances naturelles de l'individu, même les plus légitimes en soi.

Pour être généreux, il faut aimer. Il s'agit donc de soulever en nous l'amour. Dans ce but et pour mettre en plein jeu chez le retraitant les dispositions magnanimes que recommandait l'annotation 5e, saint Ignace l'invite « à considérer avec attention trois manières d'humilité ». La langue du saint est malhabile. Son expression est très juste et riche de sens quand on l'a comprise ; mais il faut d'abord la comprendre. Il s'agit de trois façons d'être humble ou soumis à Dieu, de trois degrés de docilité, celle-ci étant plus ou moins grande selon que l'âme est plus ou moins susceptible de se laisser faire par l'Esprit de Dieu.

Dans les deux premiers degrés prévaut plus ou moins le sentiment de l'obligation : c'est lui qui fait agir. Ce sentiment, on se rappelle combien le Fondement a tâché de l'inculquer au retraitant en lui montrant que cette obligation dérivait immédiatement de sa qualité essentielle de créature. Dans le troisième degré, domine, nettement, la charité théologale, cet amour de Dieu que le baptême a fait naître en nous et que les Exercices de 1re et de 2me semaine ont constamment tâché de réveiller et d'aviver par la considération des grands bienfaits divins. Ce troisième état est proprement l'état d'âme chrétien. C'est lui qu'il faut éduquer et maintenir en soi ; c'est ce dévouement filial qui doit inspirer toute notre conduite. Si le retraitant est parvenu à se hausser jusque-là, *la 5e étape est franchie.*

L'âme, se trouvant enfin dans ce 3e degré d'humilité, ou du moins dans le second qui est l'indifférence, elle peut aborder l'élection. Si elle n'avait pu atteindre aucun de ces deux états, elle devrait poursuivre son entraînement. La chose est possible car l'élection n'est pas placée tout au bout des Contemplations de la 2e semaine. Saint Ignace ne fixe pas de jour et de temps pour laisser du jeu au directeur et au retraitant.

L'élection est finie ; la retraite ne l'est pas. Suivent encore la 3e semaine consacrée aux mystères de la Passion et la 4e occupée aux mystères de la vie ressuscitée du Christ. Pourquoi ces deux semaines, après l'élection ? L'élection étant faite et, supposons-la bien faite, à quoi servent ces deux semaines ? La question a été fort controversée. Dans la perspective ou dans la ligne que nous avons tâché d'établir, le problème ne nous semble pas difficile à résoudre. Evidemment, ces deux semaines ont pour objet de faire aimer davantage Jésus-Christ, notre Sauveur héroïque et notre Roi glorieux. N'est-il pas clair que cet amour progressant va aider beaucoup à la réalisation des décisions prises dans l'élection, même et surtout si cela devait être pénible et coûteux ? Sans doute est-ce là une première et fort importante raison d'être de ces deux semaines qui suivent l'élection. Mais cet amour a sa fin en lui-même. L'amour reconnaissant et généreux pour Dieu et pour Jésus-Christ, tout l'état d'âme chré-

tien est là-dedans. Rien de meilleur et de plus fécond que de développer dans une créature humaine de pareilles dispositions.

C'est ce que vient achever encore l'émouvante *Contemplation pour obtenir l'amour divin.* Elle aussi renforce puissamment les motifs de générosité qui feront réaliser les conclusions de l'élection. Mais elle surtout développe l'amour pour lui-même, un amour assurément affectif, puisque c'est normal dans un homme, mais un amour qui voudrait imiter la générosité de l'amour de Dieu pour nous. Dieu nous a tout donné, tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons ; Il s'est donné et Il se donne Lui-même de multiples façons, tant qu'il peut, tous ces dons ne faisant que préparer le don total de Lui-même au ciel dans la vision béatifique. Plus cela paraît évident à l'âme, plus celle-ci, que l'on suppose généreuse, sera portée à se donner elle-même et tout ce qu'elle a à Dieu. C'est ce don que Dieu veut ; c'est pour se donner ainsi que l'homme vit. C'est à réaliser cela que mènent les *Exercices* de saint Ignace.

III. LA PSYCHOLOGIE DE L'ELECTION

Le savoir-faire psychologique de saint Ignace apparaît particulièrement dans cette technique de l'élection qui, dans une matière très délicate, est toute de son invention.

On n'a pas oublié que les *Exercices* ont été conçus et combinés en bonne partie pour que l'élection puisse avoir lieu. Ils ont pour tâche d'amener le retraitant à cet état d'âme — indifférence ou 3e degré d'humilité — en dehors duquel, selon saint Ignace, on n'a guère de chance de pouvoir reconnaître la volonté de Dieu et accepter de l'accomplir. Maintenant que le retraitant y est parvenu, — nous le supposons — l'élection peut se faire.

1. *Quel est donc l'objet de l'élection ?*

Ce ne peut être de déterminer *le but* de ma vie, ce pourquoi je vais vivre. Ce but ne dépend pas de mon choix ; il s'impose à toute créature humaine : nous existons pour servir et glorifier Dieu. La seule chose qui dépend de moi, qui puisse être l'objet de mon libre choix, c'est le moyen par lequel je servirai Dieu. Il existe plusieurs façons ou moyens de servir Dieu. Tous ne me sont pas également agréables. Et, comme moyens, les uns sont meilleurs que les autres. Je puis choisir entre eux.

Sans doute, mais, en considérant le *Fondement,* au début des *Exercices,* je me suis résolu à choisir exclusivement les moyens les meilleurs, ceux qui aident le plus à arriver à la fin. Donc, en ce moment de l'élection, la question qui se pose à moi doit se formuler ainsi : Quel état de vie m'aidera mieux, moi, à servir mon Créateur et Seigneur ? On sait combien la juste façon de poser le problème peut aider à trouver la bonne solution. Saint Ignace le rappelle avec

insistance, il voudrait que le retraitant ne se laissât mouvoir par nul autre motif que le service de Dieu et le salut de son âme.

On voit aussi ce qu'il y a de relatif dans le problème et dans la réponse. Il ne s'agit pas de trouver le meilleur état de vie en soi, mais celui qui m'aidera le mieux, moi, tel que je suis, dans les circonstances particulières où je me trouve.

2. *Comment faire l'élection ?*

C'est la grande question. Une « bonne et saine » élection ne peut se faire que dans l'indifférence ou le 3e degré d'humilité. Mais alors même, les circonstances psychologiques peuvent encore varier beaucoup. C'est le mérite de saint Ignace de l'avoir très exactement discerné.

a) Dieu peut manifester sa volonté à l'âme avec une telle évidence que l'âme n'a plus à chercher mais seulement à obéir. Il s'agit alors d'une grâce quasi-miraculeuse, comme ce fut le cas pour saint Matthieu, ou d'une simple évidence intérieure.

b) L'âme est intérieurement agitée. Tour à tour, elle est « consolée », c'est-à-dire heureuse et ardente, ou triste, veule, pleine de répugnances. L'observation de ces consolations et de ces désolations peut être fort éclairante. Qui donc la console et quand ? Qui la désole et à propos de quoi ? Est-ce le bon ou le mauvais esprit ? Ce discernement se fera à l'aide des règles établies par saint Ignace. Si l'âme est consolée par Dieu au moment où elle incline vers tel genre de vie de préférence à tel autre ; si, au contraire, elle se désole quand elle penche vers un autre plutôt que vers le premier, il semble bien que Dieu la veuille dans le premier.

c) L'âme n'est pas agitée par les esprits mais peut, dans la tranquillité, faire usage de ses facultés naturelles de discernement. Dans ce cas, elle peut recourir aux deux méthodes suivantes ou à l'une d'elles :

aa) La première est analytique et déductive :

On commence par se re-poser exactement le problème : Pour servir Dieu et me sauver, lequel des genres de vie qui se proposent à moi est le meilleur pour moi, le plus aidant ? On prie, demandant à Dieu « de nous faire connaître ce que nous avons à faire pour servir le mieux ». Pas un moment, remarquons-le, saint Ignace ne fait abstraction du secours divin : même lorsque l'âme recourt à ses moyens naturels de voir et de vouloir, il veut qu'elle attende de Dieu que Dieu en assure l'efficacité. Nous sommes loin d'une attitude naturaliste.

Alors on se met à examiner en détail (8) les avantages et les inconvénients de chaque genre de vie, mais toujours du point de vue principal du service de Dieu et du salut de l'âme.

(8) Il est à recommander de le faire par écrit.

On conclut enfin, aussi rationnellement, c'est-à-dire aussi objectivement que possible. Les conclusions prises, on se hâte d'aller les soumettre à Dieu et de lui demander qu'Il daigne les confirmer.

bb) L'autre méthode est nettement intuitive.

En se mettant par l'imagination dans certaines situations et en se posant certaines questions nettes et graves, l'âme s'efforce de provoquer chez elle-même les réactions spontanées d'un sens chrétien que les *Exercices* viennent d'affiner et d'assurer.

On le voit, saint Ignace attache bien plus d'importance aux états d'âme qu'aux méthodes. Celles-ci n'ont qu'une efficacité relative. C'est le subconscient qui nous mène, ou, du moins, qui empêche le conscient d'être maître. Pour être capable d'agir fortement, il faut avoir refait en soi l'unité. Les Exercices tâchent de réaliser cela.

IV. PSYCHOLOGIE DES ADDITIONS

En somme, les *Exercices* sont une suite calculée de méditations faites dans une certaine ambiance psychologique. De ces méditations, saint Ignace, chaque fois qu'il le faut, fixe le sujet et le cadre (l'oraison préparatoire, les préludes, les divers points, le colloque). Sur la façon de procéder durant l'oraison proprement dite, peu de chose, rien que quelques brèves indications :

Ainsi pour les exercices des trois facultés : « il faut vouloir se rappeler et comprendre... On pénétrera le sujet plus en détail par l'intelligence et puis on excitera davantage en soi les affections de la volonté ». *1er Exercice de la 1re sem.*, 1er point, 50.

Pour les contemplations de 2e semaine : « il faut voir les personnes, entendre ce qu'elles disent, considérer ce qu'elles font, puis réfléchir sur soi pour tirer quelque profit », *2e contemplation de 2e sem.*, 114 sq.

D'une façon générale, la *2e Annotation* recommande : « il ne faut pas chercher à apprendre beaucoup, mais tâcher de sentir et de goûter les choses intimement ».

Mais sentir et goûter intimement, avoir des illuminations dans l'esprit et de la dévotion dans l'âme, et, dans ce sens, réussir son oraison, tout cela dépend de Dieu beaucoup plus que de nous. Saint Ignace voudrait qu'on se convainquît « qu'il n'est aucunement en notre pouvoir d'acquérir ou de conserver une vive dévotion. Tout cela est don gratuit de Dieu » *9e règle de la 1re série pour discerner les esprits*, 322.

Seul, l'Esprit-Saint fait trouver Dieu : Nous, nous ne pouvons que nous préparer et nous maintenir dans une ambiance favorable.

Nous préparer à l'oraison et nous maintenir dans une ambiance favorable, ce sont les deux choses que saint Ignace voudrait nous apprendre dans ses *additions* ou avis supplémentaires.

Chose à première vue étonnante, mais qui paraît très juste à la

réflexion, saint Ignace, qui était si réservé dans ses indications quand il s'agissait de l'oraison elle-même, entre en des détails multiples quand il s'agit de cette préparation et de cette ambiance.

Cet art ignatien d'induire en oraison est de la plus fine et de la plus exacte psychologie. Il faut commencer dès la veille : « Au moment où je veux dormir, (il faut) penser, durant le temps d'un *Ave Maria*, à quelle heure je dois me lever et pour quoi faire, résumant le prochain exercice » (*1re add.*, 73).

Le matin, au réveil « on exclura toute pensée étrangère mais on tournera aussitôt son esprit vers le sujet de l'oraison et on s'habillera en entretenant ces pensées en accord avec le sujet de l'exercice » (*2e add.*, 74).

« Au moment de commencer ma contemplation, je me tiendrai debout le temps d'un *Pater*, devant mon prie-dieu et je considérerai comment Dieu notre Seigneur me regarde... » (*3e add.*, 75). Ou comme dit saint Ignace au n. 131, en reprenant la même recommandation : « toujours, avant de m'appliquer à l'oraison, je me représenterai à quoi je vais et *devant qui*... ». Cette *3e addition* est d'une importance particulière : elle tend à transformer du tout au tout la méditation qu'on va faire. Il ne s'agit pas d'une méditation telle qu'on en pourrait faire à son bureau ou ailleurs pour étudier tel ou tel problème de la vie profane. Cette fois, la méditation se fait devant Dieu, avec Dieu. Ce n'est pas seulement avec soi-même qu'on cause, c'est avec Lui, avec Lui surtout. Et, dans ces conditions, l'âme passe presque naturellement de la présence à la conversation. L'oraison, c'est cela.

Manifestement, ces trois additions ou avis tendent à provoquer une certaine concentration de l'âme, à produire un certain climat *intérieur*, qui affecte non seulement l'esprit mais l'imagination et la sensibilité et qui atteigne jusqu'à la sub-conscience. Si cela réussit, l'âme ainsi disposée aura bien des chances, pour peu que Dieu veuille aller à sa rencontre, de trouver de la dévotion.

A ce point de vue encore, l'attitude qu'on prend en oraison est loin d'être indifférente. Dans cette unité vivante qu'est un homme, le corps a tant d'influence sur l'âme. Il faut trouver la position favorable. Ce n'est pas toujours une attitude pénible : cette peine peut distraire. Au contraire, certaines poses qui favorisent la détente physique peuvent aider l'activité de l'âme. Écoutez saint Ignace : « Je me tiendrai tantôt à genoux, tantôt prosterné sur le sol, tantôt couché, tantôt assis, tantôt debout, uniquement soucieux de chercher ce que je veux (Dieu et la dévotion). Si j'atteins ce que je veux, à genoux, je n'essaierai pas une autre position et de même, si prosterné... » (*4e add.*, 76). C'est qu'une conjoncture favorable est chose délicate et fragile ; il suffirait de changer d'attitude pour tout brouiller.

Saint Ignace ajoute ici un conseil d'or : « Dans le point de méditation où je trouverai ce que je veux, je m'y arrêterai, sans souci d'aller plus avant, jusqu'à ce que je sois satisfait » (76). Pourquoi le saint a-t-il placé cela à la fin de la *4e addition*, alors qu'il semblerait logique de le rattacher aux conseils généraux que nous rappelions plus haut ? Saint Ignace n'est pas spécialement soucieux de faire un exposé systématique et logique. Ayant recommandé la constance dans l'attitude choisie pour l'oraison, il trouve naturel de nous exhorter à demeurer tranquillement aussi dans le point d'oraison qui répond à nos désirs.

L'oraison terminée, rien d'utile comme de réfléchir sur ce qui s'est passé. L'exercitant doit se rendre compte de la façon dont il s'est comporté et de ce qui en est résulté pour le succès de l'exercice. Chaque oraison est une expérience, une leçon de choses, dont il faut tirer profit pour les exercices suivants. Cfr *5e add.*, 77. Rien de plus pratique. L'art de prier s'apprend surtout par l'expérience.

L'*ambiance extérieure*, elle aussi, importe beaucoup. Durant ses propres essais, à Manrèse et ailleurs, saint Ignace put s'en rendre compte. Alors cet homme de tempérament actif fut d'avis qu'il ne faut rien négliger de ce qui peut contribuer au résultat désiré. Dans les quatre dernières additions, il donne au retraitant les indications utiles pour produire l'ambiance favorable. Déjà d'ailleurs la *20e annotation* (20) exigeait que l'exercitant se retirât dans la solitude pour être plus libre et plus sûr de n'être pas dérangé.

La *7e addition* (79, 130, 229) recommande de faire usage de la lumière ou de l'obscurité, ouvrant ou fermant portes et fenêtres, selon que cela peut aider le retraitant à trouver ce qu'il désire.

La *8e addition* (80) lui défend de rire ou de provoquer le rire.

La *9e* (81) veut qu'il garde soigneusement ses yeux : les choses qu'on voit peuvent causer de grandes distractions.

Enfin la *10e* (82 à 89) traite de la pénitence extérieure. Celle-ci peut contribuer puissamment à créer une atmosphère, à provoquer la dévotion dans l'âme et à obtenir de Dieu des grâces spéciales.

Fermement convaincu de l'importance de tous ces détails, saint Ignace voulait que « ces dix avis fussent observés avec grand soin » (130).

On a pu le constater, les *Exercices* sont à n'en pas douter le fruit des expériences spirituelles de saint Ignace. Le fait est certain. Si le saint n'avait pas eu « les habitudes d'introspection constante » dont parle le P. Dudon (9), il n'aurait pu composer les *Exercices* ; il n'aurait pas été le psychologue éminent qu'il est.

La Pairelle, Namur. Georges DIRKS, S. I.

(9) *Saint Ignace de Loyola*, Paris, 1934, p. 281.

NOTE SUR LES TROIS DEGRES D'HUMILITE

Ceux qui ont étudié et surtout pratiqué les Exercices sont unanimes à reconnaître l'importance de la considération sur les trois degrés d'humilité. Beaucoup même y voient le sommet de cet itinéraire spirituel, estimant à juste titre qu'à ce stade saint Ignace a introduit son retraitant dans le dernier secret de la sainteté et qu'il l'a préparé adéquatement à l'objectif capital de l'élection.

De fait, il y a dans ces pages une intuition surnaturelle que l'on sent très riche. La présentation par degrés progressifs est nerveuse et frappante. Le contraste entre les deux premiers, de simple indifférence, et le troisième, d'humilité, rend celui-ci particulièrement suggestif.

Mais lorsqu'on en vient à l'explication théologique et ascétique, c'est autre chose ! A parcourir les principaux commentateurs, on en trouve rarement deux qui soient d'accord. L'exégèse du texte, la division tripartite du plan, surtout l'interprétation du troisième degré, dont Suarez déjà déclarait qu'il n'en sortait point, suscitent autant d'hypothèses divergentes. Elles font un peu de ces paragraphes le nœud théologique des Exercices.

Une fois de plus nous voudrions essayer de reprendre le problème et d'y apporter un peu de lumière.

I. LA METHODE

Procédons systématiquement.

Ce qui frappe en premier lieu dans cet exercice, c'est la présentation.

Saint Ignace en sa 3e remarque préalable (1), nous en avertit : « Avant d'aborder les élections, il est très utile, pour s'attacher à la vraie doctrine du Christ notre Seigneur, de considérer avec attention trois manières d'humilité dont nous allons parler, les considérer à plusieurs reprises pendant toute la journée et faire aussi les colloques qui seront indiqués ci-dessous ».

Deux points nous frappent.

Ce n'est pas une méditation proprement dite qu'on nous propose, mais une *considération* : c'est-à-dire une idée à ruminer à longueur de journée et aussi un thème de prière très important, sur lequel on peut faire le triple colloque.

---

(1) Nous adoptons le texte traduit par le Père P. Doncoeur (*Exercices Spirituels*, éditions de l'Orante, 1939) : voir n° 164.

Cette considération est très utile à l'élection. Elle n'est point absolument nécessaire comme la méditation du règne du Christ, des deux étendards ou des trois classes d'hommes.

A cette présentation particulière, les commentateurs ne se sont guère arrêtés. La plupart y ont vu simplement un signe d'excellence. Le sujet est si important qu'on doit y revenir plusieurs fois durant la journée. Avec le Directoire (2), ils ajoutent qu'on peut en faire une méditation proprement dite. Certains, comme le P. Nonell (3), estiment que le sujet est présenté comme facultatif : considération utile pour mieux préparer l'élection.

On n'a guère songé, nous semble-t-il, à rapprocher cette forme de considération de celle du Fondement. Le parallèle est pourtant éclairant. Sans doute ne trouve-t-on pas au Fondement de note introductrice qui indique la méthode adaptée. Mais toute la progression des Exercices suppose, dès la première semaine, les idées du Fondement assimilées et l'attitude de l'indifférence acquise par une longue considération. Aussi le Père Aquaviva interprète-t-il judicieusement la pensée de saint Ignace lorsqu'il écrit dans son Directoire (4) : « Dans la méditation de ce Fondement, le livre des Exercices ne prescrit pas des heures déterminées, comme il se fait pour les exercices suivants. Mais afin que nous débutions par un départ facile, il laisse à chacun de prendre pour cela le temps que lui inspirent ses capacités et sa dévotion ; ou, s'il est nécessaire, il remet à l'instructeur de prescrire ce qui convient ». « Comme il se fait pour les exercices suivants... » sauf pour celui des trois degrés d'humilité. Ne serait-ce pas que cette considération prolonge le fondement et vaut comme lui d'être mûrie patiemment ?

Effectivement, l'étude du contenu confirmera cette hypothèse. L'indifférence s'achève normalement, nous le constaterons, dans l'humilité du 3e degré. L'une et l'autre sont plus que des vérités à admettre ou des objectifs passagers à conquérir. Elles constituent l'attitude surnaturelle fondamentale que saint Ignace suppose chez son retraitant au cours de toutes les méditations suivantes. Ce qu'est le Fondement aux exercices de la première semaine, le 3e degré le devient pour la moitié de la deuxième et pour les autres semaines.

II. LES DEGRÉS

L'examen de cette hypothèse nous introduit au problème du fond.

Considérons, pour commencer, le plan d'ensemble. A ce propos commencent les divergences. Tous les commentateurs sont d'accord

(2) *Directoire pour les Exercices spirituels,* par le Père Cl. Aquaviva, général de la Compagnie, c. XXIX, 8.

(3) J. Nonell, S. J., *Etudes sur le texte des Exercices de saint Ignace,* c. XXV, p. 270.

(4) Ch. XII, 6.

sur le terme d'humilité. Ils la définissent une disposition foncière de soumission à Dieu, selon la formule célèbre de saint Augustin : « Amor Dei usque ad contemptum sui ». Ils ont moins d'ensemble concernant l'étagement de cette vertu en trois degrés.

De l'un à l'autre de ces degrés, y a-t-il progression réelle ? et comment celle-ci s'effectuerait-elle ? Voilà le point du débat. Evidemment, aux termes mêmes de saint Ignace, il existe une sorte de continuité pratique, puisqu'il faut nécessairement passer par le premier degré pour accéder au second et ainsi du reste. En ce sens « la troisième manière d'humilité inclut la première et la seconde » (5). Mais pour la définir en raison du contenu, il existe plusieurs systèmes.

1. A une extrémité nous rencontrons ceux qui rejettent toute gradation réelle.

Ainsi le Père A. Denis (6), faisant état du texte espagnol primitif, où il est parlé non de degrés, mais de modes.

Le Père M. Meschler (7), lui, semble chercher un argument plus solide. Il considère le premier degré comme la disposition absolument nécessaire au salut, donc préalable aux Exercices ; le 2e degré comme l'attitude d'indifférence, fruit du fondement — et ici il a pour lui le texte — ; le 3e comme l'amour du Christ résultant de la seconde semaine. Finalement ces trois degrés d'humilité seraient des modes hétérogènes, des aspects complémentaires d'une seule et même vertu.

Cette opinion n'est guère suivie. L'emploi primitif de l'expression « mode » ne permet pas de traiter celui de « degré » comme une corruption du sens littéral. Et l'étude attentive du texte suggère au contraire une progression formelle.

2. Tout en admettant cette progression, on peut encore l'expliquer d'une manière différente. L'on trouve ici deux systèmes opposés.

Le moins obvie, que nous citons pour mémoire, est celui du Père Tydynkowski (8). Il sépare le premier degré du groupe deux et trois.

Le premier degré, argumente-t-il, contient l'indifférence du fondement, qu'il semble concevoir comme une attitude statique de non-engagement. Le deuxième et le troisième degrés au contraire sont dynamiques. Selon l'expression de saint Ignace, ils déterminent comme la position d'une balance à l'équilibre entre deux objets égaux pour la gloire de Dieu.

Il n'apparaît pas qu'il faille faire pareil état de cette comparaison de la balance. Elle n'est d'ailleurs pas tellement caractéristique, car si elle n'apparaît point dans le fondement, elle se trouve déjà dans l'annotation quinzième qui précède celui-ci. Le directeur y est précisément invité à tenir, à propos du choix de son retraitant, la posi-

(5) N° 167.
(6) A. Denis, S. J., *Commentarii in exercitia spiritualia S^i P^ri N^i Ignatii.*
(7) M. Meschler, S. J., *Le livre des Exercices de saint Ignace de Loyola.*
(8) « Quaestiones disputatae de tribus humilitatis modis ».

tion d'une balance qui n'influe en rien sur l'indifférence de celui-ci.

3. L'autre explication est la plus commune et nous nous y rallions. Elle divise également en deux groupes : 1 et 2 comprenant l'indifférence, 3 une forme nouvelle et supérieure d'humilité.

Cet étagement nous semble déjà suggéré par le texte : « la seconde manière est une humilité plus parfaite que la première... » (9) et plus loin « la troisième est l'humilité la plus parfaite, elle comprend la première et la seconde mais en plus... » (10). C'est ce « plus » qui la distingue des deux autres. Essayons de préciser.

Du Père Roothaan au Père H. Pinard de la Boullaye (11), presque tous les commentateurs voient dans les deux premiers degrés une reprise exacte des conclusions du fondement, c'est-à-dire, de l'indifférence.

En écrivant : « d'où il suit que l'homme doit user des créatures dans la mesure où elles l'aident à atteindre sa fin et qu'il doit s'en dégager dans la mesure où elles l'en détournent... », saint Ignace énonçait déjà le principe du premier degré, lequel « consiste à m'abaisser et à m'humilier autant que je peux de manière à obéir en tout à la loi de Dieu notre Seigneur ».

Et lorsqu'il enchaîne : « pour cela, il faut (12) nous rendre indifférents à l'égard de toutes les choses créées pour autant que c'est permis à la liberté de notre libre arbitre : si bien que pour notre part nous ne voulions pas plus santé que maladie, richesse que pauvreté, honneur qu'ignominie (13), vie longue plutôt que vie courte... », saint Ignace prépare le 2e degré : « je me trouve établi en un tel état que je ne veuille et ne désire pas plus avoir la richesse que la pauvreté, rechercher l'honneur que l'ignominie, souhaiter une vie longue plutôt que courte, au cas où le service de Dieu notre Seigneur et le salut de mon âme seraient également assurés ». En somme le 2e degré est l'application adéquate du fondement au cas de l'élection.

Pourtant le texte continue et saint Ignace, voulant, semble-t-il, marquer par un parallèle le lien qui unit les deux premiers degrés, ajoute : « et cette fois, même en échange de toutes les créatures, ni au prix de ma vie, je n'accepterais d'envisager l'hypothèse d'une faute vénielle ».

De nouveau, l'on a disserté sur cette application. Pour vider le débat, il faudrait au préalable éclaircir un problème théologique discuté. La fuite du péché véniel rejoint-elle toute la perfection

(9) N° 166.
(10) N° 167.
(11) H. Pinard de la Boullaye, S. J., *Exercices spirituels selon la méthode de saint Ignace*, Paris, 1944, t. I, note XIII, p. 184.
(12) Le Père Doncœur a traduit, nous ne savons pourquoi : « il est utile » (n° 23).
(13) Ces derniers mots sont omis dans la traduction du Père Doncœur (n° 23).

comme si elle était simplement son aspect négatif ? Ou laisse-t-elle hors de son domaine l'élimination des imperfections, c'est-à-dire de tout ce qui étant bon n'est pas le plus parfait ?

Evidemment saint Ignace n'est pas entré dans ces distinctions. Il a opté pratiquement pour la première opinion et d'après son texte la fuite du péché véniel rejoindrait exactement l'indifférence.

Ceux qui veulent choisir l'autre sens, sont amenés à conclure, comme le Père Pinard de la Boullaye par exemple, que le 2e degré, tel qu'il se présente, ne constitue pas encore la parfaite indifférence. Car il n'entraîne logiquement que la fuite du mal. Aussi introduisent-ils un degré supplémentaire à inclure dans le second : la fuite de toute imperfection, c'est-à-dire de tout ce qui est relativement moins parfait. Le fondement y ferait allusion lorsqu'il dit : « désirant et choisissant cela seul qui conduit davantage à la fin pour laquelle nous sommes créés » (14).

La gradation de ce premier groupe a donc pour but de présenter avec un relief particulier l'attitude de la parfaite indifférence.

Mais la ligne est tout à coup brisée lorsqu'on passe au 3e degré.

Ici les auteurs sont en général d'accord pour trouver une double nouveauté : et dans l'objet et dans la méthode. L'objet n'est plus la gloire du « Dieu caché » mais l'amour du Christ incarné. La méthode est de pur amour, elle s'appuie sur l'intuition du cœur et délaisse la logique de l'esprit.

Cette donnée nouvelle nous mène au cœur du problème. Avant d'y venir, retenons de ce premier contact avec les textes une leçon précieuse. C'est qu'il ne faut pas trop s'obstiner sur les nuances des mots. Saint Ignace est homme d'une géniale intuition surnaturelle. Ce n'est ni un maître en scolastique, ni surtout un artiste du style. Conducteur d'âmes, il sait ce qu'il leur faut et il le dit sans raffinements. Aussi, plutôt que de s'enfoncer dans une stérile dissection verbale, vaut-il mieux adopter d'emblée ses vues pour en clarifier çà et là l'expression.

Après l'exposé du 3e degré, saint Ignace recommande le colloque des trois classes d'hommes. Or ce colloque reporte lui-même à celui des deux étendards. Pourquoi cet intermédiaire ? A cause, semble-t-il, de la note qui se trouve en conclusion de la référence : « lorsque nous nous sentons une affection ou une répugnance pour la pauvreté réelle, quand nous ne sommes pas indifférents à la pauvreté ou à la richesse, il est très utile pour éteindre cette affection désordonnée de demander dans les colloques, — même en dépit des sentiments charnels, — que le Seigneur nous choisisse pour la pauvreté réelle et (affirmer) que nous voulons, demandons et implorons seulement ce qui sera le service et louange de sa Divine Bonté » (15).

(14) N° 23.
(15) N° 157.

III. LE TROISIEME DEGRE

Le paragraphe du 3e degré constitue le point crucial de la considération. La double nouveauté qu'il apporte est sans doute une trouvaille. Elle répond d'emblée à la psychologie d'une âme surnaturelle. Néanmoins, telle qu'elle est formulée, elle résiste à l'analyse théologique, à preuve l'inépuisable controverse des commentateurs.

Deux propositions semblent en effet s'y affronter d'une manière irréductible. D'un côté l'on « suppose que la louange et la gloire de la Divine Majesté soient égales ». De l'autre on « choisit la pauvreté avec le Christ pauvre de préférence à la richesse » et ainsi de suite... Or en bonne logique, ou bien la gloire de Dieu, étant égale, ne motive aucune préférence, ou bien le choix de la pauvreté avec le Christ pauvre détermine à lui seul une plus grande gloire de Dieu. C'est ce que déjà reconnaissait Suarez ([16]).

1. Les commentateurs.

Les commentateurs se heurtent tous à ce dilemme. Et ils n'arriveront pas à le surmonter car ils se placent sur un terrain où il est de fait insurmontable : celui du choix objectif. Pour eux, en effet, il s'agit réellement d'un cas concret où, tout bien pesé, la gloire de Dieu apparaît égale en chaque éventualité. Dès lors ils en sont réduits à sacrifier ou la logique ou le texte.

1. Voici d'abord ceux qui sauvent le texte.

Pour eux le troisième degré constitue réellement un niveau supérieur où l'indifférence la plus parfaite le cède à l'humilité. Celle-ci est recherche positive de la souffrance par parti pris d'amour pour le Christ.

Mais alors pourquoi saint Ignace a-t-il limité ce principe général à la seule hypothèse d'une gloire égale de Dieu ?

Peut-être pour rencontrer le cas extrême de cet amour de parti pris pour le Christ souffrant... Il reste qu'ainsi proposée l'hypothèse paraît utopique et ne se rencontre guère dans les faits. Aussi nos auteurs cherchent-ils de subtiles échappatoires.

Le Père A. Denis par exemple présume qu'un état de vie moins parfait, considéré avec tous ses actes de détail, peut équivaloir devant Dieu à un état supérieur en soi. Ainsi, dit-il, le choix de la vie épiscopale, avec tous ses actes, égalerait pour tel ou tel le choix des vœux de religion.

Contre cette glose proteste le Père Tydinkowski. Il veut au contraire que l'égalité se rencontre entre les objets immédiats de l'élection, selon le sens obvie du texte. Et il invoque des exemples qui ne sont pas, à vrai dire, fort convaincants : un pauvre se demande s'il

(16) A. Suarez, S. J., *De spiritualibus exercitiis sancti Ignatii.*

doit ou non accepter d'un riche bienfaiteur, décidé à construire une église, l'honorable mandat de réaliser ce projet ; un homme, ayant résolu d'aller à la messe en semaine à trois milles de là, peut s'y rendre à pied ou en voiture...

Au fond, l'on sent très bien que la suppression de la clausule ignatienne arrangerait beaucoup mieux ces commentateurs.

Ils passeraient ainsi tout simplement, de l'indifférence à l'amour des souffrances avec le Christ, étant bien entendu que la gloire de Dieu s'en trouve augmentée. Devant le texte actuel ils sont entraînés à des suppositions compliquées. Et leur conclusion la plus fréquente est que cette conjoncture d'une gloire égale de Dieu ne se manifeste guère avec évidence dans la vie quotidienne. Elle constitue plutôt des cas exceptionnels, des situations héroïques comme on en rencontre dans la vie des saints ([17]). Le 3e degré une ou deux foïs au cours de la vie... On se demande si cela vaut la peine d'y réfléchir et de prier une journée durant.

2. Est-il possible de trouver une explication plus logique et surtout plus proche de la vie réelle ? D'autres s'y sont essayés, mais toujours sur le même plan d'un choix objectif : Suarez dans la suite de son traité, le Père de Ponlevoy ([18]), et récemment le Père Pinard de la Boullaye.

A les entendre, il s'agit toujours, dans le troisième degré, de rechercher la plus grande gloire de Dieu. Et la seule attitude qui vaille est la soumission à la volonté divine, c'est-à-dire au fond la parfaite indifférence. Mais saint Ignace, pour mieux assurer cette dernière, prend un autre biais. Il apporte un motif nouveau d'une efficacité psychologique supérieure : l'amour du Christ incarné et la contagion de son exemple.

La clausule « à supposer que la louange et la gloire de sa Divine Majesté soient égales » est donc surtout une manière de parler. Ici l'on sacrifie le texte à la logique. Elle n'a d'autre but que d'insister, au prix d'une ambiguïté peut-être, sur le rôle de l'amour. Il reste entendu que choisir la pauvreté avec le Christ pauvre, c'est procurer en fait une plus grande gloire à Dieu. Mais tout simplement la raison se tait, elle ignore ce motif trop raisonnable ; seul le cœur parle et il trouve dans l'exemple du Christ ce qui convient le mieux et au service de Dieu et au salut de l'âme. Suarez interprétait : « abstraction faite de la considératon de la gloire de Dieu ».

Cette solution a l'avantage de remettre le 3e degré dans la pratique de la vie courante. Mais au fond elle subtilise adroitement la clausule contestée. Les commentateurs précédents, pris de scrupule, avaient résisté au désir de la supprimer. Pour trouver une solution

(17) Nombreux exemples dans l'ouvrage du Père Pinard de la Boullaye.

(18) Père de Ponlevoy, S. J., *Commentaire sur les Exercices de saint Ignace*, p. 252-253.

plus viable, ceux-ci la laissent subsister sans doute, mais ils lui enlèvent son sens. Ils en font une manière malheureuse de s'exprimer, un moyen de souligner le nouveau motif de l'amour. S'ils voulaient traduire adéquatement la pensée de saint Ignace, il leur faudrait parler à peu près comme ceci : « Le but de toutes nos démarches terrestres est la plus grande gloire de Dieu. Or l'exemple du Christ et la nature même de la vie surnaturelle prouvent, l'un par les faits, l'autre par l'analyse théologique, que la voie de la pauvreté, de l'humiliation, de la souffrance procure de soi une plus grande gloire de Dieu. Donc il convient d'avoir pour cette voie une préférence objective. Mais — ajouteraient-ils — le meilleur moyen d'y atteindre, c'est, plutôt que raisonner théologie, aimer simplement le Christ pauvre, humilié, souffrant et l'imiter par amour... ».

2. Appréciation.

Cette préférence objective pour la pauvreté, l'humiliation, la souffrance, la première opinion voudrait y venir comme y vient la seconde. Finalement selon l'une et l'autre, le 3e degré enseignerait simplement des vertus nouvelles comme la pauvreté, l'humilité, la patience...

Mais, dans ces conditions, qui ne voit la bifurcation radicale d'avec les deux degrés précédents ? En ceux-ci, il s'agissait de préparer l'élection. On y établissait la disposition subjective préalable au choix, c'est-à-dire l'indifférence. Puis, tout à coup, l'on passe de ces dispositions requises au contenu objectif du choix lui-même. On y cherche quelles vertus y seraient le mieux satisfaites et l'on conclut : la pauvreté, l'humilité, la patience... D'où l'urgence de s'y entraîner à l'avance.

Mais de pareille progression, toute suite logique est définitivement exclue. Et l'on en vient à penser, par devers soi, qu'il eût beaucoup mieux valu arrêter au second degré les préparatifs de l'élection, quitte à réserver aux exercices ordinaires de la deuxième ou troisième semaine la présentation de ces vertus distinctes. Autrement dit on aurait pu supprimer toute la considération. C'est là un résultat assez décevant par rapport aux promesses du début. Mais est-il nécessaire ? Nous ne le croyons pas.

Ajoutons une remarque.

Dans la conclusion finale sur le triple colloque ([19]), saint Ignace emploie une formule un peu déroutante : « si égaux ou plus grands en seront le service et la louange de sa Divine Majesté ». Quoi qu'il en paraisse, ceci ne vient pas à notre sujet. En effet la clausule ainsi reprise et modifiée n'entre plus dans la définition du 3e degré. Elle fait partie d'une exhortation et prend le sens d'une formule pieuse,

(19) N° 168.

équivalente à « s'il plaît à Dieu », dont les termes particuliers sont suggérés par le contexte précédent.

3. Solution.

Les explications précédentes montrent au moins que le texte ignatien n'est pas d'une rigueur parfaite et qu'il est opportun de le préciser. Nous allons tâcher de le faire d'une manière plus heureuse, en nous inspirant davantage de l'intuition d'ensemble.

De ce point de vue, il nous paraît d'emblée que la continuité doit être réelle entre les degrés. Pour cela, il faut renoncer à considérer le 3e degré comme une préférence objective ; y voir plutôt une disposition subjective préalable, comme l'indifférence, à l'élection.

Précisément ce que nous remarquions au début de la méthode nous met sur la voie. Saint Ignace établit, semble-t-il, un lien très étroit entre la considération des trois degrés d'humilité et celle du Fondement. Ce dernier détermine l'attitude de l'indifférence qui trouve exercice et confirmation à travers toute la première semaine. A partir de la seconde semaine, la rencontre du Christ enfonçant l'âme dans le surnaturel, l'indifférence s'achève en une attitude supérieure, l'humilité. L'ensemble ainsi achevé est présenté par saint Ignace comme la préparation adéquate à ce but suprême des exercices : discerner la volonté de Dieu dans l'élection. Creusons cette nouvelle conception.

Au seuil des exercices, saint Ignace trouve son retraitant lesté d'un lourd et tenace préjugé : celui de l'amour-propre. D'instinct, tout homme en effet va à ce qui lui plaît. Et, même dans les choix les plus réfléchis, son amour-propre est habile à ménager avec le devoir les plus avantageux compromis.

Le Fondement vient précisément remettre la chose en ordre. Saint Ignace y établit la nécessité d'une attitude réflexe, d'une disposition acquise qu'il dénomme l'indifférence. Entendons-nous. Il ne s'agit pas d'insensibilité mais plutôt d'une sorte d'objectivité impartiale, qui stoppe le processus naturel de la délibération pour poser avant tout choix la question cruciale : quelle est la volonté divine ? Après quoi le sujet décide en toute sérénité ce qui sert davantage la gloire de Dieu, que ce soit pour ou contre le désir de son amour-propre.

Dès ce moment se trouve donc neutralisé le grand fauteur d'illusions et de compromis. Mais avec la rencontre du Christ une sagesse nouvelle apparaît au retraitant : prédilection pour la pauvreté, l'humiliation et la croix. Cette sagesse, qui s'appuie sur l'exemple du Christ, doit évidemment se trouver justifiée par toute l'économie surnaturelle et elle procure nécessairement une plus grande gloire de Dieu. De fait l'abnégation a un rôle capital dans la vie chrétienne. Non seulement elle assure l'ordre moral, mais encore elle dépouille l'âme d'elle-même, elle la décentre de soi pour la recentrer en Dieu.

L'ordre surnaturel fait de nous des fils de Dieu, il transforme peu à peu notre psychologie naturelle en une attitude acquise proprement divine, dans laquelle nous nous oublions tout à fait pour vivre devant le Père. Aussi cette abnégation peut-elle être l'objet d'une prédilection ; non parce qu'elle entaille la nature, — ce serait du « dolorisme », — mais parce qu'elle la purifie en vue d'un amour désintéressé.

De cette sagesse nouvelle, saint Ignace va tirer pour l'élection une disposition plus parfaite encore que l'indifférence. Ce qu'il propose cette fois, c'est un « préjugé », mais un préjugé surnaturel qui porte à l'oubli de soi et au renoncement. Ce qu'il nomme : humilité du 3e degré.

Répétons-le. Ce n'est pas simplement une prédilection pour la souffrance purificatrice d'amour, mais une manière de voir qui s'exerce à l'occasion de tout choix, en un sens contraire au préjugé initial de l'amour-propre. Il y est donc toujours question de découvrir uniquement la plus grande gloire de Dieu. Mais désormais, pour être plus sûr d'y parvenir, l'exercitant se fait plus qu'indifférent. Il penche d'avance, par goût personnel, vers la souffrance. Que ce soit en vertu d'un amour passionné pour le Christ ou après mûre réflexion théologique, peu importe. Sans doute le premier argument est-il plus accessible à tous et plus frappant, surtout au milieu de la seconde semaine. Mais l'intuition du cœur et l'analyse de l'esprit justifient ici la même attitude.

Avec le 3e degré, l'élection n'est donc pas entraînée automatiquement, sous le poids d'un parti pris, du côté du renoncement, mais tout simplement éclairée d'une meilleure lumière surnaturelle. Ce qui ne l'empêchera nullement de trouver la volonté de Dieu aussi bien dans ce qui plaît à la nature que dans ce qui sert le renoncement. Aussi, bien loin de supprimer l'indifférence, cette humilité la parachève comme attitude surnaturelle, dépassant toutes les normes du bon sens qui auraient pu suffire jusque-là, pour s'élever d'un coup au seul plan de la grâce.

Voyons les choses plus concrètement encore.

Un homme ainsi fondé en humilité se dira avant l'élection : « Quelle est la plus grande gloire de Dieu ? Cela seul m'importe... Tant mieux si elle se trouve du côté de la souffrance avec le Christ souffrant, car c'est là que vont mes préférences ». C'est-à-dire qu'il raisonne exactement à l'opposé de jadis. Car alors il pensait, même en aimant le Bon Dieu : « Quelle chance si la volonté divine coïncide avec mon agrément personnel ».

Ce changement de point de vue n'a l'air de rien. Mais, pour qui connaît l'homme par expérience, il est décisif.

Car il confère tout à coup une extraordinaire lucidité surnaturelle. Jusqu'à présent, dans le choix, l'amour-propre éclairait surtout

le côté des petits avantages personnels et l'indifférence avait fort à faire pour ne point se laisser prendre à l'illusion. Maintenant le 3e degré éclaire l'aspect de la purification surnaturelle. A cette lumière, on est assuré de découvrir, jusqu'en ses moindres nuances, la volonté divine.

Par voie de conséquence, pareille attitude assure de ne jamais défaillir dans l'exécution. Car dans les difficultés inévitables, sacrifices à s'imposer ou épreuves à supporter, elle soutient l'élan par un amour désintéressé. Et dans les passes plus dangereuses du succès ou du bonheur humain, elle garde l'âme dans une certaine défiance d'elle-même et l'empêche de s'alanguir en oubliant le Seigneur.

Ainsi compris, le 3e degré devient d'un usage quotidien. Loin d'être réservé à des cas exceptionnels, il intervient dans les choix incessants de notre vie spirituelle. Sans doute, pour s'exercer habituellement, requiert-il une sainteté très avancée. Mais au moins traduit-il l'attitude journalière, la façon de voir des saints. Bien plus que dans les exemples exceptionnels de persécution, nous la verrions à l'œuvre dans ces lignes à la fois charmantes et héroïques de sainte Thérèse de l'enfant Jésus : « Autrefois, dans le monde, en m'éveillant le matin, je pensais à ce qui devait m'arriver d'heureux ou de fâcheux dans la journée : si je prévoyais des ennuis, je me levais triste. Maintenant c'est tout le contraire : pensant aux peines, aux souffrances qui m'attendent, je me lève d'autant plus joyeuse et pleine de courage que je prévois plus d'occasions de témoigner mon amour à Jésus et de gagner la vie de mes enfants, puisque je suis mère des âmes » (20).

Voilà l'idée que nous suggère l'intuition générale des Exercices. Mais maintenant le texte ? En particulier le sens de la fameuse clausule : « à supposer que la louange et la gloire de sa Divine Majesté soient égales... ? ».

Dans notre perspective, celle-ci ne paraît pas tellement malheureuse. Saint Ignace, en effet, n'y veut nullement requérir une alternative objectivement égale pour la gloire divine, ce qui nous relègue en de lointaines hypothèses et fait du 3e degré une vertu étrangère à l'indifférence et hors de propos pour l'élection. Pas davantage, il ne recourt à une formule compliquée pour insister sur le seul motif de l'amour imitateur du Christ, en semblant, juste avant l'élection, se défier des services de l'intelligence et de l'attitude d'indifférence. Mais tout simplement, il entend par là que, devant une alternative quelconque, on se dise comme à priori : « si la gloire de Dieu est égale ou le permet, je prends la voie de la souffrance ». Si l'on veut, la clausule ignatienne, au lieu d'avoir en ce cas une signification ob-

(20) « Conseils et Souvenirs » (suite à « l'histoire d'une âme écrite par elle-même).

jective, — par rapport à l'objet du choix —, désigne une attitude subjective dans celui qui choisit.

Finalement le 3e degré nous apparaît comme le sommet des Exercices, entendons la fin de la montée, le début de ce haut plateau d'où l'on découvre tous les horizons spirituels. Avec lui s'achève la préparation adéquate au but suprême qu'est l'élection et nous est livrée peut-être la clé du plus beau secret de l'œuvre ignatienne.

C'est aussi, pour la vie spirituelle entière, la quintessence, la géniale formulation du plus pur esprit de l'Évangile.

On comprend dès lors que saint Ignace l'estimait digne d'une longue considération durant la retraite. Il a présenté ce sujet comme « très utile avant l'élection... » (21). S'il ne l'a pas déclaré nécessaire comme celui de la pure indifférence, c'est évidemment qu'il lui semblait, par sa hauteur même, réservé aux âmes d'élite et perceptible seulement à un sens spirituel affiné. Dans les annotations générales 15 et 16 (22), il conseille au directeur d'y installer discrètement son retraitant : indifférence pour commencer, puis, au cas où celui-ci serait lié par l'amour-propre, humilité. Et, dans les Constitutions de la Compagnie de Jésus, il propose l'attitude habituelle du 3e degré aux candidats d'abord dans l'examen général, à ses religieux ensuite dans une des règles les plus importantes, la règle onzième.

IV. LE TROISIÈME DEGRÉ DANS LES EXERCICES

Ainsi fixée la notion essentielle, nous pouvons vider un dernier débat : celui du 3e degré dans les exercices.

De l'avis unanime, la considération de l'humilité prépare aux élections après les exercices des deux étendards et des trois classes d'hommes. Pourtant les commentateurs lui attribuent un rôle fort différent d'après leur synthèse préconçue. En tout cas, puisqu'ils tiennent tous le 3e degré pour une préférence de contenu objectif, il leur devient très difficile de lui assigner une fonction précise.

1. La logique intrépide voudrait que cette considération ne prépare pas l'élection. Car elle est un parti pris. Elle a donc choisi d'avance. Aussi une élection ne peut-elle se placer que sous le signe de l'indifférence.

2. Mais il faut, quand même, se mettre en règle avec les textes. On cherchera donc parmi les rôles secondaires. Par exemple, celui de régulateur. Facultative selon le Père Nonell, nécessaire pour le Père de Ponlevoy, l'humilité constituerait un contrepoids éventuel, un argument de réserve, au cas où l'indifférence ne suffirait plus. Elle n'entrerait sans doute pas dans les considérants proprement dits, mais ferait « viser plus haut afin d'atteindre plus sûrement ».

(21) N° 164. (22) N°s 15 et 16.

Ou encore l'humilité viendrait faire pencher la balance au cas où la gloire de Dieu resterait indécise. Ou elle préparerait aux grandes luttes de l'exécution. Ou elle donnerait d'agir avec joie et générosité.

3. Pour nous, la considération du 3e degré occupe une place toute désignée avant l'élection. Mais elle n'est point dans la ligne des autres exercices : les deux étendards, les trois classes d'hommes. Elle fait plutôt suite au Fondement dont elle prolonge la ligne.

Les autres exercices visent des objectifs passagers. Ces deux considérations éclairent une attitude en continuel exercice dans la recherche de la volonté divine. Mise à part la présentation tripartite, on pourrait dire qu'il y a deux degrés dans la disposition souhaitée au retraitant : au-dessus du préjugé de l'amour-propre, le premier degré de la parfaite indifférence ; au-dessus de l'indifférence, le degré supérieur du préjugé de l'humilité.

Cette humilité par ailleurs ne survient pas tout à fait à l'improviste au cours de la seconde semaine. Elle est préparée par maintes insinuations : celle du Règne, « ceux qui voudront faire preuve de plus d'amour et se signaler en tout service de leur roi éternel et seigneur universel... » (23) ; celle du colloque des deux étendards, « la grâce d'être admis dans la plus grande pauvreté d'esprit... et aussi bien dans la pauvreté réelle, par le support des opprobres et des injures, pour l'imiter ainsi de plus près... » (24).

Se référant à la remarque préalable : « il est très utile de s'attacher à la vraie doctrine du Christ » (25), beaucoup divisent comme suit l'enchaînement des exercices préalables à l'élection : préparation de l'intelligence dans les deux étendards, préparation de la volonté dans les trois classes d'hommes, préparation du cœur, mais au fond préparation supplétive, dans les trois degrés d'humilité.

Nous croirions plus volontiers que cette dernière considération vise à autre chose. Plutôt qu'à préparer le cœur, — ce qui nous semble acquis dans le Règne, — elle initie l'intelligence et la volonté à une nouvelle manière de voir, celle des saints. Si bien que le retraitant, armé d'indifférence et bientôt de cette humilité, s'attache au Christ dans le Règne, discerne clairement son programme spirituel dans les deux étendards, répare les failles de sa volonté dans les trois classes et se trouve à même d'aborder l'élection.

Ainsi, sous une formule non pas obscure mais un peu maladroite et qu'il faut légèrement retoucher, saint Ignace nous livre la plus belle probablement de ses trouvailles spirituelles.

Bruxelles, 24 août 1948. J. Delépierre, S. I.

---

(23) N° 97. (24) N° 147. (25) N° 164.

POUR CONTEMPLER ET SERVIR L'AMOUR

Plus qu'aucune autre méditation des Exercices de saint Ignace, la fameuse « *Contemplation pour obtenir l'amour* » divin... embarrasse généralement les directeurs de retraite. Ils voudraient, ici surtout, ne trahir en rien la pensée du saint. Or, les directoires eux-mêmes ne s'accordent pas tous sur la place qui revient à cet exercice, sur l'unité profonde de sa structure, et, par conséquent, sur la manière dont on le proposera.

Dans les pages présentes il ne peut s'agir, bien entendu, d'un apport nouveau à tant d'études sérieuses et connues, moins encore d'un commentaire intégral du texte ignatien ; quelques simples réflexions et suggestions pratiques voudraient mettre à la portée de moins initiés ce qui semble l'essentiel dans ce dernier chapitre des Exercices.

* * *

Et tout d'abord, où situer, dans la pensée de saint Ignace et dans la ligne des Exercices, la « Contemplation pour l'Amour » ?

On peut dire que le but des Exercices est de faire découvrir au retraitant la volonté de Dieu et de l'entraîner à la vivre. Non pas de cette manière commune qui est indispensable à tout homme pour le salut, mais de façon à rejoindre la perfection du devoir d'état dans le genre de vie où Dieu l'invite à se fixer. Et puisque les Exercices ne s'adressent normalement, dans leur teneur intégrale, qu'à une élite, il va de soi qu'ils appellent à un dépassement peu banal : il s'agit, non surtout de se défaire de vices ou d'inclinations prochainement capables d'un dérèglement grave, mais de redresser jusqu'aux moindres affections désordonnées ; de même, au delà des volontés de précepte du Seigneur, c'est avec les invitations secrètes, avec les plus délicates nuances de son bon plaisir, que les Exercices prétendent accorder le vouloir du retraitant. Le tout du tout, dans la vie spirituelle, ne revient-il pas à être « docibilis Dei » ? L'attitude finale du contemplatif sera donc résolument toujours celle d'une rencontre et d'une fusion de deux vouloirs, non pas une spéculation, même très élevée, ni une admiration sans assimilation, ni une extase intellectuelle s'achevant dans une pure complaisance pleine de quiétude. Toute lumière ici-bas n'est-elle pas en vue de l'amour, et celui-ci, avant la patrie, ne restera-il pas toujours jusqu'à un certain point action, ascèse même, service et dévouement en tout cas ?

Découvrir Dieu revient tout d'abord à savoir ce qu'il nous veut ; et l'aimer, c'est par-dessus tout faire ce qui Lui plaît. Les maîtres

de la spiritualité ignatienne sont unanimes à souligner le caractère réaliste, pratique, actif de notre prière. Est-ce à dire que le jésuite contemplatif éprouve seulement comme un besoin de libération au trop-plein des énergies accumulées dans l'oraison et que sa disponibilité à servir ne soit qu'un exutoire et la voie de sortie naturelle d'un enthousiasme débordant ? Non, c'est plutôt l'humble et frémissante docilité envers le premier Amour, découvert, fixé obstinément, de plus en plus absorbant, et qui, d'en haut, avec une force toujours renouvelée et croissante, remplit irrésistiblement et meut à son gré l'âme préalablement vidée de tout obstacle et d'elle-même, affranchie des entraves, libérée des timidités égoïstes. Voilà à quoi disposait le continuel « vince teipsum », la purification progressive, la désappropriation impitoyable du moi : ainsi spiritualisées et simplifiées, nos forces ne sont plus qu'activité pure, toute polarisée par le premier moteur qu'est l'Amour suprême. *Ponens omnem curam in una re sola, scilicet in serviendo Creatori suo. Amor qui me movet descendat desursum...* Quand saint Ignace parle d'amour, il ne le conçoit guère que comme une activité et une extradition totale du moi au profit de l'autre ; et c'est vers cette attitude de mise à disposition et de parfait service qu'il oriente toute contemplation.

Et voilà ce que montre précisément la célèbre contemplation finale des Exercices. Sa place est significative au terme de ce livre d'or, ou mieux au seuil de la « cinquième semaine ». Plus qu'une simple méditation de clôture, elle veut être une transition vers la vie concrète où l'on va rentrer, avec un regard et un cœur nouveaux. La remarque a été faite mainte fois : située en dehors du cadre des quatre semaines, rédigée dans un style plutôt scolastique qui permet de supposer sa composition tardive et additionnelle, rangée pour ainsi dire entre les modes de prier, si utiles pour les divers états d'âme et les circonstances changeantes de la vie quotidienne, la « Contemplation pour l'Amour » est une méthode de spiritualité pour trouver Dieu en tout et Le servir toujours. C'était chose relativement aisée au temps béni de la retraite. Mais après ? Qui ne se le demanderait ? Les vues sereines et la hiérarchie magistrale du Fondement deviendront-elles réalité ? le resteront-elles ? Il faudra user des créatures ; le tout est d'en user bien, et ainsi de servir Dieu par amour et de L'aimer en Le servant. Mais le contact journalier avec elles ne réveillera-t-il pas les attraits instinctifs et les sourdes répugnances de la vieille nature ? Il faudrait passer, indifférent à tout cela, le regard et le cœur fixés sur l'unique nécessaire, sur ce qui aide le plus vers Dieu et l'accomplissement de son bon plaisir. N'est-ce pas là un détachement utopique pour notre pauvre cœur de chair? *Exuentes se amore omnium creaturarum...*

Heureusement, pour éviter les catastrophes, qui furent l'objet des méditations en 1re semaine, le moyen idéal vers la fin a été décou-

vert et employé, l'humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Moyen souverainement utile pour nous, le plus proche qui soit de la fin et qui participe par conséquent de la dignité absolue et de la puissance d'attraction de celle-ci.

Or, voici que l'âme, sérieusement détachée de la vanité, s'est attachée avec passion à Jésus-Christ, et à Jésus-Christ crucifié ; avec Lui, dans le troisième degré d'humilité, point culminant des Exercices, elle s'est établie résolument, comme par disposition habituelle, en la préférence de sa croix, du reste par pur amour. Une âme ainsi disposée ira sûrement et d'instinct vers tout ce que son Seigneur préfère ; elle embrassera ce qu'il y a de meilleur ; elle s'habitue à voir et à aimer, en tout, ce que Lui voyait et embrassait. Le plus dur étant désormais accepté d'avance par amour et même souvent préféré, la vie, quelque agréable ou bousculée qu'elle soit, n'éloigne plus de Dieu, mais y mène. S'abstenir des créatures ou s'en servir, on le fera indifféremment, alternativement, avec aisance, d'après que le regard contemplatif, exercé à l'imitation de celui de Jésus, le conseillera. *Christo soli vivit... eumque loco... rerum omnium habet.* Or, précisément, ce regard, durant la retraite, avait été absorbé par Jésus. A la dernière contemplation de quatrième semaine, suivant encore et jusqu'au bout sa règle idéale et son modèle de vie parfaite, *exemplar et regula nostra quae est Christus...*, le retraitant avait reçu pour ultime consigne, de la part des Anges de l'Ascension, de regarder, désormais, avec une âme pleine de ciel, la terre elle-même ; d'y chercher, d'y découvrir, d'y aider l'ascension sourde de tout à la suite de Jésus, *captivam ducens captivitatem.* La chose est capitale à noter : c'est sur ce conseil que saint Ignace *termine* les Exercices. La découverte à peine faite de la Divinité en soi et de l'Amour invisible, dans lequel l'humanité du Christ est rentrée, voici déjà que l'âme se voit conviée, par amour effectif, à faire pour les autres ce que le Sauveur a fait pour elle, ce que la Divinité a fait pour l'humanité sainte de Jésus. Et c'est ainsi qu'elle va à la fois contempler et servir le premier Amour.

Mais où celui-ci est-il à notre portée ? Partout, en nous et autour de nous, dans l'écho de sa prodigue bonté créatrice et rédemptrice, et dans la réponse tâtonnante de la terre aspirant à revenir à Dieu. *Omnis creatura ingemiscit...* Dieu et son œuvre ne sont ni séparés ni distants...

Par amour de l'Amour, aider l'amour encore maladroit des créatures à atteindre l'Amour plénier, et, par ce service, croître soi-même dans la perfection de l'amour,... tel est désormais le sens et la mystique de notre vie. *In omnibus amare et servire !*

Mais cela suppose qu'un peu à l'exemple des anges et des saints, dont parlera le grand premier prélude, à l'exemple surtout de l'âme de Jésus, notre âme sache rester fixée dans la contemplation de

Dieu, tout en le servant. Ce qui suppose qu'au moins une fois elle ait pu fixer Dieu jusqu'à en rester éblouie. Sous peine d'un déchirement intime, c'est donc dans les choses, les hommes, les événements, la vie de tous les jours, que nous devons voir Dieu et le servir par amour. Si ce Dieu d'amour s'est révélé déjà et se révèle de plus en plus au retraitant dans l'humanité de Jésus à travers sa vie cachée, publique, souffrante et glorieuse, à présent c'est dans l'humanité totale du « corps du Christ » et dans la terre elle-même, son milieu et son atmosphère, qu'il y a lieu d'étendre et de continuer cette découverte. A quoi aurait servi, autrement, la grâce demandée au long des trois semaines, de connaître, d'aimer et de suivre l'Homme-Dieu ? En lui, comme dans son image parfaite, on s'est habitué à voir Dieu ; à présent, au delà de l'Ascension, l'exercitant est invité à fixer, un instant au moins, Dieu en lui-même, dans son mystère d'Amour et d'amabilité. Et, tout comme l'œil qui a fixé le soleil, en garde la rétine pleine de lumière, au point de poser sur toutes choses des taches de soleil, ainsi, au sortir de la grande « Contemplation pour obtenir l'Amour », comme en un exercice à la fois rétrospectif et qui couronne les Exercices, mais en même temps en un essai de vue nouvelle et de vie nouvelle, le retraitant d'hier s'entraîne avec plénitude, avec ivresse, j'allais presque dire formellement et pour elle-même, à une contemplation dont il ne pourra pas ne pas garder l'âme aimantée. Sans doute, pareille vue ne pourra lui être habituelle à travers la vie de tous les jours ; mais au moins son inclination naturelle, sa hantise, après avoir contemplé l'Amour incréé — *quanto magis res est digna consideratione !* — sera désormais de Le chercher, surprendre, écouter, servir éperdûment partout et en tout et à tout moment, *Num quem diligit anima mea vidistis ?...* de L'aimer et de Le faire aimer. Vocation splendide ! C'est le cas de dire, comme pour la contemplation qui introduisait à la vie de Jésus : *Vocatio quae iuvat ad contemplandum... et contemplatio quae iuvat ad vitam.*

Et qu'est-ce qui de nous-mêmes, dans cette vie au service d'un Amour partout et toujours présent, agissant et vivant, qu'est-ce qui pourrait échapper ou se refuser à son emprise ? La question peut-elle se poser ? *Amans amato et vicissim amatus Amanti... Alter alteri...* Face à face de présence, mais d'une présence vitale, et, du coup, échange mutuel de ce qu'on a et de ce qu'on est : *ut det et communicet...* passage de l'un dans l'autre avec armes et bagages. Comme entre des vases communicants, pas de cesse, tant que le niveau commun n'est pas atteint. *Usque ad summum !... Desiderat dare seipsum... in quantum potest.* L'amour est essentiellement vie, c'est-à-dire activité et donation et générosité, qui n'a de repos que dans l'union des vouloirs.

Amor in operibus... Amor in communicatione... Telle semble être la portée des deux célèbres remarques préliminaires, si profondes

et pourtant si obvies, par lesquelles saint Ignace a voulu nous prémunir contre bien des illusions et nous introduire en même temps au cœur du problème de la vie.

Et, par le fait, il situait notre « Contemplation pour l'amour ».

* * *

C'est donc une réponse au problème *de la vie mixte* qui constitue l'unité de l'exercice sur l'Amour. On l'a dit déjà : dans la pensée de son auteur, il invite, au delà des Exercices achevés, à l'apprentissage formel d'une vie « dans le monde comme n'étant pas du monde », d'une vie *de contemplatif dans l'action.* Il ne peut donc suffire de juxtaposer, comme cela se fait parfois avec une fidélité textuelle exagérée, les quatre points traditionnels, et de les considérer comme des stimulants, parmi bien d'autres, à l'amour de Dieu. D'ailleurs, saint Ignace n'a point, on le pense bien, attendu cette heure de sortie de retraite, pour parler d'amour et y inviter le cœur magnanime et libéral, encore que, avec un sens averti de nos vrais besoins, il ait davantage insisté sur ce qui prépare, conditionne et exerce l'amour. De même ce n'est pas à présent seulement qu'il suggère des indications et des industries en vue de la vie mixte, et une méthode contemplative pour s'exercer à l'amour théologal (*exercitium* de amore Dei). Depuis longtemps, presque sans le dire, il nous avait mis entre les mains la clef de cette contemplation.

En effet, déjà dans l'*examen général,* proposé en première semaine, une simple remarque occasionnelle avait suggéré ce que peut et doit être la vie d'une âme parfaite : « ... Les parfaits, grâce aux lumières reçues par leur intelligence dans une assidue contemplation, découvrent mieux dans leurs considérations et leurs méditations et leurs contemplations, que Dieu notre Seigneur, par son essence propre, sa présence et sa puissance, se trouve en toutes les créatures ».

On dirait que pour le saint, tout comme jadis au bord du Cardoner, la nature profonde des choses se découvre au delà des apparences et qu'il les voit, terminant actuellement le jaillissement créateur, qu'il surprend en elles l'écho du Fiat, l'empreinte digitale des mains de l'artiste suprême. Et il ajoute, avec une logique bien compréhensible, que le contemplatif, en usant des créatures, « est particulièrement apte et disposé à rendre louange et respect à leur Créateur et Seigneur ».

En ces quelques mots, tout un programme, toute une ligne de vie, très ferme et simple, basée d'ailleurs sur la saine philosophie de l'immanence et de la transcendance de la Cause première. Cela revient à dire que, dans son œuvre, le Créateur est présent comme la cause suprême qui sous-tend les causes secondes, qu'il agit en elles de toute sa puissance créatrice, conservatrice, sanctificatrice, en un mot qu'il y vit et que c'est son être participé qui est la raison unique de l'existence de tout ce qui est. Celui donc qui s'est habitué à voir en

toute créature un bienfait de Dieu, aurait tôt fait d'y surprendre en même temps la présence et la puissance du Bienfaiteur ; et comment, d'instinct, ne s'élèverait-il pas de la saisie du Bienfaiteur à l'admiration du Bien suprême ?... mais aussi, cela va de soi, à son imitation ?...

A son tour, le titre complet de la « Contemplation pour l'amour » peut nous fournir une indication précieuse, toute semblable, sur l'unité de structure de cet exercice.

Le texte de la Vulgate traduit : *Contemplatio ad amorem « spiritualem » in nobis excitandum.* Il s'agit bien d'un amour *spirituel* ; et, comme le dit la première remarque préliminaire, d'un amour *actif* ; enfin, pour rester fidèle à la suite du texte, selon la deuxième remarque, d'un amour *communicatif.* Ces trois notes du vrai amour ne définissent-elles pas Dieu ? Esprit, Charité, Perfection qui se suffit !... Et, si, des effets de l'amour, c'est-à-dire des créatures, on remonte vers leur cause, comment ne pas surprendre, en chacune d'elles, cette présence propre à l'esprit, cette puissance de la charité, cette participation actuelle de la perfection ? Bref, Dieu tout en tous... ! En tout, esprit et amour, il s'unit à nous ; de même, en tout, de tout notre esprit et de tout notre cœur, il convient qu'en retour nous nous unissions à Lui.

L'unité de la Contemplation est donc manifeste. Elle est simple et d'une venue, elle est contraignante, elle est d'une sagesse et force pédagogique remarquable. Parmi les créatures dans lesquelles Dieu se révèle à moi, j'ai à m'ausculter tout d'abord moi-même. Pareil au coquillage, dans lequel jadis je croyais entendre le bruit de l'océan qui l'a bercé, je me surprends, entouré de toutes parts, obsédé, comblé, orné, constitué par des bienfaits divins ; et cela, avec quelle gratuité, prodigalité, actualité ! Comme le long d'un ruisseau jusqu'à sa source cachée, ou en suivant un rayon jusqu'à son foyer, d'instinct je veux remonter des bienfaits au Bienfaiteur, jusqu'à son regard et à son cœur ; car je Le devine présent et actif dans tous et chacun de ses bienfaits. Mais cela même ne suffit pas. Oubliant pour ainsi dire ou plutôt dépassant cette relation au petit moi qui subsiste encore dans la reconnaissance admirative de mon Bienfaiteur, voici que je m'élève davantage et j'aboutis, au moins à travers ses reflets, à la perfection du Bien absolu en lui-même. De la contemplation de l'aimé que je suis, par celle de l'Amant qui se penche sur moi avec un inlassable amour, jusqu'à l'Amabilité infinie,... tel est l'itinéraire de cette montée de l'âme vers Dieu par l'échelle des créatures. Amour de gratitude, puis d'admiration, et enfin de pure bienveillance. S'habituer à voir en tout, non seulement le don de l'Amant qui m'enrichit, mais davantage l'amour du Donateur, et par-dessus tout l'amabilité en soi de l'Amant et de l'Amour, n'est-ce pas une vision de Dieu dans le monde et du monde en Dieu ? *Eum in omnibus creaturis... et omnes in Eo.* Et est-ce assez sublime ?

Certes, mais pratique en même temps ! Car, à la suite de cette contemplation bien faite et qui a laissé en moi, avec la découverte d'une méthode, un début aussi d'habitude, saint Ignace veut amener mon âme à une attitude utile entre toutes pour la perfection. En effet, si l'œuvre de Dieu en moi et autour de moi, c'est-à-dire moi-même et tout ce dont je suis fonction dans mon présent, mon passé et mon avenir, si tout en un mot me révèle une Présence mystérieusement aimante, un dévouement inlassable, une coulée ininterrompue d'amour et qui a pour origine un Amour infini et une Amabilité sans nom, si, pour tout dire, tout m'apparaît comme baignant dans le bon Dieu, il suit de toute évidence que, non seulement aucune chose, aucune personne, aucun événement ne peut m'écarter de Dieu ou me le faire oublier, mais au contraire que tout, absolument tout, même ce qui paraîtrait le plus contraire et le plus inexplicable, tout doit me parler de Dieu et d'un Dieu bon. Comment donc, dans une espèce de « retour de flamme », ne pas Lui être en tout et partout et toujours moi-même présent, dévoué et uni à travers un long acte de charité parfaite; dont la trame des actions quotidiennes ne constitue que la matière, en soi indifférente et variable, bref, dans une vie qui sera un service d'amour et un amour de service. Pas étonnant, qu'à travers tous les Exercices, saint Ignace ait proposé toujours à nouveau et invariablement comme oraison préparatoire à toutes les méditations la prière suivante : « demander la grâce que *toutes* mes intentions, mes décisions et mes actions, soient *purement* ordonnées *à la découverte et au service* de la divine Majesté ». *In laudem et servitium*... La considération fondamentale se trouve résumée ici. La « contemplation pour l'amour » ne parle pas différemment : *amare et servire divinae suae Maiestati.* Et le même totalitarisme étend à la vie entière — *in omnibus* — *integre*..., extensivement et intensivement, cette polarisation de l'être entier.

Il vaut la peine de le répéter : comme l'oraison préparatoire poursuivait bien plus qu'une rectification de nos intentions pour la seule durée de l'heure de méditation, mais faisait en sorte que celle-ci fût pour ainsi dire un embryon, un raccourci, un essai de journée toute à Dieu, de même la « Contemplation pour l'Amour », au sortir des Exercices qui l'ont préparée et rendue possible, *constitue un apprentissage de la vie mixte,* c'est-à-dire *une école de vie de « contemplatif jusque dans l'action »*. Ainsi les Exercices eux-mêmes révèlent leur unité organique : Déjà le Fondement contenait la « Contemplation pour l'Amour » ; c'est la même veine qui court à travers la vie de retraite, faite de pure rectitude et de généreux service. Mais, au début, c'était la seule logique qui réordonnait un à un les éléments en une vie nouvelle ; à présent, plus aisément et plus immuablement, c'est l'amour qui polarise tout. Quel travail ce serait de vouloir mettre un peu de symétrie dans les mille copeaux minuscules d'une li-

maille de fer dont on aurait saupoudré une feuille de papier ! mais, qu'on en approche discrètement un aimant,... et, du coup, presque magiquement, voici que tout s'est ordonné selon les pôles magnétiques. Image d'une vie où l'amour est entré ! *Petere gratiam... ut ordinentur* ! D'en haut ! *Amor qui me movet descendat desursum, ex amore Dei.*

D'en haut, par l'intérieur, d'une manière habituelle et qui domine la vie. De l'avis de saint Ignace, l'union habituelle du cœur et de la volonté avec Dieu est plus utile et plus méritoire que les oraisons prolongées ; il juge donc indispensable d'enseigner le moyen de trouver Dieu en toutes choses, de se maintenir en sa présence, de s'exciter à travailler sans trêve pour lui, et ainsi de vivre en lui ; mais il sait trop que c'est là surtout le fruit de la grâce. Et de quelle grâce, qu'il vaut la peine de demander ! Des touches plus extraordinaires peuvent parfois brusquer le résultat bienheureux ; mais l'important est que cela demeure, comme une attitude vertueuse, résultant au moins d'une répétition fidèle d'exercices. Comme toujours, saint Ignace est infiniment discret au sujet de ces interventions plus sensibles et toutes gratuites d'une grâce meilleure. Peut-être est-ce la même discrète pudeur qui, jusque dans cette « Contemplation pour l'amour », ne lui fait employer le *mot* d'amour qu'avec une sobriété étonnante : dans le titre et les remarques préliminaires, dans le dernier prélude, et dans le colloque du « Suscipe »,... jamais dans les points eux-mêmes. Par contre, il ne cesse de répéter les mots ayant trait aux œuvres et aux dons, à l'offrande et au service. A ses fils, de même, il donnera pour première directive et mesure de perfection, non pas l'ambition d'être de grands contemplatifs et de donner de longues heures à l'oraison formelle, mais le souci extrême de la totale pureté d'intention, parce que celle-ci convertit en or contemplatif les plus humbles actions journalières du devoir d'état. Mais cette pureté d'intention universelle, cette charité parfaite du « hallar Dios en todas las cosas », il l'assure et la prépare, grâce à une humilité et abnégation universelles, tout comme il la traduit et la réalise dans ce service vrai, continu, désintéressé, parfait, qui s'appelle une vie d'obéissance. Encore un coup, aimer c'est cela ! Il n'y a pas à s'y tromper. Mais aussi, ce solide réalisme permet-il désormais de vivre, sans danger d'illusion, le « *multo cum affectu* », répété deux fois dans le seul premier point, ce qui, sous la plume discrète de saint Ignace, prend une valeur particulière. Fusion des volontés, soumission et absorption de la nôtre en celle de Dieu,... Jésus et ses saints n'ont pas prêché d'autre amour ni union.

Et ce n'est pas le genre de vie — *vitae status* — ou la multiplicité et diversité des besognes quotidiennes — *res omnes particulares* — qui feront alors obstacle à cette union ; au contraire, dans la vie concrète et surtout dans le devoir d'état, elles fourniront à l'âme

humble, droite et obéissante, des occasions toujours renouvelées de chercher et de découvrir Dieu et de le servir pour le seul motif qu'il est Dieu, le Bien suprême.

Tel est, sans aucun doute possible, le centre de la spiritualité ignatienne. Et c'est à quoi veut nous mener et déjà nous exercer la dernière page, après tant d'autres, des Exercices.

* * *

D'après cela, comment faut-il proposer la « Contemplation pour l'Amour » ?

Le *titre* nous l'indique : contrairement à ce que pourraient suggérer la forme méditative et le contenu abstrait des points, il s'agit bel et bien d'une *contemplation*. Même si l'on admet que saint Ignace aurait tenu cet exercice comme en réserve, à la manière d'un mode à part et d'une méthode particulière pour enseigner l'union habituelle du cœur et de la volonté avec Dieu, ne serait-il pas au moins étrange qu'il offre, pour un but si élevé, un genre de prière proposé de préférence en première semaine et plus normal pour des débutants ? Mais encore ne faudrait-il pas tirer un argument décisif du seul mot de « contemplation » employé dans le titre ; il y a des preuves plus péremptoires.

Les *Préludes* en effet, et spécialement le dernier, indiquent vers quoi tendra et comment doit se comporter l'âme qui s'applique à « l'exercice de l'amour ». Pour qui se souvient de l'éducation à la contemplation, donnée dès le début de la seconde semaine, il va de soi que l'essentiel de cette prière n'est pas le coup d'œil qui examine et détaille une scène, un objet, une vérité, un état d'âme,... mais ce que saint Ignace, en vrai maître de la prière, conseille inlassablement de faire ensuite : *reflectere ut fructum capiam ex tali aspectu,... ex verbis,... ex unaquaque ex his rebus...* revenir sur soi-même, pour cueillir un fruit spirituel ! Qu'est-ce à dire ? On apprécie un chef-d'œuvre, non pas surtout par l'étude successive de ses parties, mais par le long regard synthétique, simple, riche, affectueux, reposant, qui l'embrasse une dernière fois, voire même par l'évocation ultérieure et l'expérience intime qu'on en fait dans le silence de l'éloignement. Alors c'est en moi-même que toute sa beauté m'est présente, et j'y prends pour ainsi dire une part créatrice ; avec quelle joie, cela va sans dire ! *Reflectendo capere aliquem fructum spiritualem...* Fruit divers, bien sûr, tantôt pour l'intelligence, tantôt pour le vouloir, — *secundum id quod quisque in se sensorit* — mais, toujours, fruit savoureux de vie, dont l'assimilation se fait imperceptiblement, comme par une osmose mystérieuse, sous je ne sais quel rayonnement d'en haut. En effet, l'objet contemplé a eu le loisir de s'imprimer bien avant dans l'âme, et celle-ci s'en surprend toute pénétrée, irradiée, imbibée, enrichie... Longuement elle le respire et le goûte pour ainsi dire dans la

palpitation de sa propre vie, dans une espèce de prise de conscience et connaissance par connaturalité, en sa propre substance à elle, puisqu'elle en est saturée. *Sentire ac gustare res « interne »*, non sans doute dans leur nature intime à elles, ce qui est impossible, mais en tant qu'elles sont devenues vie de notre vie... *Sentire « internam » cognitionem... petere cognitionem « intimam »*... La multiplicité et la successivité ont presque cessé ; dans ce retour de l'âme sur elle-même, dans lequel elle se découvre, se pénètre, se dépasse et se repose fruitivement comme dans le terme de ses aspirations, il peut y avoir quelque chose déjà de la béatitude anticipée... *ibi quiescam sine anxietate progrediendi ulterius...*, mais en même temps, l'âme pressent que l'enrichissement intérieur mènera à une vie plus ardente, à des découvertes toujours meilleures, à un service toujours plus total.

Or tout cela, qui constitue la contemplation proprement dite, ne le trouvons-nous pas magistralement suggéré dans les préludes de « l'Exercice pour obtenir l'amour » ?

D'une part, l'âme est invitée, — ou plus exactement c'est une grâce qu'elle va s'appliquer à obtenir de Dieu — à se découvrir elle-même comme l'objet et le terme actuel de l'amour du divin Bienfaiteur. Vraiment, je suis et ne suis tout entier qu'un amas de bienfaits, une réception en acte, une aumône subsistante, un écho vibrant du fiat créateur, un ruisseau, un rayon... Que je fasse en moi le tour du non-propriétaire ! Car tout y est de Dieu, à Dieu, plein de Dieu. Si je donne en moi un coup de pioche, voici que l'étincelle jaillit, au contact du roc divin sur lequel je subsiste au delà des apparences ; si j'écoute en moi et suspends ma respiration essentielle, au fond de moi-même, toujours présent, Lui est là, et le rythme inlassable de son amour anime le silence apparemment statique de mon être. De Lui à moi, quelle proximité ! Créateur et créature, Amant et aimé ne sont point séparés ni distants. *Esse et entia non conumerantur...*

Mais voilà seulement le premier aspect de la grâce de ce prélude. Il y a plus ! Si je me connais comme un bienfait de Dieu, moi-même et tout ce qui me conditionne, ma petite personnalité et, au delà d'elle, le monde familier qui m'encadre et m'abrite,... tous ces biens, les siens ! tout cela, pour moi ! *bona, dona !*... comment, en un retour de flamme instinctif, ne pas connaître et reconnaître que l'amour mérite l'amour, et que, puisqu'il y a en tout et partout et toujours, autour de moi et en moi, de l'amour divin présent, agissant, émanant comme une actuelle et vive participation, — de ma part il faut qu'il y ait aussi, en guise de réponse, un amour essentiel, universel, perpétuel... *Cognitio interna... recognitio integra !*

Déjà, à certains moments de ma vie, j'ai eu les larmes aux yeux devant la découverte imprévue de telle attention d'une Providence toute paternelle à mon égard ; mais à présent, comment ne pas être ému et retourné jusqu'au tréfonds de mon être, quand je remonte de

l'estuaire, le long du torrent de bienfaits qu'est ma vie, jusqu'à la source inépuisable du cœur de Dieu, en qui j'étais déjà vie et amour avant même ma création — in Ipso vita. Oh ! me reconnaître ainsi, recognoscere, — en ce Dieu qui m'aime, moi en particulier, éternellement et actuellement, avec quelle gratuité et prodigalité,... vraiment, il faut l'avouer, je me découvre l'enfant gâté du Bon Dieu ! *Unde hoc mihi ?* Et, quand j'en prends conscience, j'aboutis immanquablement à la connaissance d'un Dieu d'amour, à qui je me dois tout entier, extensivement et intensivement, dans une connaissance et reconnaissance qui ne sont qu'un seul et même mouvement de l'âme. Aussi, loin d'en rester à une spéculation platonique, cet élan du dernier prélude se traduira-t-il en l'attitude concrète d'un amour qui va jusqu'au don de service, ce qui, aux yeux de saint Ignace, nous l'avons dit, est le dernier mot de la perfection. *Super omnia aestimandum,... servire multum Deo Domino nostro ex puro amore.*

Les *quatre points* de la Contemplation permettront d'orchestrer le thème suggéré par le second prélude. L'important sera de ne point les séparer, puisqu'ils ne forment qu'une seule ligne contemplative d'une simplicité et richesse étonnantes. Cela reviendra donc à augurer du fait des bienfaits à la Présence obsédante et à l'actif dévouement d'un Bienfaiteur incomparable, et de s'élever de la découverte pleine de gratitude de mon Bienfaiteur à l'admiration et à l'imitation du Bien suprême en soi ; mais, redisons-le toujours à nouveau, il ne s'agit point de s'élever ainsi à une vue spéculative seule, mais bien à une attitude d'âme qui se modèle instinctivement, amoureusement, comme le comporte d'ailleurs le jeu de l'amour, sur les attitudes de l'Amant divin : Il donne de ce qu'il peut et possède, et Il veut se donner à moi de plus en plus. Je dois donc donner en retour, et être un écho d'amour, un merci concret, une réponse au Seigneur ; je dois tout donner, ce que j'ai, ce que je puis, ce que je suis, et cela en vue d'une extradition telle qu'Il puisse souverainement disposer de moi, que je sois sa chose, son instrument, son jouet au besoin,... et, même alors, je serai toujours en reste. C'est dans cet esprit et à ce moment que doit se faire l'offrande sublime du *Suscipe.*

On le voit : il y a parfaite réciprocité et parallélisme entre les avances divines et les réponses de l'homme : présence pour présence, dévouement pour dévouement, vie pour vie ! C'est littéralement ne plus être, comme les Bienheureux du Paradis, décrits par Dante, qu'un regard perdu dans l'extase absorbante et des mains jointes toutes prêtes à s'ouvrir pour la tâche divine, une coulée d'amour venant de Dieu et y retournant. Et cela, à propos de toute chose, de tout homme, de tout événement. *In omnibus amare et servire.*

Si, dans l'exercice formel de cette « Contemplatio ad obtinendum amorem », saint Ignace veut nous impressionner par un effet de mas-

se, c'est afin d'éduquer et de hâter en nous l'habitus de la contemplation et le réflexe du service à propos du moindre détail de notre vie journalière. Lui, devant une fleur, devant une étoile, devant trois personnes qu'il croisait dans la rue,... entrait en extase ; mais c'est que, jadis, au bord du Cardoner, il avait vu l'œuvre de Dieu tout entière sortir de ses mains créatrices comme un don prodigieux, plein de sa présence et de son action et tout uni à Lui ; rien d'étonnant que désormais tout lui révélât sa présence mystérieusement aimante, son incessant dévouement, sa coulée d'amour toujours actuelle ; bien loin de pouvoir être écarté de Dieu par rien d'ici-bas, tout lui parlait de Dieu et du Bon Dieu ; tout aussi l'éduquait à la présence de Dieu et à l'absorbante attention aux intérêts de Dieu et de son plan providentiel ; tout l'invitait au dévouement sans limite envers son Œuvre, son Règne dans l'Eglise ; tout enfin le jetait hors de lui et l'unissait à Dieu avec continuité, dans une extradition parfaite et une communion de tous les instants, dont la passion pour l'A.M.D.G. ou le cri du *amare* et *servire* ne sont que la traduction parfaitement conséquente. Saint Ignace veut nous former, à son exemple, en vue d'une prière dans l'action et d'une action dans la prière, qui approche de celle des bienheureux et des anges, qui est un écho de la vie même de Dieu. L'action de Dieu n'est-elle pas toute spirituelle, tout immobile, tout immuable ? Telle devrait être aussi la contemplation...

Contempler et servir l'Amour, tout revient à cet idéal. Gagliardi disait avec profondeur : « *Unio cum Deo non coarctatur ad elevationem in Deum cum recessu et solitudine vitae contemplativae, sed extendi debet ad opera quaecumque quotidianarum virtutum* ». C'est la contemplation étendue aux œuvres elles-mêmes ; celles-ci, loin d'interrompre la contemplation, ne font que l'alimenter. « *Opus non debet impedire sed fovere unionem consortii, praesentiam et colloquium cum Deo* ». C'est le « *quis me separabit a caritate* » ! C'est la solution à l'antinomie, trop fréquemment admise, entre prière et action, entre adoration et service. Voir Dieu dans le monde et le monde en Dieu, quelle sérénité cela établirait dans l'âme, et quels élans audacieux cela susciterait toujours à nouveau !

Ainsi donc, titre, préludes, points de ce fameux « Exercice pour l'amour » conduisent à la même conclusion : saint Ignace veut, par ce mode d'oraison qui lui est particulièrement cher, préparer une dernière fois son retraitant à la vie telle qu'il l'avait rêvée pour lui dès l'entrée en retraite : *unice ad finem... pure ordinari in servitium et laudem... voluntas divina in vitae dispositione... omne suum velle offerendo ut divina maiestas disponat iuxta sanctissimam suam voluntatem...* Il disait au début : *homo... ut revereatur et serviat* ; à présent qu'il pense avoir assuré la purification profonde et la rectitude de l'âme vers le vouloir absorbant de la volonté divine, il ose dire, sans craindre les illusions : *in omnibus amare et servire*.

Quelle grâce de choix pour une âme, si elle pouvait s'établir définitivement à ce niveau ! Sous la plume de saint Ignace, un petit mot du titre est révélateur à ce sujet. Oui, c'est une *grâce* à obtenir, mais de haute lutte, à force d'insistance. *Contemplatio ad « obtinendum » amorem.* Suggestion précieuse pour la manière de proposer cette contemplation. On devrait, semble-t-il, la faire dans une atmosphère d'amour, comme le pèlerinage d'un mendiant d'amour, pour arriver, à travers une extase d'amour, à un pacte d'amour. Jalonnons de quelques mots cet itinéraire unique et merveilleux :

L'atmosphère de l'amour : qu'est-ce donc qu'aimer ? C'est un regard tout pur, un élan de toute l'âme ; c'est l'offrande des mains dans une activité de dévouement et de service ; c'est une vie en communion. *Amor spiritualis, operativus, communicativus.*

Et voici *le pèlerin de l'amour* : *pure ordinari in servitium...* A la manière du jeune diacre qui s'en va, au jour de sa prêtrise, dans le silence du chœur peuplé de présences émues, s'agenouiller au pied du trône épiscopal et recevoir l'imposition des mains et les charismes prodigieux pour le service de Dieu... ! Présence intense de ma pauvre âme devant le ciel ouvert, devant la rose immense des saints, avec, au cœur,... le Dieu trois fois saint ; eux ne sont que regard d'extase et mains jointes dans l'intercession ; ils contemplent et servent. Moi, je suis de tout mon être, prière muette qui se fie à leur aide fraternelle,... *multiplicatis intercessoribus...* Conscience de mon néant, confiance dans leur élan,... *cum quibus et nostras voces ut admitti iubeas deprecamur.* Prière nécessaire, car l'amour doit venir d'en haut — *desursum descendat oportet !* Plus que jamais, c'est le grand prélude solennel, comme lors de l'Oblation du Règne, des triples colloques, et du cri brûlant après l'exercice des Binaires... Mais, à présent, dans quelle immobilité vibrante, au milieu de quel silence impressionnant, avec quelle vitalité ! Du regard, et de quel regard, je mendie, je m'en vais d'un saint à l'autre, je reçois mystiquement leur imposition des mains, je communie à leur esprit et à leur amour, je m'embrase, je sors de moi-même, je m'élève, j'ose regarder enfin plus haut que tout le créé, et je rencontre... le Regard qui m'aime,... *quomodo Deus Dominus noster me respiciat...* le Regard qui m'attire, qui m'appelle, qui me dilate, qui me jette hors de moi-même et fait que je me perds en Dieu... *usque ad appropinquandum et attingendum... et quanto magis... eo magis. In amplexum sui amoris.*

Et c'est l'*extase d'amour,* la vie de colloque, le duo, le dialogue d'amour concret. Présence, action, coulée... Présence radieuse par delà les bienfaits ; car je vois que tout est pénétré de la présence de ce Regard qui flambe dans le triangle au sein de la lumière essentielle, et qu'à cause de Lui tout est bien et très bien, *bonum et valde bonum,* en moi et au delà de moi, à travers l'étagement des êtres, jusque dans les profondeurs insondables du ciel ; et que, dans tous

ces bienfaits, le Bienfaiteur lui-même est à l'œuvre toujours par son amour, révélant ainsi un peu ce qu'est en lui-même le Bien suprême. Oh ! ce « jour des cadeaux », cette heure de rencontre, ce Regard partout et cet Amour au service, inlassablement, cet océan de présence et d'amour où je baigne... *Amans amato, amatus Amanti !* Quelle présence ! Quelle intensité ! Mais, du coup aussi, quelle vie à deux, quel échange d'être, quelle connaissance et reconnaissance, quelle action et donation, quelle vie en colloque et en communion ! Il me semble que je ne suis plus que gratitude, admiration, oblation, complaisance dans les perfections divines. C'est l'extase, au sens littéral du mot : hors de moi et m'oubliant, je ne vois, je ne sens, je ne veux plus que Lui.

Ainsi sainte Mechtilde de Magdebourg se surprenait-elle et toutes choses autour d'elle comme une coulée de lumière du soleil divin, comme une émanation pleine de l'immanence du Transcendant. « Das fliessende Licht der Gottheit ». Mon regard même et mon amour et mes désirs de plus encore, l'ardeur et la sainteté du ciel en prière avec la flambée de ses vertus les plus sublimes, saints, anges, Vierge-Mère, Humanité adorable de Jésus... tout cela, reflet seulement, rayon, dérivation... Que doit être, par conséquent, le mystère de Dieu ! Et, en tout cela qui participe à Dieu actuellement, la Perfection incréée se communique immensément, prodigalement, gratuitement, inépuisablement... Coulée d'amour qui envahit tout, pénètre tout, soutient tout, puisqu'elle le produit. Autour de moi et en moi... *Deus splendens in donis suis.* Dieu se connaissant et s'aimant Lui-même en tout et en moi. Tout est dit, si je dis qu'Il est l'Amour. Aussi, il faut L'aimer, en tout, partout, toujours, de toutes les possibilités de l'être qu'Il me donne...

Et voici *le Pacte d'amour* : Qui aime veut être aimé et imité dans son amour. Or, manifestement, Il m'aime, en tout. Et surtout Il est l'Amour. Alors c'est avec totalité le « *sume et suscipe* »... Présence, dévouement, union. *Tu mihi omnia dedisti ; Tibi omnia restituo ; omnia tua sunt.* Tout, bien sûr, et surtout le tréfonds de moi-même, ma liberté ! *Quomodo me respiciat,... et facere actum reverentiae.* Et, comme ce Regard n'est qu'Amour, mon acte de consciente et respectueuse soumission sera amour en acte, disponibilité de service, fusion de vouloir avec tout le bon plaisir divin. Et, puisque l'amour est présence et dévouement, voici qu'en tout et à propos de tout, je vais désormais contempler et servir l'Amour.

Quelle sorte d'extase et... de retraite ! A cette vie nouvelle qu'on a appelée une extase d'opération, comment ne pas donner le nom d'anticipation de la Vie Bienheureuse !

* * *

Deux mots, en guise de conclusion. On le voit, saint Ignace, par

cet admirable mode d'oraison, veut nous éduquer à découvrir Dieu en toutes choses et à Le servir de tout notre cœur à tout moment. S'il a cru bon, pour nous y inviter, de nous mettre ici sous l'écrasante et massive impression d'être aimé par Dieu dans une prodigieuse multiplicité de bienfaits, ce ne serait certes point aller contre l'intention de l'auteur des Exercices, que de refaire la « contemplation pour l'amour » à propos de tel ou tel bienfait particulier plus éclatant. *In omnibus amare et servire...* A nous, de réduire le champ de contemplation, pour préciser et intensifier l'élan de l'amour et du service. Car si nous ne sommes pas encore capables de vivre le sublime idéal ignatien à travers toutes les heures, les actions, les événements de notre vie, au moins le pourrions-nous déjà à propos de telle ou telle partie plus vitalement importante de notre existence, et ainsi, peu à peu, l'imbiberions-nous toute de l'esprit d'amour auquel nous aspirons. Cela reviendrait donc à faire l'application de la « Contemplatio ad amorem », à certains bienfaits plus insignes, p. ex. le Saint-Esprit, le Sacré-Cœur, l'Eucharistie, la grâce sanctifiante, la vocation, la sainte Vierge, l'Eglise... C'est toute une veine, et de quelle richesse, qu'on peut exploiter. *Contemplatio ad amorem Eucharistiae, B.V. Mariae, Ecclesiae, Sancti Spiritus... obtinendum.*

Mais il reste que le coup d'œil d'ensemble est spécialement propre à éveiller en nous le « retour de flamme », l'attitude de la cinquième annotation, sur laquelle saint Ignace compte par-dessus tout pour entrer, non seulement dans les grands Exercices, mais dans la vie. Aussi, rien d'étonnant qu'on retrouve chez lui la préoccupation de nous ramener tous les jours à cette méthode capitale de la « Contemplation pour l'amour ». Deux fois par jour, dans le premier des cinq points de l'Examen de conscience, ce réaliste d'une implacable logique ramène son ancien retraitant à l'attitude essentielle qu'il a voulu obtenir de lui durant les grands Exercices. Dans ce retour inlassable à l'essentiel, sous cette lumière et dans cet amour, l'âme s'habitue à une purification sérieuse, à cette expropriation du moi et à cette « *continua in rebus omnibus, quoad poterit, mortificatio* » qui conditionne et base la vraie illumination et la plénière union, la pureté de l'intention aimante du « hallar Dios en todas las cosas ». Voir Dieu et L'aimer en toutes choses et toutes choses en Lui, selon sa très sainte et divine volonté, ce mot, qui brille comme un monogramme au centre de la spiritualité ignatienne, n'est que la traduction idéale dans sa Règle religieuse de ce que les Exercices ont voulu inculquer au retraitant.

Arlon, juillet 1948. Joseph SCHAACK, S. I.

LES EXERCICES ET LA RENAISSANCE

Saint Ignace de Loyola n'était pas un humaniste. Avant sa conversion, gentilhomme et soldat, il se délectait dans la lecture des romans de chevalerie et il avait composé quelques petits poèmes dont nous n'avons pas conservé le texte. Mais il n'entreprit l'étude du latin et de la grammaire qu'après sa conversion, à l'âge de trente-trois ans. Ce n'était pas pour elles-mêmes qu'il avait abordé les humanités, mais pour se préparer à l'étude de la philosophie et de la théologie. Douze années d'un labeur très ardu donnèrent à cet étudiant, qui n'était plus un jeune homme, une science solide. Dans la suite le ministère apostolique et surtout l'organisation et l'administration de la Compagnie de Jésus lui refusèrent désormais tout loisir pour le travail scientifique et littéraire. Mais il a vécu entre 1491 et 1556, à l'époque du plein épanouissement de la Renaissance et, avant sa conversion, il a séjourné en Espagne à la cour des rois catholiques ; après sa conversion il a fréquenté l'Université d'Alcala, surtout pendant sept ans l'Université de Paris ; enfin il a vécu les dix-huit dernières années de sa vie à Rome, la capitale du catholicisme et la ville antique et latine par excellence. A cette époque triomphait la Renaissance, dont l'esprit, ardent et subtil, se répandait dans tous les milieux et saint Ignace, qu'il le voulût ou non, ne pouvait pas ne pas respirer cet esprit nouveau et, plus ou moins, se laisser guider par lui.

Nous voudrions déterminer dans quelle mesure la Renaissance apparaît dans l'œuvre maîtresse d'Ignace, dans les Exercices Spirituels, et dans quelle mesure y subsiste l'esprit de la civilisation antérieure, l'âme du moyen âge.

*
* *

La Renaissance est un mouvement général de civilisation, le plus considérable qui se soit produit en Europe occidentale depuis l'avènement du christianisme. C'est une formidable lame de fond qui, au XV^{e} et au XVI^{e} siècles, a soulevé et transformé l'activité humaine dans toutes ses manifestations, surtout dans le domaine esthétique et scientifique. Une définition risque de trahir un phénomène aussi complexe, qui, par ailleurs, a beaucoup varié selon les temps et les lieux. Toutefois, quand on s'efforce de découvrir la quintessence des choses, la toute première racine des actions et des paroles qui se réclament de la Renaissance, l'esprit rencontre une tendance fondamentale et perpétuelle qui anime et qui explique tout le reste : c'est l'humanisme. Le mot n'existe pas encore au XV^{e} ni même au

XVI^e siècle, mais la réalité est présente et agissante partout où il y a un adepte de la Renaissance.

La Renaissance, c'est la seconde naissance, la résurrection de la civilisation gréco-latine. Celle-ci, aux origines du moyen âge, avait été frappée à mort par les invasions des Barbares et, jusqu'à la Renaissance, il n'en subsista plus que des ruines et des souvenirs très fragmentaires et, souvent, très inexacts. On continua néanmoins à considérer cette civilisation comme la plus magnifique qui fût jamais et, plusieurs fois, les efforts qui furent faits pour retrouver son vrai visage furent couronnés d'un certain succès. Mais enfin seulement au XV^e siècle en Italie, au XVI^e siècle dans les autres pays de l'Europe occidentale, Rome et la Grèce furent retrouvées dans toute leur vérité et dans toute leur splendeur. Entraînés par un enthousiasme dont la violence naïve, aujourd'hui, nous étonne, les Européens voulurent faire renaître l'Antiquité et ils s'efforcèrent de penser, de parler, de vivre comme on faisait jadis autour de l'Acropole et du Forum.

Ce délire dans l'admiration et dans l'imitation avait sa source première et son stimulant principal dans l'humanisme, c'est-à-dire dans l'ardent désir, qui animait les humanistes, de perfectionner, en chacun d'eux et toujours davantage, leur humanité. Toujours davantage ils voulaient devenir des hommes véritables, doués des plus belles qualités humaines. Ils voulaient avoir un corps robuste, harmonieux, souple, beau. Ils voulaient surtout acquérir un esprit vigoureux et savant, une volonté maîtresse d'elle-même, ils voulaient exceller dans l'art de penser, de parler, d'écrire, de peindre, de sculpter, de bâtir, de gouverner, ils voulaient exceller dans tous les domaines et, pour y réussir, ils se tournaient vers les Grecs et les Romains. Avec une ferveur passionnée ils tâchaient de surprendre les procédés dont ces grands maîtres s'étaient servis pour devenir des hommes parfaits. Car, si, parfois, un certain racisme et un certain nationalisme stimulèrent le zèle des Italiens pour la Rome antique, la raison profonde qui alimenta le culte fanatique des humanistes pour les Grecs et les Romains, c'est qu'ils découvrirent en ceux-ci des « hommes parfaits », dont la perfection humaine leur paraissait transcendante et n'avait jamais été atteinte par aucun autre peuple. « Ces Grecs et ces Romains, disaient-ils, sont des hommes comme nous ; mais ils ont si bien développé toute leur humanité qu'ils sont devenus comme des dieux. Nous aussi, devenons des dieux, devenons des hommes supérieurs, des hommes parfaits. » La découverte des chefs-d'œuvre des Anciens avait rendu à l'homme moderne la fierté d'être un homme et l'espoir et le désir d'être toujours davantage un homme dans la grandeur et dans la beauté.

De cet « humanisme », la source première était la découverte des chefs-d'œuvre des Anciens ; mais tous les humanistes, et surtout tous

leurs disciples, n'avaient pas la même connaissance de l'Antiquité. Plusieurs même n'en avaient qu'une idée très imparfaite ; mais tous étaient gagnés par la contagion universelle qui entraînait alors l'Europe occidentale à la recherche d'un type humain toujours plus perfectionné. Bien compris et pratiqué dans toute son étendue et sa vérité, cet humanisme n'était pas en opposition avec les principes de la religion chrétienne. Celle-ci, essentiellement optimiste, nous montre un Dieu infiniment bon et infiniment sage et c'est Lui qui a déposé dans le cœur de sa créature privilégiée ce désir incompressible de progrès universel et continuel. Néanmoins, en fait, quand on étudie la Renaissance, on hésite à prononcer que ce mouvement fût dans son ensemble plus favorable que nuisible à la religion et aux bonnes mœurs. Beaucoup d'humanistes revinrent aux pires aberrations du paganisme et, à certains moments et dans plusieurs pays, ces paganisants jouirent d'une influence plus profonde et plus étendue que les humanistes chrétiens. Dans un tel domaine les statistiques rigoureuses et les conclusions indiscutables sont impossibles.

Pour en revenir aux Exercices de S. Ignace, ils ne formulent jamais la condamnation formelle de l'humanisme, jamais non plus ils n'en font l'apologie. Ils paraissent l'ignorer ; leur quintessence n'est pas celle de l'humanisme, car ils ne sont pas, comme celui-ci, anthropocentriques, et leur dessein premier et perpétuel n'est pas de développer au maximum les virtualités de la nature humaine. Le saint, façonné par les Exercices, ne ressemblerait pas au « saint moderne », au « saint d'aujourd'hui », tel, du moins, qu'aujourd'hui beaucoup le conçoivent et le désirent. « Celui-ci, fort de la grâce du Christ, comprend le monde, vit au milieu des hommes et s'efforce de développer au maximum ses virtualités pour le bien de la communauté humaine. Rendre au maximum sur tous les plans, tel est le but » (1). Les Exercices apprennent à servir Dieu et, pour encourager l'homme au service de Dieu, ils ne signalent pas à l'homme tous les avantages que peut lui procurer le service de Dieu, si ce n'est le salut éternel et la fécondité du zèle apostolique. Mais les Exercices ne fournissent pas à l'homme les moyens ni le désir de développer la vigueur et l'harmonie du corps, d'acquérir la science, de devenir un artiste, un orateur, un écrivain.

Très dissemblable du surhomme paganisant de la Renaissance, un type humain idéal avait été conçu par le moyen âge : le chevalier. C'est un homme de guerre, il aime la bataille et méprise les blessures et la mort ; mais il frappe au nom de Dieu, pour la chrétienté, pour la veuve et l'orphelin, pour la justice. Il a le culte du chef, surtout s'il est espagnol. Il est obsédé du désir de se signaler par l'exploit. Plutôt qu'à la gloire il tient à l'honneur. Surtout il redoute le déshon-

(1) E. Roche, *Epanouissement individuel et dépassement communautaire*, dans *Nouv. Rev. Théol.*, 1948, p. 576.

neur. Roland, à Roncevaux, refuse de sonner du cor parce qu'il ne veut pas passer pour « couard » ; il ne veut pas que « male chanson soit dite de lui et de ses parents ».

Dans la contemplation du Règne du Christ, qui commence la Seconde Semaine et qui, de tous les Exercices, est l'un des plus importants et des plus caractéristiques, S. Ignace utilise l'idéal chevaleresque, mais par manière d'hypothèse et comme point de départ. D'ailleurs il a vite fait de corriger cet idéal, de le surnaturaliser, de le surélever et, en même temps, d'en faire une réalité précise, concrète, praticable. Ce que Cervantes, un siècle plus tard, va reprocher à don Quichotte et à tous les chevaliers errants de la littérature espagnole, ce n'est pas leur courage, ni leur désintéressement ; mais c'est leur habitude de vivre dans le rêve, d'ignorer le monde des réalités et de désirer trop souvent le fantastique.

S. Ignace, au contraire, est un réaliste et il impose à son retraitant la vue des réalités réelles du service du Roi Jésus-Christ : la souffrance, la pauvreté, l'humiliation. L'homme parfait, que dorénavant propose l'humanisme des Exercices, ce n'est même plus le chevalier qui part pour la croisade, mais c'est l'Enfant de la crêche de Bethléem, c'est le prédicateur du Sermon de la Montagne, c'est le Crucifié du Calvaire, c'est le Divin Ressuscité, c'est le plus beau des enfants des hommes, le plus parfait, celui qui est à la fois homme et Dieu.

L'exercitant, fidèle à tous les conseils des Exercices, n'en sortira pas animé de l'ardent désir de connaître les Grecs et les Romains. Disciple ou non des Anciens, il n'aura pas acquis ou développé la volonté passionnée de devenir un homme éminent par la science, par la culture artistique, par l'actuation de toutes les possibilités humaines. Mais, plus que jamais, par la connaissance, par l'admiration, par l'amour surtout, il sera devenu un véritable chrétien, c'est-à-dire un autre Christ.

*
* *

Néanmoins ce fervent serviteur de Dieu, transformé par les Exercices, n'aura pas manqué de subir, à travers les Exercices, quelque influence de la Renaissance et de son humanisme, S. Ignace lui-même n'ayant pas pu s'empêcher d'être un homme de son temps.

L'une des caractéristiques les plus apparentes des Exercices, c'est le souci constant de la méthode. S. Ignace ne veut pas que son retraitant s'enquière des exercices qu'il devra faire l'après-midi ou les jours suivants, mais qu'il s'absorbe tout entier dans l'exercice de l'heure présente ; lui-même, toutefois, sait très bien où il veut conduire son disciple et il a prévu et déterminé tous les chemins qu'il veut lui faire suivre. Il a combiné toutes les étapes, leur moment, leur longueur, leur manière. Dans ce programme minutieusement

élaboré, aucune contradiction, aucune répétition inutile, une progression continue, rigoureusement méthodique vers le but final, un chef-d'œuvre de composition. Or, ce souci de la composition parfaite, exceptionnel au moyen âge, apparaît et triomphe dans tous les chefs-d'œuvre des Anciens, et leurs disciples enthousiastes, les humanistes de la Renaissance, par le conseil et par l'exemple, ont exalté les mérites de l'ordonnance harmonieuse.

On a rapproché des Exercices le « Rosetum » de Manburnus, Jean de Bruxelles, et certains ont cru voir dans ce recueil de méditations, composé aux Pays-Bas à la fin du XV^e^ siècle, la source principale, et comme la préfiguration, des Exercices du converti espagnol. Il est possible, mais il n'est pas démontré, que S. Ignace ait connu le Rosetum. Quoi qu'il en soit, entre le Rosetum et les Exercices, les différences sont plus nombreuses et plus notables que les ressemblances et, quant à l'art de la composition de l'ensemble et des parties, il est conscient et réel chez Manburnus, qui d'ailleurs fut intimement mêlé au mouvement de la Prérenaissance. Néanmoins le Bruxellois, assez souvent, n'évite pas les répétitions inutiles et les digressions ; il abuse de l'érudition et son œuvre tient plus d'une encyclopédie, assez disparate et encombrée, que d'un traité précis et méthodique. Au contraire, dans les « Exercices », tout le superflu est élagué ; chaque phrase, chaque mot, pour ainsi dire, a sa portée et conduit avec décision et clarté au but immédiat et au but final. Ici, non seulement la composition est sans le moindre défaut, mais elle est même poussée à ce point de perfection que les Anciens ont tant recommandé et qu'ils ont réalisé dans leurs plus hauts chefs-d'œuvre : la simplicité, comprise comme excluant toute espèce de complexité. Telles furent, par exemple, les tragédies grecques, où, par souci d'éviter toute complication, le nombre des personnages était réduit au minimum : quatre, trois, deux, parfois même un seul. Tels aussi les Exercices. Ils sont riches de substance et le dessein qu'ils poursuivent — conduire l'homme de l'abîme du péché jusqu'au sommet de la perfection — offrait toutes les tentations de la complexité et de la prolixité. Jamais S. Ignace n'y cède et lui-même observe parfaitement le conseil qu'il donne au directeur de la retraite : « Que ses déclarations soient brèves » ; sans jamais tomber dans la concision énigmatique, toujours clair, toujours instructif, souvent original, il reste toujours bref et simple et réduit au minimum le résumé des faits et l'exposé des doctrines.

Toutefois, si cette sobriété ignatienne s'accorde avec les procédés littéraires des Anciens mieux qu'avec la négligence médiévale, ce serait une erreur de l'attribuer, en ordre principal, à la diffusion de l'esprit de la Renaissance. S. Ignace n'en dit pas davantage, parce qu'il se ferait scrupule de ne pas laisser toute sa part à l'homme et toute sa part à Dieu. Car, d'abord, il veut que ce soit le retraitant

lui-même qui fasse la retraite et non pas un autre, par exemple Ignace ou n'importe quel directeur. C'est le retraitant qui doit chercher, lutter, prier, décider ; « rien ne vaut ce que le retraitant aura trouvé par lui-même ». L'auteur présente une méthode, mais c'est au retraitant à la pratiquer ; il présente des schèmes, mais c'est au retraitant à les développer. Egalement S. Ignace fait à Dieu toute sa part. Il veut que le directeur de la retraite « laisse le Créateur avec la créature et la créature avec son Créateur et Seigneur opérer immédiatement ». Les Exercices ne tendent qu'à permettre à l'exercitant de trouver Dieu et d'entendre sa voix. Aussi quand se fait percevoir le divin murmure, « il ne faut pas aller plus avant », mais se rassasier de la consolation présente aussi longtemps que Dieu la ménage et ne pas alors s'inquiéter de ne plus avoir le loisir de développer tous les points de la méditation.

*
* *

L'homme du moyen âge est souvent encore un grand enfant et, comme un grand enfant, il vit projeté hors de lui-même ; il ne se regarde pas vivre, il n'ausculte pas son âme et, par conséquent, il n'analyse pas non plus l'âme des autres. Dans la littérature médiévale, l'analyse psychologique est exceptionnelle et plutôt rudimentaire. Les Anciens, au contraire, sont des maîtres de l'analyse psychologique. Leurs moralistes répètent à satiété le « Γνῶθι σαυτον » et leurs écrivains, surtout les dramaturges et les historiens, ne cessent de sonder les profondeurs de l'âme pour y trouver les mobiles secrets des actions et des paroles. Disciples des Anciens, les humanistes de la Renaissance sont eux aussi férus d'analyse psychologique. Tel, le français Michel de Montaigne qui « se roulait en lui-même » pour mieux se connaître et, à travers lui-même, mieux connaître et définir les autres.

Lui aussi, S. Ignace a beaucoup réfléchi sur lui-même et sur les autres et tous les Exercices portent la marque de cette double réflexion. Avec une insistance que plusieurs ont jugée excessive, il recommande l'examen de conscience à son retraitant. Non seulement pendant la première Semaine celui-ci doit fouiller son âme et son passé, mais, jusqu'à la fin de la retraite, tous les jours, « il doit exiger de son âme la reddition de compte, heure par heure, au sujet des pensées, des paroles, des actions ». A cet examen général il doit joindre l'examen particulier qui vise la correction d'un défaut déterminé. Chaque fois qu'on s'aperçoit qu'on est retombé dans ce défaut, on doit, par un geste quelconque, manifester son repentir et, à l'occasion de l'examen général, il faut, dans un carnet, noter exactement le nombre des chutes, afin de pouvoir, jour par jour, mesurer le progrès, le recul ou le piétinement. Après chaque médi-

tation ou contemplation il faut faire la « réflexion », revenir sur cet exercice et sur soi-même et prendre conscience du zèle et de la manière avec lesquels on a procédé et du fruit que l'on a retiré.

Non seulement S. Ignace donne une importance primordiale à l'examen de soi-même mais ce psychologue, qui connaît si bien les autres parce qu'il se connaît très bien lui-même, met à profit sa connaissance du cœur humain tout au long des Exercices. Ceux-ci ne s'adressent pas à un homme abstrait, mais à l'homme réel, à ce mélange de grandeur et de misère, de faiblesse, de générosité et d'illusions. De cet être complexe, engagé dans le mouvement, tantôt banal, tantôt tragique, de la vie quotidienne, S. Ignace utilise le fort et le faible et, de degré en degré, tâche de le conduire jusqu'au sommet de la plus grande générosité.

*
* *

Au moyen âge l'individu se laissait volontiers absorber par la communauté. Au contraire la Renaissance a propagé le culte de l'individu. Par exemple, elle a proclamé qu'un artiste du pinceau, de l'ébauchoir ou de la plume ne compte pas s'il ne possède pas une personnalité originale, strictement individuelle, vigoureusement développée et nettement exprimée. Au regard des humanistes, l'homme supérieur, l'homme parfait doit être unique en son genre. Aussi voit-on dès lors, de plus en plus nombreux, les candidats au nom et à la réalité d'homme supérieur s'acharner à se découvrir une personnalité et à la débarrasser de toute limitation et de toute entrave. En elle-même cette attitude est défendable, mais les humanistes la poussent souvent jusqu'aux pires excès et mettent au-dessus de toute prescription morale les exigences de leur moi insatiable.

Un tel individualisme outrancier n'est pas le fait des Exercices. Toutefois ceux-ci accordent beaucoup à l'affirmation et à l'éducation de la personnalité individuelle et s'écartent ainsi, dans une bonne mesure, de l'attitude adoptée assez souvent au moyen âge. Pour bien faire sa retraite, le disciple des Exercices doit s'éloigner de ses parents et de ses amis et vivre et prier dans la plus grande solitude. On ne lui recommande pas de se retirer dans un monastère et d'y chercher le réconfort et le stimulant des exemples d'une fervente communauté. On ne lui suggère pas non plus d'avoir des compagnons de retraite, plus ou moins nombreux. Non, il est seul à seul avec Dieu. Il est vrai : quelqu'un le dirige et l'assiste, qui, au fur et à mesure, lui indique l'ordre et la matière des Exercices. Mais celui-ci est tenu d'observer grande discrétion ; il ne doit pas prêcher ni discourir, il ne doit faire qu'une « brève et sommaire déclaration » des points de la méditation ou contemplation. C'est au retraitant à réfléchir et à trouver par lui-même. Quand il s'agit de

conclure, de prendre une résolution, de faire la réforme de la vie, de choisir un état, celui qui propose les Exercices peut et doit donner des conseils sur la manière de procéder. Mais au retraitant lui-même à se décider, à prendre ses responsabilités. « Celui qui propose les Exercices ne doit pas témoigner d'inclination en faveur de l'un ou l'autre parti ; mais, se maintenant au milieu, à la manière d'une balance, il doit permettre au Créateur d'opérer immédiatement avec la créature, et la créature avec son Créateur et Seigneur ». De même pendant tout le cours de la retraite, le directeur non seulement ne peut pas s'imposer au retraitant comme confesseur, mais il ne peut s'imposer en aucune manière. S'il doit s'informer amicalement des alternatives de désolation et de consolation que traverse le retraitant, ce n'est pas pour se substituer à lui, pour penser et pour vouloir à sa place ; c'est pour aider le retraitant à devenir pleinement lui-même et, comme tel, à agir en pleine liberté, seul à seul, avec son Dieu.

S. Ignace, dans les Exercices, ne parle pas formellement du Corps Mystique. Toutefois, à plusieurs reprises, entre autres au début et à la fin d'exercices plus importants, il demande au retraitant de se mettre en présence de toute l'Eglise triomphante, « en présence de la Bonté Infinie, de sa glorieuse Mère, et de tous les saints et de toutes les saintes de la Cour Céleste » ; pendant toute la méditation des Deux Etendards il évoque la Cité de Dieu, gouvernée par le doux Roi Jésus-Christ qui, par toute la terre, envoie ses messagers et ses apôtres. Dès la fin de la Première Semaine le regard du retraitant doit se fixer sur Jésus-Christ, le Chef, la Tête du Corps Mystique et il ne pourra plus s'en détacher. Dorénavant les Exercices consisteront avant tout à contempler, à méditer la personne, les actes, les paroles, les sentiments du Chef du Corps Mystique, à se les assimiler, à s'en imbiber, à s'en imprégner jusqu'à la moelle, à se transformer en Jésus-Christ dans un élan d'admiration et d'amour. Telle cette prière qui retentit perpétuellement à travers la Seconde Semaine : « Je demande la connaissance intime du Seigneur qui pour moi s'est fait homme ; afin que je l'aime davantage et le suive ».

A l'école des Exercices, le disciple de S. Ignace s'est habitué à penser par lui-même, à vouloir par lui-même, à prier et à méditer même quand il est seul, en terre chrétienne ou infidèle, séparé de toute pieuse communauté, privé de toute ambiance liturgique. Saint François-Xavier, l'apôtre des Indes, saint Pierre Canisius et bien d'autres disciples de S. Ignace, à toutes les époques, furent appelés par Dieu et par la Sainte Eglise à travailler souvent hors du cloître, loin de toute communauté conventuelle, parfois même isolés en terre lointaine au milieu des hérétiques ou des païens. Ils n'en furent pas moins des hommes d'intense recueillement et de prière ardente et prolongée ; les Exercices leur avaient donné une personnalité forte

et tenace qui les rendait capables, quand il le fallait, de se priver de la présence et de l'exemple de leurs frères en religion, du recueillement conventuel et de la bienfaisante splendeur des offices liturgiques. Néanmoins les Exercices ne leur avaient pas appris à se cantonner dans un isolement orgueilleux ; Xavier, Canisius et tous leurs émules restèrent toujours en union étroite avec leurs supérieurs et leurs frères en religion. Quand ils en étaient matériellement séparés, ils multipliaient les lettres pleines de confiance et d'abandon qui donnaient et demandaient le réconfort de l'affection fraternelle et réclamaient les directives de l'autorité.

Dans l'individualisme ignatien, d'aucuns ont voulu voir un reflet de l'individualisme protestant. Il suffit de lire, dans les Exercices, les dix-neuf règles « ad sentiendum cum ecclesia » pour mesurer combien l'auteur des Exercices était dépourvu de la mentalité protestante. Dans toute la trame des Exercices apparaît le même catholicisme foncier. Le vice fondamental de l'individualisme protestant, c'est la négation de l'autorité de l'Eglise et, par conséquent, de tout intermédiaire entre l'âme et Dieu ; pas de véritable sacrement, pas de prêtre et, dans la prière, le fidèle, indépendant de toute autorité et de toute précision doctrinales, peut s'abandonner aux fantaisies du caprice individuel et les accepter comme les inspirations de l'Esprit-Saint. Dans les Exercices, le retraitant doit méditer sur les vérités enseignées par l'Eglise et sur les textes scripturaires dont elle garantit l'authenticité. Toute la première Semaine prépare une bonne confession générale des péchés que le prêtre, délégué de l'Eglise, doit entendre et absoudre. Chaque matin, le retraitant assiste à la sainte Messe, célébrée par le prêtre. Pendant toute la retraite, intervient le directeur. Celui-ci n'est pas un magister tyrannique et tatillon ; il doit « permettre à la créature d'agir seule à seul avec le Créateur ». Mais pour préparer ce cœur à cœur intime, il propose et impose la matière, la manière, le plan et l'heure de chacun des Exercices. Parmi les recommandations fréquentes du directeur, il y a celle d'offrir à Dieu sa prière ou sa résolution par l'entremise de tous les Bienheureux du Paradis et surtout par la médiation de la Sainte Vierge, tous intermédiaires que récuse le protestantisme.

Plus que le moyen âge, les Exercices favorisent l'affirmation et l'éducation de la personnalité ; mais leur individualisme se tient à bonne distance de l'égoïsme effréné et, parfois, monstrueux, des humanistes paganisants. Il ne se confond pas davantage avec l'indiscipline de la mysticité sentimentale des protestants.

*
* *

Méthode, composition harmonieuse, analyse psychologique, tout cela est dans la ligne de l'Antiquité gréco-romaine et dans la ligne

de la Renaissance ; tout cela dérive du culte de la raison, professé par les Anciens et par les humanistes : c'est la raison qui met toute chose à sa place et confère l'harmonie et l'unité ; c'est la raison qui permet à l'homme de voir clair dans les dédales de son âme et de l'âme des autres. S. Ignace est éminemment raisonnable, comme beaucoup de ses contemporains. Toutefois, il ne divinise pas la raison ; il la contient à sa place dans la hiérarchie des valeurs, comme il fait de toutes choses, selon le principe qu'il a formulé dans le Fondement, la méditation qui est au début et à la base des Exercices : « il faut user des créatures dans la mesure dans laquelle elles conduisent à la fin dernière ».

L'auteur des Exercices n'abuse donc jamais de la raison. D'abord parce qu'il n'est pas rationaliste. Tous les Exercices s'appuient sur les vérités révélées et, de plus, ils ne cessent de disposer le retraitant à percevoir, à sentir les paroles divines, les illuminations particulières, strictement personnelles, qui lui sont réservées et qu'il demande humblement au début de chaque méditation. Quand, sous une forme quelconque, il perçoit l'action divine et jouit de la consolation sensible, « il ne doit pas aller plus avant » mais s'arrêter à ce point de la méditation et savourer la parole divine tant qu'elle veut bien se faire entendre. Car, comme dit S. Ignace dans la Seconde Annotation : « ce n'est pas l'abondance de la science qui rassasie l'âme et la satisfait, mais sentir et goûter les choses intérieurement »... Le retraitant médite sur les données de la révélation générale et des lumières personnelles ; mais il ne les étudie pas à la manière dont on use avec une thèse de philosophie ou de théologie ; les Exercices ne sont pas un traité scientifique mais un livre de méditations, méditations qui peuvent être faites par un professeur de théologie comme par un simple fidèle connaissant tout au plus son catéchisme. Il ne s'agit pas de s'adonner à la spéculation et d'enfiler des syllogismes ; mais il s'agit, pour se purifier et se sanctifier, de méditer, de contempler les vérités religieuses fondamentales, de s'en imprégner par le travail de la pensée, chacun selon son degré d'instruction et d'intelligence, mais aussi par l'effort de la volonté, avec la collaboration de l'imagination et du sentiment, de chacun des sens, par l'activité de toute l'âme et de tout le corps.

S. Ignace fait appel formellement et nominalement à chacun des sens et à chacune des facultés. Le plus souvent d'ailleurs, et, d'ordinaire dans les exercices les plus importants, il ne dit pas « méditation » mais « contemplation », pour montrer qu'il n'est pas tant question de raisonner, mais plutôt de se laisser prendre tout entier, corps et âme, par un spectacle : celui, par exemple, des souffrances du Christ dans sa Passion ou de sa gloire dans sa Résurrection. Au moment crucial où le retraitant doit donner à la retraite sa conclusion pratique, quand il doit se décider pour un état de vie ou pren-

dre les résolutions concrètes qui réformeront son âme, S. Ignace lui signale trois temps qui conviennent pour une bonne élection : le premier, dans lequel Dieu manifeste directement et sans aucune ambiguïté sa volonté, comme il fit avec saint Paul sur le chemin de Damas ; le second pendant lequel « on perçoit beaucoup de clarté et de connaissance par l'expérience des consolations et des désolations et par l'expérience du discernement des différents esprits » ; le troisième, « le temps tranquille où l'âme n'est pas agitée par les divers esprits et utilise librement et tranquillement ses puissances naturelles ». Uniquement dans ce dernier cas, l'activité de la raison est prépondérante bien que toujours guidée par la prière. Mais, dans le premier et dans le second temps, nous sommes très loin du domaine de la raison pure ; nous séjournons dans des régions surnaturelles qui enveloppent, pénètrent, transforment l'homme tout entier et dans lesquelles le retraitant multiplierait les faux pas s'il n'avait pas à sa disposition les Règles du discernement des esprits : règles précieuses, qui ne sont ni rationalistes, ni même simplement raisonnables ; elles sont le fruit des expériences, tantôt douloureuses, tantôt béatifiantes faites par S. Ignace sous la conduite imprévisible et mystérieuse du Maître Divin. Ces Règles cependant portent la marque de la Renaissance en ceci que le rédacteur les a mises en ordre, sous une forme claire et concise.

Loin de concéder monopole ou simple prépondérance aux abstractions rationnelles, S. Ignace ne cesse d'exiger de la puissance imaginative d'importantes prestations. Au début de la plupart des exercices doit se faire la « composition de lieu » : le retraitant doit se mettre en imagination dans le paysage, le décor, l'atmosphère du mystère à méditer. Par exemple, avant de « contempler » l'Incarnation, il faut « voir la grande capacité et l'amplitude du monde, où habitent des peuples si nombreux et si divers ». De même ensuite « il faut voir en particulier la maison et les appartements de Notre-Dame dans la cité de Nazareth et la province de Galilée ». Chacune des méditations ou contemplations principales doit être recommencée plusieurs fois, entre autres sous la forme de « l'application des sens ». On connaît le détail de ce procédé : « Le premier point consiste à voir les personnes par le regard de l'imagination, méditant et contemplant dans le détail des circonstances... Le second point consiste à entendre par l'ouïe ce que ces personnes disent ou peuvent dire... Le troisième point consiste à percevoir et à goûter par l'odorat l'infinie suavité et douceur de la divinité, de l'âme et des vertus de celle-ci et des autres choses, selon la qualité de la personne que nous contemplons... Le quatrième point à toucher par le sens du tact, par exemple embrasser et baiser les lieux où telles personnes mettent leurs pas... » Ici, plutôt qu'à la Renaissance, nous sommes au moyen

âge et nous revient en mémoire la Ballade que fit Villon « à la requeste de sa mère pour prier Notre-Dame » :

« Femme je suis povrette et ancienne,
Qui riens ne scay, oncques lettre ne leuz ;
Au moustier voy dont suis paroissienne,
Paradis painct, où sont harpes et luz,
Et ung enfer où damnés sont boulluz ;
L'ung me fait paour, l'autre joye et liesse.
La joye avoir fais-moy, haulte Déesse,
A qui pécheurs doivent tous recourir ».

Le théâtre, lui aussi, au moyen âge, d'ordinaire était édifiant et, comme les vitraux, les tableaux et les statues dans les églises il contribuait à instruire et à moraliser le peuple fidèle. A leur manière, les Exercices de S. Ignace continuent le drame religieux médiéval. L'exercitant, qui contemple une scène de l'Evangile, doit non seulement évoquer le décor, voir et entendre les personnages, mais il doit lui-même intervenir et « jouer ». Il converse avec Notre-Seigneur et Notre-Dame. Devant la crèche du Seigneur nouveau-né, le retraitant se fait « le petit pauvre et petit serviteur indigne, regardant les saints personnages, les contemplant et les servant dans leurs nécessités, comme si vraiment il était là présent, avec toute la soumission possible et le respect ».

Dans les Exercices non seulement l'imagination sensible et les cinq sens doivent intervenir, mais tout le corps est mobilisé pour préparer, pour maintenir, pour renforcer au maximum la pénétration profonde et durable de la vérité dans la personne tout entière. Le retraitant devra toujours veiller, avec le plus grand soin, sur son attitude physique : il se tiendra debout, assis, agenouillé, couché sur le dos, étendu sur la poitrine selon que ces divers maintiens favorisent plus ou moins sa dévotion. Dans le même but il adaptera la qualité et la quantité de la nourriture qu'il se permettra et des pénitences corporelles qu'il s'imposera. S. François-Xavier, quand il fit pour la première fois les Exercices, suivit ces directives. Habilement et courageusement, il mettait le corps au service de l'âme et de l'oraison ; parfois, la nuit, il s'étendait à même le dos sur le sol glacé, et, les yeux rivés sur le firmament, il louait Dieu dans la splendeur des étoiles.

*
* *

Plus encore que les sens et l'imagination, la sensibilité affective imprègne tous les Exercices et y prépare, y guide, y prolonge l'activité de la raison raisonnante. Tous les sentiments avouables y sont utilisés, mais surtout l'amour de Dieu. Déjà la Première Semaine se termine par le pathétique colloque de la miséricorde avec le Christ

pantelant sur la Croix : « Qu'est-ce que le Christ a fait pour moi ? Qu'est-ce que j'ai fait pour le Christ ? Que ferai-je pour le Christ ?... ». Dans la suite, jusqu'à « la Contemplation vers l'amour » qui conclut la Quatrième Semaine, la grâce principale, sollicitée sans répit, c'est de mieux connaître, mieux aimer et suivre Jésus-Christ... Tous les Exercices, même ceux où la part la plus large est laissée à la réflexion, sont une prière et donc toujours une conversation avec Dieu, dont la présence souveraine n'est jamais oubliée. Vers la fin de chaque exercice, S. Ignace veut que la conversation devienne plus affectueuse, plus libre, plus spontanée, « telle la conversation d'un père avec son fils, d'un ami avec son ami » ; c'est ce qu'il appelle le « Colloque », un des sommets de l'exercice, le moment où l'âme s'approche le plus près de Dieu et subit le plus profondément les touches de la grâce divine. Dans un de ces « Colloques », le retraitant, s'il est fidèle et généreux, parviendra à désirer sincèrement, à la fin de la Seconde Semaine, le troisième degré d'humilité, ce point culminant de l'amour et où l'amour a des raisons que la raison ne connaît pas. En effet, ce degré d'humilité consiste à choisir la pauvreté et les opprobres pour cette seule raison que le Christ a été pauvre et humilié et que l'amour sincère exige la ressemblance complète de ceux qui s'aiment. C'est la folie de la croix, une folie sublime, que seule peut inspirer la folie de l'amour.

Les Exercices sont couronnés par la « Contemplation vers l'amour », qui s'achève dans la prière héroïque et ardente « Sume ac suscipe ». Celui qui comprend et accepte pleinement tous les termes de cette brève et sublime offrande est un vaincu de l'amour et il s'est engagé réellement, dès ici-bas, dans les mystères de l'union divine. D'ailleurs, dès le premier jour des Exercices, il avait cheminé vers cet engagement et, de degré en degré, le regard et le cœur fixés sur Jésus-Christ, il avait avancé, il avait lutté, il était monté. De plus en plus il s'était dépouillé des sentiments égoïstes et vulgaires ; de plus en plus il s'était laissé envahir par la flamme de l'amour éternel. Maintenant, à l'issue des Exercices, peut-être Dieu ne l'a-t-il pas encore admis à l'intérieur du cellier mystique proprement dit. Mais il est aux abords. S. Ignace, auquel il s'est confié, ne lui a pas fourni les moyens de mériter une entrée que personne ne mérite jamais. Mais, du moins, il lui a montré comment il fallait enlever de son cœur tous les obstacles qui empêchent la grâce supérieure de s'offrir et de se donner.

*
* *

Les humanistes parlent souvent de la raison ; et, souvent aussi, de la nature. C'est, pour eux, surtout la nature humaine ; volontiers ils protestent contre le traitement que le moyen âge infligeait à cette nature. Tel, comme beaucoup d'autres, Rabelais, qui édifie la plai-

sante abbaye de Thélème et donne à ses moines et à ses moniales comme devise : « Fais ce que veux ». Pour les Thélémites et leurs semblables abnégation et mortification sont choses barbares à l'endroit desquelles ils éprouvent une profonde répugnance. Sur ce point, ils sont en désaccord absolu avec les Exercices dont le mot d'ordre, formellement proclamé et sans cesse inculqué, est : « agere contra », car « la mesure de notre renoncement sera la mesure exacte de notre progrès dans la vie spirituelle ». Toutefois, ici comme ailleurs, S. Ignace introduit de la méthode et il veut que l'on soit raisonnable. Par exemple, dans les règles « pour modérer l'usage de la nourriture » il formule, sur la manière d'user de la pénitence du corps, neuf conseils très précis et très prudents qui, tout en ne s'inspirant pas de la paresse ou de la lâcheté, maintiennent néanmoins la macération physique à sa place d'auxiliaire, indispensable mais subordonnée, de l'âme et de toutes ses activités pénitentielles, contemplatives et autres. Tandis que, parfois, les Pères du Désert et les ascètes du moyen âge semblaient rechercher la mortification pour elle-même, risquaient de ruiner le corps et, par le fait même, l'âme, sa compagne inséparable et son soutien.

*
* * *

Si les humanistes ont divinisé la raison, la volonté, sa sœur et son intime collaboratrice, devait avoir sa part de leurs fervents hommages. En fait, dans les Pays-Bas surtout et en France, dès le XVI[e] siècle, la philosophie volontariste, la philosophie stoïcienne jouit d'une grande vogue. D'ailleurs, même en Italie, pays de la beauté, des artistes et de la philosophie néo-platonicienne, dominée par l'esthétisme, Machiavel préconise la « virtù », c'est-à-dire non pas l'honnête vertu, mais la force du corps et de l'âme, mise au service de l'ambition. Un des éléments principaux de cette « virtù » consiste à sacrifier délibérément, froidement, totalement à la morale du succès la morale tout court. Les Exercices font une large part à l'éducation de la volonté, comme il est d'ailleurs inévitable dans une doctrine dominée par l'agere contra. Les préceptes de l'art de vouloir de S. Ignace sont peu nombreux, simples mais précis et pratiques ; ils ne s'égarent pas dans le secondaire et l'accidentel ; ils mettent leur auteur au premier rang parmi les professeurs d'énergie.

Le but suprême et le principal moyen des Exercices, c'est l'amour divin. Mais S. Ignace nous avertit que l'amour ne consiste pas seulement en paroles et en sentiments : il consiste avant tout à donner. Donc il ressortit au premier chef à la volonté. Tout au début des Exercices, S. Ignace montre la grande importance qu'il attribue à la volonté en déclarant dans la troisième Annotation : « ... dans les actes de la volonté, lorsque vocalement ou mentalement nous parlons avec Dieu Notre-Seigneur ou avec ses saints, il est requis un

plus grand respect que tandis que nous nous servons de l'intellect pour intelliger ».

De cette volonté, dès la cinquième Annotation, il s'empare. Il la dilate au maximum et il lui propose une perspective indéfinie : « Il est très utile au retraitant d'entrer dans les Exercices avec grand courage et libéralité envers son Créateur et Seigneur, lui offrant tout son vouloir et sa liberté, afin que Sa Majesté divine dispose de lui et de tout ce qu'il possède selon sa très sainte volonté ».

Néanmoins ce n'est encore là que de la bonne volonté très générale. Dans la suite S. Ignace, peu à peu, enseignera à son disciple l'art difficile de passer des désirs aux résolutions, des mots aux actes, et il le dégagera de toutes les illusions par lesquelles, si aisément, l'homme s'imagine pratiquer la vertu et même l'héroïsme, alors qu'il commence à peine de se dégager des attitudes velléitaires. A ce Tartarin de l'ascétisme, il est rappelé que vouloir c'est prévoir, réaliser à l'avance, par une vue très précise et très concrète, ce que l'on veut faire ainsi que toutes les circonstances réelles, au milieu desquelles il faudra agir. Le candidat à la perfection est averti que tantôt il baignera dans l'euphorie spirituelle, tantôt il se débattra dans un profond malaise, mais aussi que ni la consolation ni la désolation ne sont définitives et que dans la première, il faut éviter la présomption, dans l'autre le découragement.

Pour aider son disciple à se garder de ce double écueil, S. Ignace a rédigé les règles « pour le discernement des esprits ». Ce ne sont pas des recettes magiques, dont l'application littérale opère immédiatement et déclenche dans l'automate le geste désiré. Tous ces conseils visent à soutenir et à développer la volonté libre en la nourrissant de fortes convictions, en la soulevant au-dessus d'elle-même par l'ardeur du sentiment, en décuplant sa confiance et sa vigueur par le recours perpétuel à la prière, qui met à sa disposition tous les trésors de la force divine elle-même.

Dans les Exercices, souvent la prière est déjà un acte de volonté et de générosité. Elle n'aura rien de l'improvisation ni de la rêverie, mais elle suivra une plan et observera une méthode. Entre autres prescriptions, il y aura celle de ne pas écourter le temps assigné à chaque exercice ; et même, si l'exercice s'est déroulé sous le signe de la désolation, il faut dépasser quelque peu les limites prévues afin, « non seulement de vaincre mais de prosterner l'ennemi ». Expression énergique qui montre bien toute l'importance que son auteur attribuait à l'éducation et à la vigueur de la volonté. Au début de chaque exercice, il faut « demander ce que l'on veut », c'est-à-dire le fruit de l'exercice, telle lumière déterminée et la force d'y conformer sa conduite. Ainsi, avant même d'avoir médité, la volonté, humblement, pieusement, mais déjà très effectivement, se décide à faire ce que Dieu va lui demander et qu'elle ne connaît pas encore très bien.

Peut-être le moment des Exercices où la prière semble produire son maximum d'efficacité, comme prélude à l'action généreuse elle-même, c'est le postscriptum qui clôture la méditation des Trois Binaires : « Quand nous éprouvons de la répugnance pour la pauvreté actuelle, quand nous ne sommes pas indifférents à l'endroit de la pauvreté ou des richesses, il est utile, pour éteindre cette disposition désordonnée, de demander dans les colloques que le Seigneur place le retraitant dans la pauvreté effective. Et celui-ci protestera qu'il veut cela, le demande avec supplications, pourvu que ce soit le service et la louange de la Divine Bonté. » C'est un aveu de faiblesse, c'est une prière, ce sont des paroles, mais c'est déjà aussi un acte et un acte héroïque.

*
* *

Du moyen âge, les Exercices ont hérité une foi catholique, ardente, inébranlable, indiscutée. Dans les Exercices aucune trace d'inquiétude religieuse. Aucune intention apologétique non plus. Néanmoins, quel meilleur moyen pour fortifier la foi que de méditer la vie de Jésus-Christ, de cette Personne qui, par elle-même plus encore que par sa doctrine, constitue le christianisme. L'amour ardent pour le Sauveur, qui brûle tous les Exercices, S. Ignace ne l'a-t-il pas aussi reçu du moyen âge « où nous rencontrons les amis de Jésus les plus tendres, peut-être, dont l'histoire fasse mention (²) » ?

Les Exercices sont également médiévaux parce qu'ils sont catholiques, au sens étymologique du mot, c'est-à-dire universels, faits pour tous les fidèles et non pas seulement pour une ou deux catégories. Ils ne s'adressent pas exclusivement aux théologiens ou aux esprits instruits et distingués, ou aux religieux actifs ou aux contemplatifs ou aux riches ou aux pauvres ou aux Espagnols ou aux Français. Ils s'adressent à tous les fidèles de la chrétienté occidentale qui, au moyen âge, était encore intégralement « catholique » et n'était pas encore morcelée par le protestantisme et ses innombrables avatars. Toutefois cet universalisme des Exercices n'est pas tel que le premier venu puisse avec profit suivre, du commencement jusqu'à la fin, la route ainsi tracée et jalonnée. S. Ignace prévient que, de ses Exercices, il faut prendre ou laisser selon le captum et la générosité de l'exercitant. Surtout une certaine dose de générosité initiale est indispensable. Quant à l'intelligence et la science, le minimum requis, même pour faire tous les Exercices, est atteint par celui qui connaît bien le catéchisme.

Les Exercices sont aussi du moyen âge parce que chacun d'eux est un petit drame religieux, aux vives couleurs et dont le retraitant est un des principaux acteurs. L'ensemble des Exercices est un vaste

(2) L. de Grandmaison, dans *Jésus-Christ*, II, p. 642.

« mistère de la Passion » qui ne se représente pas sur le « hourd », mais dans l'imagination, le cœur et la cellule du retraitant.

Enfin, si la composition parfaitement équilibrée des Exercices peut se réclamer des Anciens et des humanistes, leur style ne tient guère compte des procédés et des ornements de l'art d'écrire et rivalise en nudité avec les phrases les plus dépouillées de la littérature médiévale, d'ordinaire si peu préoccupée de la forme et de ses élégances. Encore convient-il de ne pas exagérer la pauvreté du style des Exercices. Il a du moins le mérite d'une clarté parfaite. Jamais non plus il n'est ni trop long ni trop court. D'ailleurs il ne faut pas oublier que les Exercices ne sont pas un recueil de sermons, encore moins de poèmes, ils ne sont même pas un traité proprement dit, mais une série de « points » sommaires et de conseils succincts. C'est aux retraitants, chacun selon sa manière personnelle, à développer et à vivifier ces schèmes sans se dérober à leurs directives.

* * *

Un chrétien vient de faire tous les Exercices de saint Ignace. Va-t-il se procurer les chefs-d'œuvre des littératures grecque et latine et se plonger dans l'étude de l'Antiquité ? Pas une seule fois, Ignace ne lui a parlé de Rome et d'Athènes et de leur civilisation.

Va-t-il, dorénavant, vouloir à tout prix s'élever au-dessus du commun, pour devenir quelqu'un, un homme qui ne soit pas le premier venu et, de la sorte, acquérir la notoriété et peut-être la gloire ? Jamais saint Ignace ne compose avec l'ambition. Toutefois il ne cherche pas à l'annihiler purement et simplement dans le cœur de son disciple ; il s'efforce plutôt de la supprimer en la transformant, en la sublimant.

Le disciple de saint Ignace met de l'ordre dans sa vie et dans son âme. Dans tout ce qu'il pense, dans tout ce qu'il aime, dans tout ce qu'il fait, Dieu occupe un sommet transcendant et c'est le regard toujours fixé vers cette cime divine qu'il établit et maintient, en lui et hors de lui, la hiérarchie des valeurs. Le progrès de la science et des arts, ni le dévouement au prochain, ni même le salut des âmes ne sont pour lui le premier moteur de la pensée et de l'action, mais la plus grande gloire de Dieu. Si Dieu veut qu'il enseigne les langues et les littératures de l'antiquité, il étudiera Démosthène et Cicéron avec une ardeur communicative, la même avec laquelle il manierait le pinceau et l'ébauchoir s'il avait une vocation artistique. Mais, dans l'un ou l'autre cas, cette ardeur communicative ne détourne pas de Dieu son regard. Professeur, savant, artiste, diplomate, industriel, médecin, il remplira tous ses devoirs professionnels et se distinguera au premier rang de ses confrères, car ainsi le demande la volonté divine. Mais il n'acceptera aucun des sophismes, mis à la mode par trop d'humanistes, et qui s'expriment dans de brèves et spécieuses formules : « L'art pour l'art », « Au service de l'État perfidie et cruauté deviennent vertus », « Les affaires sont les affaires ».

Le disciple de saint Ignace met de l'ordre dans sa journée. A la

place d'honneur la prière. Méthodique et prévoyant, il a déterminé à l'avance le moment, l'étendue, la forme de cette oraison qui, d'ordinaire, sera une contemplation des mystères de la vie de Jésus-Christ.

Plus que tout, l'homme des Exercices est un homme de cœur. Son grand amour est Jésus-Christ et, au fond, c'est un contemplatif plus qu'un homme d'action. Bien que son oraison soit plus érémitique que cénobitique, néanmoins l'homme des Exercices, quand il prie ou quand il agit, voit les cieux entr'ouverts et toute la Cour céleste. Toujours aussi est présente à son esprit la terre entière qu'il veut conquérir sous la direction et au profit du grand chef Jésus.

Cet homme des Exercices, concentré, méthodique, réfléchi, volontaire, recueilli, brûlant d'amour appartient-il à la Renaissance ou au moyen âge ? De manière exclusive et totale ni à l'une ni à l'autre. Mais il semble prolonger le moyen âge plutôt qu'inaugurer la Renaissance et l'une de ses attitudes fondamentales est inspirée par le désir de combattre la Renaissance. Celle-ci, fidèle à l'Antiquité, exaltait comme une vertu l'amour de la gloire ; S. Ignace, au contraire, sans répit, exalte l'humilité et recommande l'humiliation.

Issus au confins du moyen âge et de la Renaissance, les Exercices ont-ils, au vingtième siècle, conservé assez d'actualité pour être encore efficaces ? Universels au XVI^e^ siècle, les Exercices ne contiennent-ils pas certains éléments propres au XVI^e^ siècle et qui les rendent moins utilisables au XX^e^ siècle ? Même à y regarder de fort près, il y a dans les Exercices bien peu de choses qui conviennent moins à notre époque et qu'aujourd'hui il faut laisser tomber ou qu'il faut adapter. Ces quelques éléments, plus ou moins démodés, se rencontrent, sans doute exclusivement : dans la Contemplation du Règne du Christ, nous ne sommes plus aux temps de la chevalerie et de la croisade. Pour tout le reste les Exercices n'ont pas vieilli.

Sur plusieurs points importants ils sont même plus actuels que jamais. Par exemple, combien, aujourd'hui, plus nombreux peut-être encore qu'au XVI^e^ siècle, se laissent empoisonner par l'ambition et l'arrivisme. En tout cas plus nombreux qu'au XVI^e^ siècle sont, maintenant, ceux qu'une erreur tragique entraîne à ne vivre que pour s'enrichir. Aujourd'hui, pour beaucoup, l'homme idéal c'est l'homo oeconomicus, ce monstre vautré dans la matière, et qui excelle à déclencher toute la gamme des guerres civiles, internationales et mondiales. Or les Exercices, sans répit, réprouvent l'amour des richesses et ils exaltent, comme l'origine première de toute vertu et de toute sainteté, l'amour de la pauvreté spirituelle et actuelle.

Facultés Notre-Dame de la Paix, Namur. Adrien MATIVA, S. I.

Les Gérants : ETABLISSEMENTS CASTERMAN, S. A.
Administrateur-délégué : LOUIS CASTERMAN, Tournai.

Imprimé en Belgique. — *Printed in Belgium.*